

Doublé pour le Commander

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD



DOUBLE POUR LE COMMANDER

FLEUVE NOIR

G.-J. ARNAUD

**DOUBLE
POUR LE COMMANDER**

ROMAN D'ESPIONNAGE

EDITIONS FLEUVE NOIR

69, bld Saint-Marcel - PARIS-XIII^e

© 1968 « EDITIONS FLEUVE NOIR », PARIS.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves,

CHAPITRE PREMIER

La voiture s'arrêta à peine quelques secondes. Michel Lubnov en descendit, jura parce que le sable de la plage était mouillé, voulut se pencher vers la portière, mais déjà le chauffeur embrayait et accélérail à fond.

Bientôt la Chevrolet ne fut plus qu'un point noir se dirigeant vers Ocean City. Furieux tout d'abord, Lubnov finit par se calmer. Il se tourna vers la mer et grimaça. Les fameuses tours en bois noir lui parurent sinistres. Avant la guerre, elles supportaient une jetée en bois créosoté avançant dans la mer. Un groupe financier avait essayé de lancer cette plage du Maryland, mais en pure perte. Depuis, la jetée avait été emportée par une succession de tempêtes, et seules les tours résistaient encore, donnant au paysage un aspect assez lugubre.

Surtout ce jour-là. Juin commençait mal. Des nuages lourds couraient au-dessus de l'océan blanc d'écume, et les mouettes tourbillonnaient en vols inquiets au-dessus de la plage.

Lubnov se décida, son sac en cuir à la main. Il marcha vers la tour la plus proche. Cette grande carcasse noire l'impressionnait. De plus, l'odeur prononcée de la créosote mêlée à celle de l'iode lui soulevait le cœur. Il ralentit le pas, eut un remords et consulta sa montre. Trois heures de l'après-midi. Une heure pour grimper en haut de la tour et s'installer confortablement.

Au pied de la tour, il découvrit une épaisse couche de varechs dans laquelle il enfonça jusqu'aux cuisses avec répugnance. L'intérieur en fermentait, des cadavres de mouettes y pourrissaient.

L'homme tendit la main vers une traverse, l'agrippa pour sortir du varech. Dans un craquement, le bois céda, projetant un nuage de poussière noire jusque dans ses yeux. Il dut s'essuyer avec soin, choisir un autre endroit pour escalader la tour. Ce qu'il fit avec inquiétude. Les traverses, les chevrons grinçaient, menaçaient de se rompre à tout instant.

Heureusement que Lubnov était jeune et sportif. Il s'inséra dans l'échafaudage de la tour, pensant que vers le centre, le bois, moins exposé aux intempéries, pouvait être plus solide. Il avait vu juste. Son

escalade fut plus aisée et moins inquiétante. Mais il se salissait énormément, aurait dû prévoir des vêtements de rechange. Si par hasard l'auto qui devait venir le cueillir tout de suite après l'attentat avait du retard, il ne pourrait passer inaperçu avec ces traînées noires sur le blouson et les mains.

Enfin, il atteignit la dernière plate-forme, un carré de deux mètres de côté. L'endroit avait été choisi avec soin. Impossible de le dénicher dans un tel entrelacs de chevrons et de traverses. De loin, les tours en bois ressemblaient à des ébauches de la tour Eiffel. Même à cent mètres, un promeneur n'aurait pu déceler la présence de Michel Lubnov.

Il s'assit et ouvrit son sac de cuir. Il sourit en voyant la bouteille thermos. Lui n'en voulait pas, mais Anton avait insisté.

— Tu n'auras pas chaud, tout en haut de ton perchoir, et un peu de café bouillant ne te fera pas de mal.

Un sacré organisateur, Anton Vasilevski. Il ne laissait rien au hasard. Lubnov se versa un gobelet de café, le but avec plaisir. Tout un vol de mouettes tournait autour de la tour en poussant des cris hostiles, et il grimaça. L'ambiance devenait angoissante. Il reboucha la thermos, sortit la carabine soigneusement enveloppée dans du plastique transparent. En quinze secondes, il rattacha le canon à la crosse, vissa la lunette.

La villa se trouvait à huit cents mètres de là, cachée en grande partie dans la végétation désordonnée de cette zone côtière, hauts roseaux, herbes aquatiques et pins rabougris. Depuis la tour, on distinguait parfaitement la maison, et surtout la véranda vitrée en demi-cercle faisant face à la mer.

A cause de cette surface vitrée importante, l'attentat ne pouvait s'effectuer que dans l'après-midi. L'éblouissement du matin l'aurait rendu impossible.

A l'œil nu, il ne distinguait rien. Dès qu'il plaça son œil à la lunette d'approche, un sourire apparut sur ses lèvres épaisses. Il voyait parfaitement l'intérieur de la véranda. Cette pièce d'été paraissait meublée en rotin.

Il pouvait distinguer les fauteuils, la table. Pour l'instant, personne ne se trouvait dans le champ.

Il déposa la carabine sur ses genoux et regarda autour de lui. Au large, une vedette de tourisme passait lentement, se dirigeant certainement vers Atlantic City. Ce bâtiment mis à part, la mer paraissait déserte. Quant à la terre, il n'y avait pas âme qui vive. La saison n'était pas encore bien avancée et la plage ne recevait que le

trop-plein de juillet et d'août. De plus, le temps frisquet n'incitait guère à séjourner dans un endroit pareil.

Les mouettes poursuivaient leur éprouvant manège, et leurs cris contenaient réellement une menace, un défi plutôt. Sa présence devait les agacer. Il avait hâte que tout soit terminé. En principe, l'ambassadeur d'U.R.S.S. devait apparaître sur la véranda vers les quatre heures, en compagnie de ses hôtes. Lubnov avait soigneusement étudié le visage de son compatriote.

Compatriote. Le mot était à peine exagéré. Lubnov, Ukrainien d'origine, était venu tout enfant aux U.S.A. avec ses parents. Vingt ans de cela. Son père s'était compromis durant l'occupation de l'Ukraine avec les Allemands, toute la famille s'était repliée avec eux pour finir dans un camp de réfugiés.

L'actuel ambassadeur était originaire de Kiev. C'était donc un compatriote, et il allait le tuer. Le visage de sa future victime apparut nettement dans sa mémoire. Un front large et bombé, des yeux intelligents de couleur bleue, une bouche ironique dans une mâchoire solide. Le visage d'un homme sympathique. Lubnov éprouvait une sorte de remords à la pensée qu'il devait le tuer. Il ne savait d'ailleurs pas exactement pourquoi cette exécution avait été ordonnée. Elle ferait certainement beaucoup de bruit, créerait une situation internationale difficile.

Il rêvait.

Le réseau d'Ukrainiens libres auquel il appartenait redoutait, de plus en plus les effets de la coexistence pacifique. De même, la libéralisation du régime soviétique n'était pas vue d'un très bon œil par les exilés.

Michel ne comprenait pas exactement pourquoi, mais il obéissait. D'abord à son père, et ensuite à Anton Vasilevski. Depuis des années, il vivait dans une atmosphère de complot et de semi-clandestinité. Mais il n'y avait que quelques mois que le réseau était devenu opérationnel. Lubnov avait participé à deux autres attentats, l'un dirigé contre un cargo soviétique à New York, et l'autre contre du matériel d'importation.

Lors de l'attentat contre le cargo, il avait dû se battre contre les marins soviétiques. Matraque et coup de poing américain seulement. Cette fois, c'était beaucoup plus sérieux. Il n'avait jamais tué, mais n'éprouvait pas autant d'émotion qu'il l'aurait craint. Il avait hâte que ce soit fini. Il se voyait déjà redescendant de la tour, se démenant dans les varechs tandis que l'auto venait à sa rencontre. Il consulta sa montre. Plus que quelques minutes.

Soudain, il regarda vers le large, fronça les sourcils. La vedette de tourisme tournait en rond à moins d'un mille de la côte.

— Des pêcheurs ?

Il la visa avec sa carabine, mais ne vit rien de particulier à bord. Un homme pilotait dans l'habitacle protégé par une toile. Il tourna la carabine dans la direction de la villa, tressaillit. Il y avait un homme qui venait d'entrer dans la véranda. Certainement l'hôte de l'ambassadeur. Ce dernier n'allait pas tarder à paraître.

Une chaleur brutale monta au visage du garçon et il respira avec difficulté. Cette fois, le sort en était jeté. Les mouettes pouvaient crier comme des folles. Tout à l'heure, la détonation les disperserait aux quatre coins du ciel.

L'homme tournait le dos.

« On dirait un professeur au tableau noir », pensa Lubnov.

Puis il réalisa que l'inconnu écrivait réellement quelque chose sur le mur blanc, avec une craie noire.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? »

D'un seul coup, l'homme s'écarta et le jeune Ukrainien put enfin lire :

Michel Lubnov, rendez-vous. Le F.B.I. vous encercle.

Sans s'en rendre compte, il avait lu ce message à voix haute. Il se dressa d'un bond sur la plate-forme, remarqua alors des voitures qui sortaient de la végétation épaisse de la lande. Trois autos et un command-car équipé d'un haut-parleur.

— Michel Lubnov, rendez-vous !... Vous êtes tombé dans un piège... Laissez tomber votre carabine et descendez vers nous. Il ne vous sera fait aucun mal.

Michel fit volte-face. La vedette fonçait vers la côte et, sur le toit de la cabine, une lampe orange clignotait. Il remarqua alors le canon de mitrailleuse légère qui se pointait vers lui.

— Dernière sommation !... Rendez-vous !... Vous n'avez pas grand-chose à vous reprocher... Les juges seront compréhensifs.

Les juges ? Il grimaça... Et Anton Vasilevski, son père ? Il pensa aussi au chauffeur de la voiture, Boris, l'homme à tout faire du réseau. Ils allaient l'arrêter.

D'une main ferme, il prit sa carabine et épaula. Il n'avait aucune envie de tirer sur les Fédéraux, mais il lui était impossible de se rendre.

— Laissez cette carabine, bon Dieu !... Pour la dernière fois...

Il tira en direction de la lande sans même viser, uniquement pour alerter Boris.

— Planquez-vous !

Les hommes sortis des véhicules refluaient à l'abri de ceux-ci. Dans son dos, les deux moteurs de la vedette ronflaient de plus en plus fort. Il était bel et bien encerclé.

Les mouettes s'éloignaient de lui et leurs cris, devenus plus faibles, lui manquaient soudain, leur absence rendait moins vertigineux le moment qu'il était en train de vivre.

Durant quelques secondes, il fut sur le point de se rendre, de laisser tomber la carabine.

Cette faiblesse fut de courte durée, et il continua de tirer.

— Défense de riposter ! Il nous le faut vivant !... Vous entendez ? Vivant.

A ce moment-là, il se rendit compte que son chargeur était vide. Anton ne lui avait fourni que quatre balles en affirmant que c'était largement suffisant.

— Inutile de faire des bêtises, tu dois l'avoir avec deux balles au plus. Tu es le meilleur tireur du réseau.

Il jeta la carabine en bas de la tour et elle s'enfonça sans bruit dans le varech. L'agent qui parlait dans le haut-parleur se méprit sur la signification de ce geste.

— Très bien... Descends, maintenant.

Michel alla jusqu'au bout de la plate-forme, s'accrocha aux traverses extérieures. Le vertige le prit lorsqu'il regarda en bas, mais il distingua une chose qui le fascina.

— Descendez, maintenant ! s'impacienta le haut-parleur.

La tour avait été construite sur un socle en béton. Le varech accumulé à la base ne recouvrait pas une bonne partie de ce socle. Tout à l'heure, en arrivant, il aurait pu éviter de s'enfoncer dans les algues. Mais c'était sans importance, maintenant.

— Alors, qu'attendez-vous ?

Depuis un moment, il songeait à se jeter en bas de la tour. Une chute dans la couche épaisse de varech ne l'aurait pas tué. Il était sûr de ne pas manquer son coup.

— Non... Ne faites pas ça...

Il venait de se laisser aller, pendu à bout de bras. Tout de suite, il regretta son geste mais n'eut pas assez de force dans les poignets pour revenir à son point de départ. Il lâcha prise.

Paul Berton, l'inspecteur commandant l'équipe du F.B.I., se précipita vers le corps qui gisait, désarticulé, au pied de la tour en bois. Il comprit tout de suite que le jeune garçon était mort.

— Nous n'aurions pas dû le laisser monter à la tour... Mais il nous fallait des preuves flagrantes contre lui. Le port d'une carabine à lunette n'est pas un délit suffisamment convaincant.

Il se redressa, jeta un coup d'œil à la vedette qui, moteurs coupés, se balançait sur les vagues rageuses. Les mouettes reprenaient leur ronde criarde autour de la carcasse en bois.

— Que fait-on ?

— On embarque le corps... Peut-être que la fouille donnera quelque chose.

— Le chauffeur de la Chevrolet est entre nos mains, dit un autre fédé pour consoler son chef.

Berton fit la moue.

— Il a l'air têtue comme une mule rouge. Je me demande s'il joue ou s'il est légèrement anormal.

Lentement, il revint vers sa voiture. L'affaire s'était bien présentée. Le piège avait été superbement tendu. Jamais il n'aurait supposé que le jeune garçon se montrerait aussi coriace. Il avait cru bon de lui faire peur pour mieux briser sa volonté.

— Il va falloir recoller les morceaux, dit-il à son adjoint qui venait à sa rencontre.

L'autre fronça ses épais sourcils d'un noir de charbon.

— Ces types-là ne jouent pas, on dirait...

— Depuis quelques mois... On l'a admis difficilement chez nous. On les prenait pour des conspirateurs d'opérette. Il y a quelque chose de changé et je donnerais cher pour savoir pourquoi.

En soupirant, il s'installa à l'avant de la voiture officielle, alluma une cigarette. Son adjoint se glissa à l'arrière avec un collègue. Le chauffeur attendait, impassible, les mains sur son volant.

— On rentre, dit enfin Berton.

Il jeta un coup d'œil à la tour noirâtre zébrée de blanc par des dizaines de mouettes énervées. La vedette s'éloignait également, en direction d'Atlantic City.

CHAPITRE II

Serge Kovask était arrivé au camp Lejeune, Caroline du Nord, depuis neuf jours exactement. Situé dans les marais côtiers, le camp permettait l'entraînement des « marines » des *Fleet Forces*. Le Commander avait participé à plusieurs exercices particulièrement difficiles, mais la raison de son séjour n'était connue que de quelques-uns.

Chaque matin, le Commander quittait son baraquement à huit heures. La jeep qui l'attendait devant la porte démarrait aussitôt en direction des limites ouest du camp. Après avoir parcouru cinq miles, le chauffeur s'immobilisait à proximité d'un cimetière de voitures. La Navy achetait à la casse certaines automobiles qu'elle entreposait à cet endroit.

Un atelier de réparation les remettait partiellement en état de rouler. Certaines étaient dotées d'un matériel électronique qui permettait de les diriger à distance pour les tirs au bazooka et au canon sans recul. D'autres servaient pour les leçons de piégeage.

Ce jour-là, l'adjudant Jackson, qui dirigeait l'atelier de réparation, s'avança avec un sourire béat sur sa face burinée.

— Une surprise, *commander*... Une bagnole française. Une 404. On vous l'a rafistolée au poil. Mes gars l'ont ramenée hier au soir... Un touriste français l'avait soldée pour une bouchée de pain, et dans un triste état. On a redressé les tôles, mais l'intérieur est impeccable.

Kovask eut un sourire goguenard en découvrant la Peugeot.

— On dirait un accordéon !

— Simple apparence, affirma l'adjudant. Venez voir.

Les deux hommes approchèrent. Le Commander put constater que le marine n'avait pas exagéré. L'intérieur n'avait pas souffert.

— Les vitres ?

— Elles fonctionnent.

Jackson ouvrit la portière côté volant et tourna la manivelle. La vitre descendit et remonta sans difficulté. C'était l'essentiel.

— Le moteur en a pris un coup... Mais pour les quelques kilomètres que vous avez à faire... La troisième ne tient plus... Le *Frenchie* avait traversé le pays par des chemins impossibles... Et puis la bagnole a plus de cent mille kilomètres...

Kovask regarda autour de lui.

— Ces messieurs sont en retard, dit l'adjudant... Je vous offre un verre ?

— Pas maintenant, merci. Vous avez récupéré la Dodge d'hier ?

— Ouais !... Un foutu boulot !... Quinze mètres de fond dont un tiers en vase. Les hommes-grenouilles s'en sont vus. Ça doit quand même faire une drôle d'impression, non ?

Le Commander sortit ses cigarettes, en offrit une à l'adjudant.

— On s'y habitue. Ce sera ma septième voiture. Je crois que l'entraînement se termine aujourd'hui. Où avez-vous mis Joe ?

— J'en ai pris bien soin... Des fois qu'il s'enrhume. Je vais aller vous le chercher.

Durant son absence, une jeep pénétra dans le cimetière de voitures. En descendirent un capitaine des marines, un lieutenant et Marcus Clark, lieutenant de vaisseau, adjoint et ami de Serge Kovask. Tout de suite, il s'excusa :

— C'est moi qui ai retardé nos amis. Ils sont venus me chercher à ma descente d'avion, mais le zinc n'était pas tout à fait à l'heure. Le commodore Gary Rice vous envoie ses bonnes salutations...

Kovask était assez surpris de voir arriver son collaborateur direct.

— Du nouveau ?

— Il faut rentrer aujourd'hui même. Langley a besoin de vous.

Kovask grimaça. Il détestait les gens de la C.I.A. et ce n'était un secret pour personne. Les deux autres officiers des Marines se regardèrent en souriant.

— Une blague ?

— Pas du tout.

— En corrélation avec cet entraînement spécial ?

— Sans aucun doute.

— Le vieux fait des cachotteries, maintenant ? C'est bon, on va y aller. Voilà l'adjudant Jackson avec Joe.

Marcus fronça les sourcils, se retourna. Le mannequin était parfaitement conçu.

— Pèse bien ses cent quarante livres, dit l'adjudant en soufflant.

Il le portait sur son épaule. Le mannequin en caoutchouc-mousse était lesté avec du plomb, armé de fil de fer, ce qui permettait de lui faire prendre n'importe quelle position.

Joe l'attacha sur le siège avant de la Peugeot.

— Excusez-moi, dit Kovask.

Il pénétra dans le bâtiment, revint avec une petite valise qu'il déposa à l'amère de la Peugeot. C'étaient les instructions. Pour la reprendre, il devait se mettre à genoux sur le siège avant et se pencher par-dessus le dossier. Une sacrée gymnastique lorsque la voiture se trouvait par dix mètres de fond !

— J'espère qu'elle ne flottera pas comme la Buick de l'autre jour ! Il lui a fallu près d'une heure pour couler... Et encore, parce que j'ai entrouvert la portière, sinon, j'y serais encore.

Clark souriait.

— Et le moteur continuait de tourner... Incompréhensible ! Pourtant, le pot d'échappement était dans l'eau... La pression des gaz était la plus forte. Je décrivais un grand cercle à trois miles à l'heure. Sur la berge, ces messieurs s'en payaient une bonne pinte.

Il jeta sa cigarette.

— Le programme, aujourd'hui ?

— Nous allons à huit miles d'ici... Il y a une sorte de canal pas très profond..., quatre à cinq mètres. Mais on ouvrira les vannes à dix heures juste, et il y aura un courant de huit à dix nœuds...

Le capitaine ne souriait plus.

— C'est très dangereux... Il faut que la voilure plonge correctement, sinon elle se retourne comme une crêpe... Pour en sortir... De plus, le canal n'est pas très large... Dix mètres. Vous serez projeté contre les parois. C'est l'exercice le plus dangereux.

Kovask se tourna vers Clark.

— Tu tombes bien !

— Ça risque d'être très dur, répondit ce dernier.

— Oui, mais c'est le dernier jour... J'en ai marre, d'ailleurs. Eh bien ! on va y aller.

— Nous avons largement le temps, dit le capitaine, mais mieux vaut partir tout de suite.

— Je monte avec toi, dit Clark.

— Oui, mais derrière, à cause de Joe.

La jeep passa devant et roula à petite vitesse sur une route étroite serpentant entre les étangs et les marécages.

— Un sale coin ! remarqua le lieutenant de vaisseau.

— Surtout à cause des moustiques. Interdiction d'utiliser le D.D.T. Il faut que les conditions de la jungle se trouvent conservées. Les gars en bavent drôlement. C'est féroce, ici. Une ambiance de folie... On a l'impression que, à tout moment, les nouvelles recrues vont se révolter. Il y a déjà eu des histoires sanglantes... Enfin, passons... Tu as des tuyaux ?

Clark resta silencieux, et le Commander se retourna vers lui.

— Alors ?

— Langley avait besoin d'un Américain d'origine ukrainienne.

Kovask s'y attendait presque. Du moins à quelque chose de très proche.

— Ah ! oui ?

— Et d'un agent secret en même temps... Une histoire fumeuse... Un réseau ukrainien qui se développerait sur le territoire pour saper la coexistence pacifique et tout le toutim... Un truc bizarre... Ils seraient un peu partout.

— Dans les postes officiels ?

— Exact... Non seulement chez nous, mais aussi chez les Ivans... Une sorte d'organisation qui cherche à f... la pagaille... La guerre froide les favorisait. Ils ont la trouille que, au nom de la nouvelle amitié avec les Russes, on les liquide... Ils ont essayé de descendre un gros pont. Je ne sais pas qui exactement. Le délégué à l'O.N.U. ou un ambassadeur. Jusqu'à l'année dernière, c'étaient des comploteurs d'opérette... Maintenant, ils sont armés, bien équipés et décidés à tout. Plusieurs attentats. Non seulement chez nous, mais aussi dans le pays. A Kiev. Mais de telle façon qu'il y a eu toujours un Ricain plus ou moins compromis.

Le Commander écoutait sans l'interrompre. Clark n'avait pas l'air très chaud pour cette affaire.

— Langley a fait la g... quand on a parlé de toi, mais ils seront bien obligés d'accepter.

— Et je passe directement sous leurs ordres ?

— Gary Rice n'est pas fou... Il supervise... Je crois que, d'après ce qu'il m'a dit, tu n'aurais pas tellement affaire à eux... Quelqu'un va t'introduire dans le réseau ukrainien...

— Jouer les agents doubles ? J'ai horreur de ça !

— Je ne crois pas que tu puisses refuser... Pour Langley, tu es un homme neuf pour ce genre de mission.

Le Commander ricana, accéléra pour réduire la distance entre la jeep et eux.

— Il y a certainement un comité directeur du réseau qui coiffe le tout. A la fois ici et en Russie. Langley a des hommes à lui qui attendent la première occasion pour leur succéder.

Kovask comprenait vite.

— Je serais donc un agent d'exécution ?

Clark soupira.

— J'en ai bien peur.

— Et toi ?

— Je participe, mais de loin. Je ne suis pas ukrainien d'origine. Mais le commodore m'a promis que je t'assisterais.

Puis ils se turent jusqu'à ce que la jeep s'immobilise sur une petite route qui longeait depuis un moment un canal de drainage. Le capitaine des Marines descendit de la jeep et s'approcha d'eux.

— Plus haut, il y a une sorte de barrage. On va ouvrir les vannes et, pendant plusieurs heures, le courant deviendra très rapide. Il est dix heures moins vingt. Nous en avons pour une bonne demi-heure avant de voir changer le régime des eaux.

Ils fumèrent, discutèrent de façon anodine. Puis l'œil de Kovask remarqua l'accélération du courant. Il jeta une branchette dans le canal, la vit tourbillonner et filer rapidement.

— Bigre ! murmura Marcus.

— La route surplombe le canal à cinq cents mètres d'ici. Il y a même une légère courbe qui vous permettra de décrocher facilement. Vous tomberez directement dans le canal.

Puis le capitaine observa le canal durant quelques secondes.

— Je crois que vous pouvez y aller.

Kovask s'installa au volant de la Peugeot, fit un clin d'œil à Marcus Clark. Le lieutenant de vaisseau était soudain devenu très pâle. Son ami démarra doucement mais prit rapidement de la vitesse. Il sauta dans la jeep avec les deux officiers.

— Il ne va pas tarder à arriver à la courbe, fit le lieutenant d'une voix altérée.

Marcus s'était assis sur un jerrycan de secours pour mieux suivre la course de la voiture. La Peugeot fonçait à quatre-vingts à l'heure environ.

— L'essentiel est que la voiture ne tourne pas lorsqu'elle s'envolera. Il faut qu'elle tombe sur les roues.

Le capitaine se tourna vers Marcus.

— Drôlement gonflé, votre patron ! Je ne sais pas si on trouverait deux volontaires dans le camp... Et pourtant, les gars n'ont pas froid aux yeux, en général.

— Jusqu'ici, tout s'est bien passé ? demanda Marcus sans quitter la 404 des yeux.

L'autre leva le pouce en l'air.

— Comme ça. Pas une anicroche. Sauf le jour où la Buick s'est mise à flotter sur l'eau.

Le lieutenant intervint.

— Une fois, la vitre d'une Mercedes s'est coincée. Il a dû la briser à coups de talon. Ce n'est pas facile, lorsque l'eau gicle sur vous et que l'air commence à manquer.

— L'équipement ?

— Top secret... Il fonctionne à merveille. La première fois que j'ai eu ce machin-là entre les mains, je doutais, expliquait le capitaine. Et pourtant, pas une défaillance.

— Attention ! fit le chauffeur qui, jusque-là, ne s'était pas manifesté. Il y va.

Arrivé dans la courbe, le Commander venait de donner un violent coup d'accélérateur et la Peugeot continua en droite ligne, tressauta à peine sur la bordure herbeuse, et les roues se détachèrent du sol.

— Vol plané ! murmura quelqu'un.

Il dura quelques mètres, puis la voiture tomba comme une pierre dans l'eau noirâtre du canal. Elle creusa un énorme entonnoir tandis que des langues d'eau s'élevaient tout autour.

— Elle tourne.

En effet, la Peugeot commençait de pivoter sur elle-même, mais en restant sur ses roues. Ils ne distinguaient pas très bien la silhouette de Kovask à l'intérieur.

— Ça y est, elle s'enfonce !

Le courant l'emportait, comblait la dépression provoquée par le

poids immergé. Seul, le toit de la voiture apparaissait encore. Soudain, elle bascula en avant. Une partie du coffre arrière surgit de l'eau.

— Bon sang ! Elle va culbuter !

La 404 piquait droit dans l'eau. Non seulement le coffre, mais les roues arrière, le pont, énorme, apparurent. Et puis, d'un seul coup, il n'y eut plus qu'un remous et des bulles glissant follement au fil du courant.

— Aujourd'hui, ce sera duraille ! commenta le chauffeur.

CHAPITRE III

Tout de suite, Serge Kovask comprit que, cette fois, il lui serait beaucoup plus difficile de s'en tirer. La 404 piquait du nez, se soulevait de l'arrière. Il pensa que si les pare-chocs avant ne butaient pas le fond, il allait faire un tour complet. Se cramponnant au volant, il attendit. Il y eut une explosion sourde sous le capot. Cela se produisait une fois sur deux. Le radiateur, en général. Lorsqu'il comprit que la voiture faisait la pirouette, il lâcha le volant, se reçut au plafond sur les mains et se préoccupa tout de suite de la petite valise qu'il avait placée derrière son siège. Le mannequin avait glissé hors de ses sangles et se baladait tout contre lui, dans la clarté glauque qu'entrecoupait parfois un éclair de lumière plus crue. Un tapis-brosse placé à l'arrière se détacha soudain du sol et vint se plaquer contre son visage. Il eut du mal à s'en défaire. De même, toute la poussière accumulée tombait comme une neige fine.

Accroupi sur le toit, il réussit à atteindre la manivelle de la vitre, la descendit totalement alors que, les autres fois, il ne faisait que l'entrouvrir. Mais aujourd'hui, l'eau devait monter, alors que, d'ordinaire, elle pénétrait en force dans la voiture.

Tandis que l'eau montait à ses pieds, il ouvrit la valise, en sortit un masque de caoutchouc doté d'une sorte de cylindre et qui ressemblait à un masque à gaz. Le petit cylindre contenait suffisamment d'air comprimé pour lui permettre de quitter la voiture sans se presser et de nager sous l'eau pendant plusieurs minutes. La valise contenait également des semelles de plomb dans lesquelles étaient insérées des pastilles métalliques magnétiques. Il lui suffisait de les adapter sous ses souliers auxquels elles adhéraient parfaitement. En cas de danger, il pouvait les ôter facilement. Ce supplément de poids équilibrait sa nage sous-marine, économisait, ses forces pour lui permettre de parcourir plusieurs centaines de mètres avant de refaire surface.

L'eau montait doucement, mais la 404 se maintenait en équilibre. Le poids de Kovask et celui du mannequin suffisaient à déplacer le centre de gravité. Seulement, elle tournoyait comme une toupie, et ce mouvement devenait de plus en plus rapide. Kovask ouvrit la vitre côté volant, pour précipiter l'entrée de l'eau. Il craignait que la

Peugeot n'aille se fracasser contre l'une des berges. Déjà passablement abîmée par un précédent accident, elle menaçait de se disloquer complètement ou, pire, de se ratatiner sur lui comme un piège. Il n'avait rien pour se libérer de la ferraille, rien n'avait été prévu. Mais l'équipement devait se réduire au minimum dans ce genre d'affaire. D'où le masque miniaturisé et les semelles en plomb.

Il adapta le masque à son visage. Le caoutchouc collait étroitement à la peau, le nez et la bouche se trouvant seuls dans une cavité de quelques centimètres cubes. Il tourna une molette, et l'air commença d'arriver. L'expulsion se faisait par une série de petites soupapes disposées en cercle autour de la cavité.

Les services techniques avaient d'abord pensé à une seule sortie, pour limiter les risques, mais l'appareil produisait alors d'énormes bulles, dangereuses lorsqu'elles venaient crever en surface. Un témoin attentif aurait pu alors suivre la progression du nageur sous-marin. La multiplicité des soupapes fragmentait l'air expiré en des milliers de bulles qui n'arrivaient pas aisément à la surface.

L'eau atteignait sa taille, mais il s'était mis à genoux, à quatre pattes presque, les mains sur la banquette arrière. Lorsqu'il eut constaté le bon fonctionnement de l'appareil, il décida de quitter la voiture. Il commença par faire passer la valise au-dehors. Inutile de la laisser à l'intérieur de la 404. Dans la réalité, elle aurait pu intriguer d'éventuels enquêteurs. Ce ne fut pas aisé, la force de l'eau la repoussant. Enfin, il réussit à la faire passer et elle disparut à ses yeux dans la masse verdâtre du canal.

Il attendit encore un peu avant d'essayer d'ouvrir la portière de droite. Il fallait que les forces de l'eau s'équilibrent d'un côté comme de l'autre.

En fait, les autres fois, il avait abandonné le véhicule immergé beaucoup plus tôt. Lorsqu'il restait sur les quatre roues, tout était beaucoup plus facile.

Ne pouvant ouvrir la portière avant droite, il opta pour celle de l'arrière. Sa forme, sa surface moindre réduisaient la résistance. L'eau s'engouffra d'un seul coup et la portière s'arracha de ses mains. Ennuyeux ! Il devrait attendre que la voiture soit pleine d'eau pour la refermer. En effet, il n'était pas question de la laisser ouverte, toujours à cause d'éventuels enquêteurs.

Il sortit facilement, éprouva un soulagement à pouvoir étendre son corps, même sous plusieurs mètres d'eau. La pression ne le surprit pas, car il n'y avait que quatre mètres environ. La veille, il avait dû opérer par plus de dix mètres de fond.

La voiture s'enfonça davantage et ralentit son mouvement giratoire. Le poids de l'eau la stabilisait peu à peu. Seul, le courant très fort l'entraînait. Kovask releva la tête et tressaillit. La berge cimentée du canal se trouvait tout près. Il devait se dégager au plus vite s'il ne voulait pas être écrasé par la Peugeot, lorsqu'un remous la projetterait contre. Mais il y avait aussi la portière. Il donna un coup de pied à cette dernière, n'obtint pas de résultat. Elle battit comme une aile, s'ouvrit de nouveau.

Plongeant en avant, il saisit la poignée à deux mains, s'arc-bouta contre la berge et, dans un terrible effort, réussit à la refermer. Il crut même entendre le claquement que produisit la serrure. Il était temps ! Il s'échappa à la seconde même où la 404 venait percuter le ciment, et des particules de peinture montèrent devant ses yeux.

Sans plus se soucier de la voiture, il commença de nager, constata pour la première fois que l'eau n'était pas très chaude. Ses vêtements collaient à son corps, mais, depuis longtemps, il savait nager tout habillé. Le courant aidant, il fut bientôt très loin, et lorsqu'il jugea avoir parcouru plus de cinq cents mètres depuis le point de chute, il décida de sortir de l'eau. Il émergea lentement, fut ébloui par le soleil juste en face de lui.

Tournant la tête, il ne vit que les berges cimentées sans fin. La réserve d'air commençait à s'épuiser et il arracha le masque, le passa dans sa ceinture.

— Serge ?

Marcus Clark venait d'apparaître, un rouleau de corde à la main. Il réussit à l'attraper et monta lentement le long de la berge tandis que les deux officiers des Marines accouraient pour aider Marcus Clark.

— Bon sang ! dit le capitaine, nous nous demandions si vous arriveriez à vous en tirer.

— Combien de temps ?

— Dix minutes.

La jeep roulait doucement vers eux, et le chauffeur conduisait d'une main, tenait de l'autre le radio-téléphone.

— Je viens de faire annuler la demande de secours. Une vedette et des hommes-grenouilles avaient été alertés. Jamais vous n'êtes resté aussi longtemps dans l'eau.

— C'est à cause de la voiture retournée, expliqua-t-il d'une voix quand même essoufflée. Il est plus difficile d'en sortir, l'eau montant moins facilement. Mais on conserve plus longtemps une réserve d'air. Je n'ai jamais eu l'impression d'en manquer.

— Elle tournait ?

— Une fois sur le toit, elle s'est stabilisée, mais s'est mise à tourner.

Il se débarrassait de ses vêtements, s'essuyait avec la serviette que lui tendait le lieutenant.

— Satisfait, alors ? demanda le capitaine.

— Très !

— Nous n'avons plus qu'à rejoindre Washington, dit Marcus Clark.

*
* *

Gary Rice fut très heureux de le revoir. Il lui fit raconter dans le détail les neuf jours passés au camp Lejeune.

— Vous ferez un petit rapport sur ce masque sous-marin.... Mais ça ne presse pas. Vous connaissez la nouvelle ? La C.I.A. vous demande.

— Je n'en demandais pas tant, fit Kovask. Mais cet entraînement curieux était-il destiné à cette mission ?

— Non... En fait, je le réservais pour d'autres usages. Je ne sais même pas s'il vous servira dans l'immédiat. Mais avouez que, pour une liquidation tranquille, c'est encore ce qui se fait de mieux ! On peut opérer devant témoins et conserver à l'affaire un caractère accidentel.

Le Commander approuva. Il fumait une cigarette en se demandant comment le commodore allait s'en tirer cette fois.

— Vos parents étaient ukrainiens, n'est-ce pas ?

Il attaqua d'emblée.

— De Kiev... Ils sont venus aux U.S.A. en 1918, au moment de la révolution. Mon père était médecin. Il a réussi à trouver une situation dans une polyclinique. Je suis né quelques années plus tard.

— Des parents à Kiev ?

Kovask se raidit. Il n'avait jamais songé à l'éventualité de les revoir.

— Une tante. Nous ne l'avons jamais revue et, du fait de ma

profession un peu spéciale, je ne suis jamais allé en Russie, du moins en touriste.

— Mariée, cette tante ?

— Oui... Veuve depuis la guerre. Son mari a été tué par les Allemands. Je reçois encore des nouvelles de mes deux cousins. L'un d'eux occupe même une fonction assez importante au præsidium de la ville. Mais vous devez savoir cela mieux que moi encore ?...

Le commodore sourit.

— Oui, bien sûr... Mais je voulais vous entendre parler d'eux. Que feriez-vous, si vous deviez vous rendre à Kiev en mission ?

Kovask sourit.

— Cela dépend de mon identité.

— Oui, soupira Gary Rice... C'est la seule difficulté. Pourtant, il vaut mieux que vous gardiez votre nom.

— Je suis fiché sous celui de Norman, dans les archives du M.V.D. (1).

— Nous ignorons encore les suites que pourra prendre cette affaire, mais nous pensons que la direction du réseau ukrainien se trouve en territoire soviétique. Il y aurait un réseau de transmission passant par la Roumanie et la Yougoslavie. Dans ce dernier pays, une enquête est effectuée depuis deux ans sur une série d'émissions de radio effectuées par relais. Le contre-espionnage yougoslave, l'O.Z.N.A., a retrouvé un de ces relais, entièrement automatique. Portée de trente à quarante kilomètres. Mais pas moyen d'en savoir davantage.

Le commodore ouvrit un dossier, parcourut une fiche avant de poursuivre :

— La C.I.A. propose que vous gardiez votre nom, mais que vous soyez radié des cadres de la marine à la suite d'une démission. Un Ukrainien travaillant pour Langley vous confierait la direction d'une « Marina » en Floride. Cet homme est partiellement introduit dans le réseau ukrainien.

— Partiellement ? s'étonna le Commander.

— Il connaît un des responsables de cellule. Il a toujours refusé d'adhérer, mais, de ce fait, conserve un certain prestige et une grande liberté d'action.

— Ne vaudrait-il pas mieux qu'il fasse carrément partie de ce réseau ?

— Non. Il serait, rapidement confondu. Dernièrement, le F.B.I. a procédé à des arrestations. Un tueur, un certain Michel Lubnov, leur a

échappé en se suicidant. La C.I.A. a pris l'affaire en main. C'était elle qui avait fourni toutes les indications, grâce à notre homme. Il est très habile, insoupçonnable.

— Pour quel motif travaille-t-il pour la C.I.A. ?

— Je l'ignore, avoua le commodore. Ils ne me disent pas tout, vous savez, ajouta-t-il en souriant. Etes-vous d'accord sur la marche à suivre pour vous introduire dans le réseau ?

Kovask grimaça.

— Je n'ai pas le choix ?

— Ce n'est pas mal manigancé. Tout ira assez lentement, au début tout au moins. Je ne pense pas que vous soyez dans le réseau avant un mois.

— Et vous pensez qu'ils vont, comme ça, m'expédier jusqu'à leur grand patron ?

— Pourquoi pas ? Vous serez un homme neuf, pour eux. De plus, ne possédez-vous pas une raison bien précise de vous rendre à Kiev ?

— Ma tante ! soupira Kovask... J'aurais préféré la laisser en dehors de tout cela.

Le visage du commodore se fit grave.

— Ne croyez pas que l'idée vient de moi. Mais la C.I.A. possède une copie de toutes nos fiches, ne l'oubliez pas. Nous n'avons aucun moyen d'éviter ce genre de chose.

— Quand dois-je « les » rencontrer ?

— Aujourd'hui même. Nous avons rendez-vous à quatre heures à Langley. Il nous reste juste le temps nécessaire. Ma voiture nous attend.

— Marcus Clark ?

— Il restera en liaison avec vous, du moins sur le territoire américain. Ça n'a pas été facile à obtenir, mais je me suis cramponné. Ils ont fini par admettre sa présence.

Les deux hommes quittèrent le bureau, rejoignirent la Chevrolet conduite par un marine qui attendait dans la cour du département de la Navy. Le commodore se laissa aller sur la banquette arrière avec un soupir de soulagement.

— Sciatique, dit-il.

Il jeta un coup d'œil en coin à son compagnon. Serge Kovask se tenait très droit, le visage sévère. Il voulut rassurer cet homme qu'il considérait avec une grande amitié.

— Il est possible que vous ne soyez pas obligé d’aller en Russie. De plus, rien ne prouve que la tête de ce réseau soit réellement installée dans la ville de Kiev.

Kovask apprécia cette tentative maladroite et sourit.

— Je n’avais jamais imaginé que mon origine déterminerait ma désignation pour une mission !

(1) *Police politique et contre-espionnage. Voir : Convois suspects.*

CHAPITRE IV

Depuis le pont de son motor-yacht, vautreée dans un relax, Mrs Dunell agita son bras grassouillet lorsque le commandant de Biscayne Marina passa sur l'appontement d'un pas pressé.

— Hello ! Serge, vous n'avez pas soif ?

— Tout à l'heure, Diana, répondit-il en s'efforçant de ne pas montrer son agacement.

— Du travail ? demanda-t-elle d'un ton plaintif, alors qu'il s'éloignait à grandes enjambées.

Il fit semblant de ne pas avoir entendu. La milliardaire l'horripilait. D'abord cette idée de se faire appeler Diana. D'ailleurs, la moitié des plaisanciers lui paraissaient imbuables.

Snobs et compagnie. La plupart s'accrochaient à leur appontement comme des moules, n'acceptaient de sortir en mer que lorsqu'elle était d'huile et que la météo s'annonçait favorable pour huit jours au moins. On l'appelait par son prénom et on se montrait flatté quand il usait de la même familiarité.

Jack, l'un de ses employés, l'attendait au bout du ponton.

— Le compteur est complètement détraqué. Dix kilowatts... Et le patron du *Tamtam* refuse d'admettre qu'il en a dépensé vingt fois plus.

— Un instant.

Il monta à bord du yacht, salua le propriétaire en casquette de yachtman et son épouse, engagea la conversation sur n'importe quoi. Dix minutes plus tard, ils se séparaient enchantés, et Kovask avait en poche un chèque correspondant à la dépense exacte de courant électrique.

— Change quand même le compteur, prescrivit-il à Jack, à voix basse.

L'incident réglé, il regagna son bureau situé dans un bâtiment élevé, semblable à une tour de contrôle, d'où il pouvait surveiller la Marina tout entière. Le port, entièrement artificiel et privé, pouvait accueillir huit cents bateaux et leur fournir tous les services possibles

et imaginables. L'eau, le courant et le téléphone, bien sûr, mais également n'importe quel service. Toutes les professions étaient représentées sur place. Vingt-quatre heures de séjour revenaient assez cher, il était vrai, mais la plupart des navigateurs prenaient des abonnements. Certains ne quittaient jamais le quai, transformaient leur yacht en villa flottante, avec réceptions, cocktails et nuits folles.

Kovask ne fut pas surpris de trouver Alex Godorok dans son bureau.

— Longtemps que vous êtes là ?

— J'arrive.

Alex s'était installé dans un fauteuil. Grand, d'allure sportive, le cheveu gris et la voix charmeuse, il était le propriétaire de la Marina à cinquante-cinq pour cent, le reste étant entre les mains d'une dizaine d'autres personnes.

— J'en ai marre ! dit Kovask... Jamais je ne me serais imaginé que cette clientèle pouvait être aussi puante.

— Elle rapporte... Et comme je n'accepte que les bateaux au-dessus d'un certain tonnage...

— Je préférerais des mouille-cul. Eux, au moins, aiment la mer, et non pour le plaisir de porter une casquette.

Puis, voyant le sourire en coin de Godorok, il reprit espoir.

— Du nouveau ?

Alex cligna de l'œil.

— Pas trop tôt ! soupira-t-il. Je vous écoute.

Le regard d'Alex alla vers la porte.

— Nous ne risquons rien.

— Bon. Le réseau cherche un marin..., un vrai, pour commander une vedette de taille importante. Il y a une semaine que j'ai parlé de vous. L'enquête effectuée sur votre compte est close. Ils n'ont rien trouvé de suspect, étant donné que vous avez toujours été affecté à des postes à l'étranger. Maintenant, vous êtes à la retraite proportionnelle, comme convenu. Vous avez quitté la Navy, car votre avancement se trouvait stoppé du fait d'une histoire remontant à cinq ans.

— Exact. Ces gens-là sont bien informés.

D'autant plus que cette version de son *curriculum vitae* avait été établie par le commodore Gary Rice et que très peu de personnes étaient au courant. Alex Godorok n'en faisait pas partie.

— Vous vous expliquerez avec eux.

— Qui vous a contacté ?

— Un certain Fedor Nezin. Nous nous connaissons depuis longtemps.

Kovask posa ses coudes sur son bureau, croisa ses mains.

— Justement, Alex... Je vais jouer ma peau dans cette histoire, et il me faudrait quelques garanties. Je m'étonne de votre rôle, voudrais en savoir davantage.

Son vis-à-vis sourit.

— Quoi de plus naturel ? Vous vous étonnez que je sois en liaison avec ce réseau et que ses responsables me fassent confiance. Ils savent que je suis un anticommuniste notoire. C'est déjà un gros atout. Ils savent également que je suis en rapport avec la C.I.A., et ça les intéresse.

Son expression se fit plus austère.

— Voyez-vous, il ne faut pas oublier que la C.I.A. a été créée surtout pour lutter contre le communisme. Depuis, elle a évolué, mais il en reste des traces. Personnellement, je fais la liaison entre ces irréductibles et les Ukrainiens libres. Mais ce qu'ils ne savent pas, ni d'un côté ni de l'autre, c'est que je suis plus américain qu'anticommuniste et que les intérêts de mon pays passent avant tout. Si les Ukrainiens, mes anciens compatriotes, nuisent aux intérêts des U.S.A., je n'hésiterai pas à les écraser.

Son ton ne démentait pas ses paroles et son regard était celui d'un homme décidé.

— Convaincu ?

— Absolument, mais je tenais à mettre les choses au point.

— Vous avez bien fait. Maintenant, nous avons rendez-vous avec Fedor Nezin. Passez vos consignes à votre adjoint.

Ils roulèrent sur la « 1 » en direction de Miami.

— Nezin est un homme très méfiant. Vous devrez faire immédiatement sa conquête, sinon, c'est fichu.

L'homme dirigeait un garage dans la banlieue ouest. Une petite entreprise avec deux employés. Il leur serra la main, les entraîna vers la cage vitrée qui lui tenait lieu de bureau.

— Asseyez-vous.

Lui-même écarta des paperasses pour obtenir un peu de place sur la table de travail. D'un tiroir fermé à clé, il sortit une fiche.

— Alex m'affirme que vous accepteriez éventuellement de

travailler pour nous. Il s'agit de conduire une vedette du genre de celles qui vont à la pêche au tout gros. Quinze mètres de long, grosse puissance, deux hommes d'équipage.

Kovask approuva.

— Vous êtes anticommunistes, n'est-ce pas ?

— Je n'aime pas exhiber mes convictions devant n'importe qui, répliqua sèchement le Commander.

Surpris, Nezin releva la tête. C'était un homme de taille moyenne, trapu et certainement très costaud. Il avait une grosse tête ronde, chauve, et deux petits yeux très pénétrants.

— Alex ne vous a pas parlé de moi ?

— Non, répondit Godorok. J'ai préféré vous mettre en présence.

— Très bien, dit Nezin. Je m'y suis mal pris. Accepteriez-vous de lutter contre les communistes, si vous préférez.

— Dans ma famille, nous ne les aimons guère, dit Kovask sur un ton plus conciliant.

— Vous êtes ukrainien d'origine ?

Kovask consentit à donner quelques renseignements sur lui et sa famille. Nezin l'interrompt soudain :

— Ce que nous faisons n'est pas toujours légal. Jamais, en fait.

— Je m'en doute.

— Vous marcheriez quand même avec nous ?

— Pourquoi pas ?

Nezin attaqua aussitôt :

— Vous avez quitté la marine, pourquoi ?

— Pour prendre la retraite proportionnelle.

— N'auriez-vous pas souhaité devenir capitaine de vaisseau ou commandant ?

Kovask lui jeta un regard en coin, prit une expression maussade.

— Mon avancement était bloqué.

— Tiens ! Pourquoi ?

— Une vieille histoire remontant à cinq ans. Cela s'est passé au Viêtnam et je n'aime pas en parler.

Contrairement à toute attente, Nezin parut se contenter de cette explication.

— Excusez-moi. Savez-vous que le travail que nous effectuerons ensemble pourrait être dangereux ?

— Tant mieux ! Depuis cinq ans, je me morfonds dans la sécurité la plus totale. Ça me changera un peu.

Nezin sortit de son bureau pour donner des ordres à l'un de ses employés, revint, l'air songeur. Il adressa un regard à Godorok, battit imperceptiblement des paupières.

— Savez-vous vous servir de n'importe quelle arme ?

— Je crois que oui.

— Hésiteriez-vous à tirer sur une personnalité étrangère ?

Depuis le début, Kovask s'attendait à ce qu'un jour on le soumette à une sorte d'épreuve.

— De sang-froid ?

— Oui, de sang-froid.

— Je ne crois pas.

Mieux valait rester dans la ligne de son personnage. Nezin se redressa, un mauvais sourire sur ses lèvres minces.

— Qu'avez-vous donc fait dans les eaux territoriales du Viêt Nam du Nord, sinon tirer sur des gens sans défense ? De paisibles pêcheurs dans une jonque ! Vous commandiez un avis.

Kovask se raidit.

— Vous êtes bien renseigné !

— Laissons ce détail, voulez-vous ? Répondez à ma question.

— Je les ai pris pour des rebelles.

— Non.

Il se pencha en avant.

— Vous avez voulu vous attribuer un fait d'armes sans trop de risques, et ce sont vos hommes qui vous ont dénoncé.

— Ces pêcheurs n'étaient-ils pas communistes ?

L'Ukrainien s'épanouit.

— Nous y voilà !... J'espérais depuis longtemps une pareille réponse.

Tout en gardant un calme apparent, Kovask bouillait. Il avait répondu comme l'aurait fait un nazi parlant des Juifs, un sudiste des Nègres.

— Vous venez de me convaincre. Mais je vous reproche d'avoir tourné autour du pot.

— Préférez-vous les gens qui se livrent d'un seul coup ?

— Non, évidemment !

Puis il se tourna vers un coffre-fort de construction ancienne, l'ouvrit pour y prendre un petit trousseau.

— Voici les clés de la vedette en question. Elle se trouve à Biscayne Marina, sous votre surveillance, dit-il avec ironie.

Kovask fut sincèrement surpris.

— Il s'agit de *Sonny*, appontement 15, place 117.

— Je vois. Je m'étonnais qu'elle ne reçoive aucune visite.

— Vous allez coucher à bord à partir de ce soir, veiller à ce que tout soit paré. Ravitaillement en essence, eau, provisions.

Dans le trousseau, il choisit une clé assez compliquée de dessin.

— Dans le compartiment des moteurs, il y a un coffre fermé qui contient des armes. Vous les vérifierez.

— Très bien.

— Je suppose que vous n'attendez aucune contrepartie financière de ce genre d'activité ?

Il haussa les épaules.

— Ma retraite et mon salaire de commandant de la Marina me suffisent amplement.

— Très bien. A une de ces nuits.

Dans la voiture de Godorok, ils n'ouvrirent la bouche qu'une fois Miami dépassé. Alex avait l'air soucieux.

— Tout s'est bien passé, non ?

— Oui... Mais j'ai peur que vous ne jouiez trop bien votre rôle. Nezin est une fine mouche, vous savez ?... Tenez-vous sur vos gardes. Cette histoire de personnalité est inquiétante.

— Exact, reconnu Kovask... Je me vois mal en train de tirer sur un fonctionnaire russe ou même chinois.

— Et pourtant, ce sera l'épreuve décisive.

Une fois sur les quais, ils allèrent ensemble voir le *Sonny*, un magnifique cabin-cruiser en parfait état. Il se trouvait dans la partie du port la moins fréquentée, et Kovask apprécia cette situation.

— Pour le personnel, vous satisfaites le caprice d'un de mes bons

clients qui doit arriver à l'improviste au cours de la nuit, proposa Alex.

— Parfait, dit le Commander.

Il fit sauter les clés dans sa main.

— Cette confiance subite me trouble malgré tout...

— Non, il ne faut pas. Nezin a confiance en moi et le prouve... Ou alors, nous sommes en danger, vous et moi.

Ils échangèrent un regard éloquent.

— Mais je ne crois pas, reprit Alex. Je n'ai commis aucune faute jusqu'à ce jour.

— Commandant. ! Commandant !

La grosse Mrs Dunell accourait à sa rencontre, vêtue d'une mini-jupe bariolée.

— Oh ! Serge... J'ai mon frigo en panne... Pouvez-vous...

Il s'inclina avec un sourire très large.

— Bien sûr, ma chère Diana, je fais le nécessaire tout de suite. Vous savez que c'est un plaisir pour moi.

CHAPITRE V

La troisième nuit, Serge Kovask fut réveillé par un bruit léger provenant de la plage arrière. Il dormait dans le poste central et fut tout de suite debout.

— Nezin, dit une voix.

Il distingua la silhouette trapue du garagiste. Derrière, il en distinguait deux autres. L'homme le repoussa à l'intérieur de la cabine, referma la porte et alluma.

— Tout est paré ?

— Plein d'essence et d'eau. Dans le frigo, il y a de quoi tenir une semaine.

Nezin portait un suroît de vinyle noir, ce qui allait contre toutes les règles de la sécurité qui prescrivaient le jaune orange. Cet accoutrement laissait supposer une longue sortie en haute mer.

— Vous avez ouvert le coffre, dans le compartiment des moteurs ?

— Tout est en ordre.

— La météo pour cette nuit ?

— Bonne... Mais ça doit changer demain.

— Nous partons. Pour l'instant, plein est. Vitesse de croisière : vingt nœuds.

Il consulta sa montre.

— Minuit. Nous aurons cinq heures de mer environ. Mais nous rediscuterons de tout ça une fois en route.

Les deux inconnus attendaient sur la plage arrière. Nezin leur donna des ordres et ils se postèrent aux amarres tandis que Kovask lançait les huit cents chevaux de ses deux moteurs. Parfaitement réglés, ils tournaient sans bruit et sans vibrations. Seule, l'eau d'échappement provoquait un clapotis à l'arrière.

Installé à son poste de commande, il se tourna vers les deux hommes. L'un passa à l'avant pour détacher la chaîne du corps mort, l'autre libéra les amarres. Ils connaissaient bien la manœuvre. Celui

qui s'occupait du corps mort remonta lentement vers l'arrière, à la main la bouée qu'il ne lancerait qu'une fois écarté tout danger de voir la chaîne s'emmêler dans les hélices.

Kovask eut un regard perplexe pour le phare de la jetée, donna un peu plus de puissance. Il attendit ensuite un bon mille avant de libérer une bonne partie des chevaux et arriver aux vingt nœuds. Le bateau pouvait atteindre facilement les trente, mais mieux valait ménager la mécanique.

Vers minuit et demi, Nezin vint le rejoindre. Il portait une ceinture sur son suroît, et il y avait accroché un holster contenant un impressionnant S & W 22 L.R. Le coffre des armes, dans le compartiment, contenait six pistolets de cette catégorie, deux mitraillettes Thomson, des grenades et des cartouches de dynamite. Un véritable arsenal.

— J'ai fait préparer du café. En voulez-vous ? hurla Nezin.

Il secoua la tête.

— A une heure, un de mes hommes vous remplacera. Toujours plein est, n'est-ce pas ?

Kovask pensa qu'il y aurait un changement de cap lorsqu'on le remplacerait. Il possédait parfaitement en mémoire la carte maritime de cette zone. En cinq heures de mer, à vingt nœuds et plein est, on ne pouvait rien atteindre. Il supposait que le *Sonny* se dirigerait ensuite vers le sud-est.

A l'heure dite, un homme vint le remplacer. Il distinguait mal son visage dans la faible lueur verte qui montait du tableau de bord. Par contre, il découvrit celui du second larron dans le poste principal. Une face large, bien modelée. Des yeux au regard tranquille. L'homme dépassait Kovask en hauteur et possédait une carrure de choc.

— Café ?

Le Commander prit le bol de liquide brûlant, s'installa à la table en face de Nezin.

— Nous allons changer de cap, annonça aussitôt ce dernier. Nous nous dirigerons vers une petite île de l'archipel Berry. Nous y rencontrerons un autre bateau, un petit voilier de huit mètres, dans une petite crique tranquille abritée de tous les vents. Le propriétaire de ce bateau est le consul russe aux Bahamas.

Kovask sortit ses cigarettes et en alluma une. Le regard de Nezin se posa sur sa main. Elle ne tremblait pas.

— Nous l'attaquerons. Il se trouve à bord, avec sa femme et sa fille, une gamine de treize ans.

Nouvelle interruption. Le géant assis sur la banquette de tribord regardait également Kovask.

— Nous les obligerons à descendre à terre. Nous fouillerons le bateau comme si nous y cherchions des documents, puis nous le coulerons.

Secouant sa cigarette dans le cendrier fixé à la table, Kovask demanda :

— Et les trois personnes ?

— Qu'en pensez-vous ?

Kovask haussa les épaules.

— Il y a une chose que je refuserai de faire, c'est de m'attaquer à des gosses et à des femmes sans défense.

Sur sa gauche, le géant hocha la tête d'un air bizarre et regarda son patron.

— Vous n'aviez pas le même idéal au Viêtnam.

— Exact, mais je n'ai aucune envie de récidiver. Tenez-vous-le pour dit, une fois pour toutes.

Nezin s'appuya contre le dossier de son siège.

— Qui vous demande de les tuer ? Nous les abandonnerons seulement sur l'île. On finira bien par s'inquiéter de leur absence. L'opération de recherche sera spectaculaire, certainement, passionnera l'opinion publique. Et, lorsque l'on connaîtra la vérité, cela fera un sacré scandale. Nous allons nous faire passer pour des agents de la C.I.A. pas plus.

Rapidement, Kovask passa en revue les conséquences d'une telle opération. Elles seraient ennuyeuses, mais pas catastrophiques.

— Nous agirons à visage découvert ?

— Certainement pas. Mais nous serons sur place deux heures avant le lever du soleil. Nous éviterons de nous exposer à la lumière.

— Et nous rentrerons au port dans la journée ?

— Bien sûr. Il y aura foule en mer, et nous passerons inaperçus. N'oubliez pas que demain, enfin, aujourd'hui, puisqu'il est 1 h 30 du matin, nous sommes samedi.

Biscayne Marina allait se vider en partie de ses bateaux, et personne ne remarquerait leur départ ni leur retour.

— Je l'avais oublié, dit-il. Bien. Maintenant que je suis au courant, est-ce que je reprends la barre ?

— Inutile. Vous pouvez dormir. Nous nous en occuperons.

Kovask fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas très bien mon rôle dans tout cela. Vous n'aviez pas tellement besoin d'un marin, en fait ?

— Ne soyez pas trop curieux. Prenez un peu de repos. Je vais en faire autant dans le poste avant. D'ici à trois heures, nous nous retrouverons tous sur le pont.

*
* *

Les deux phares disposés de chaque côté du poste de pilotage éclairaient comme des projecteurs. Kovask avait repris la barre pour manœuvrer dans la passe où de hauts-fonds de sable existaient. La vedette avançait lentement dans la crique tranquille. L'endroit paraissait idéal et, dans la lumière des projecteurs, il avait aperçu quelques palmiers et des pins-parasols.

Les hommes de Nezin s'occupaient à masquer le nom et les numéros matricules du *Sonny*. Nezin se tenait à l'avant, penché pardessus le balcon, essayant de deviner la présence des bancs de sable. De temps en temps, il tendait un bras pour donner des indications à Kovask. Moteurs au ralenti, ils glissaient sans bruit sur l'eau.

Nezin désigna quelque chose et Kovask repéra le sloop ancré à cinquante mètres. Le voilier était mouillé par l'avant, une ancre et, par l'arrière, deux ancres. Son tirant d'eau devait être important pour que son propriétaire ait jugé bon de l'empêcher d'éviter et de risquer de talonner.

Kovask mit au point mort, inversa la marche des hélices. Un petit coup d'accélérateur, et la grosse vedette s'immobilisa à moins de vingt mètres de l'autre bateau.

De la main, Nezin indiqua qu'il fallait s'approcher encore, se ranger contre le flanc du voilier. Les deux hommes de main sautèrent d'ailleurs sur le passavant, prêts à agripper avec des gaffes les filières du sloop.

Songeant à la surprise de ces gens tranquilles tirés brutalement de leur sommeil, Kovask ne put s'empêcher de donner un petit coup à la

manette des gaz. Ainsi, le contact fut assez rude et les occupants du bateau se trouvaient réveillés lorsque les deux gars passèrent à leur bord.

Un homme en pyjama bleu sortit de l'habitable, mit la main devant son visage à cause des projecteurs.

— *Kto éto ?*

Puis il vit le calibre que le géant braquait sur lui, et il resta interdit.

— *Kto vy ?* demanda-t-il doucement.

Nezin l'interpella depuis l'avant de la vedette.

— Vous comprenez parfaitement l'anglais, Gospodine Zaporie... Nous vous demandons de quitter immédiatement votre bord, en compagnie de votre femme et de votre fille. N'emportez que quelques provisions, un peu d'eau, mais c'est tout.

Le Russe se raidit.

— De quel droit ?

— Nous allons fouiller votre bateau... N'essayez pas d'emporter des documents.

— Vous n'êtes pas anglais ! s'exclama le consul... Américains, hein ? C'est une violation des conventions internationales et...

— Sautez dans la prame qui est attachée derrière. Dépêchez-vous !

Une très jeune fille surgit à l'air libre. Ses formes déjà épanouies étaient moulées par un pyjama très fin. Le regard du géant la troubla et elle voulut disparaître de nouveau.

— Dépêchez-vous ! dit Nezin avec impatience. Sinon, je coule votre bateau sur-le-champ.

Le consul se tourna vers la cabine, échangea quelques mots avec sa femme. Il y eut des exclamations, puis une femme assez forte sortit de la cabine et apostropha le géant :

— *Oubiraïties !*

Puis elle se reprit :

— Nous n'avons pas d'argent, tenta-t-elle d'expliquer dans un mauvais anglais... Il n'y a rien à bord qui puisse vous intéresser.

— Si vous n'embarquez pas, nous serons obligés de tirer sur votre mari, répondit simplement Nezin.

Finalement, la femme entra dans la cabine, ressortit au bout de cinq minutes avec un sac rempli de provisions. Le consul prit un jerrycan d'eau dans un des coffres du bateau.

— Qu'allez-vous faire ?

— Allez sur la plage.

Ils durent faire deux voyages. L'épouse débarqua d'abord avec les provisions, puis la jeune fille revint chercher son père.

— Je pense que vous avez réfléchi aux conséquences de cet acte pour les bonnes relations entre nos deux pays ?

— Oui, répondit Nezin sans rire.

Dès que le consul eut débarqué sur la plage, les deux hommes de main s'affairèrent.

— Il y a un moteur auxiliaire, déclara soudain Nezin. Le réservoir doit se trouver dans ce coffre, sur votre droite.

Le géant comprit tout de suite. Il retira le réservoir de couleur rouge, le renversa dans le fond du cockpit.

— Revenez, maintenant.

Kovask distinguait dans la pénombre les trois silhouettes sur le rivage. Les malheureux devaient encore espérer récupérer leur bateau intact, après le départ de ces mystérieux agresseurs.

D'un geste, Nezin ordonna à Kovask de mettre en marche arrière. Un des hommes apportait une étoupe de coton à Nezin. Lorsque l'avant se détacha du sloop, il l'enflamma avec son briquet.

— En arrière toute ! hurla-t-il.

En même temps, il lança le coton dans le cockpit. Il se passa plusieurs secondes avant que l'essence ne s'enflammât. Kovask libéra les gaz et effectua un demi-cercle pour présenter la proue à la passe. Dans le vacarme des moteurs, il crut entendre des cris, mais bientôt ils furent à plusieurs centaines de mètres du bateau en feu. Il concentrait son attention sur les bancs de sable que Nezin lui signalait. L'Ukrainien ne se retourna pas une seule fois. Pour un amateur de la guerre secrète, il possédait une grande maîtrise de soi, et Kovask commençait à avoir des doutes. Il fallait un sérieux entraînement pour en arriver à ce stade-là de self-control. Les deux hommes de main ne l'avaient pas atteint puisqu'ils regardaient brûler le sloop en échangeant des réflexions à voix basse.

— On a du fond ! cria Nezin en revenant vers la timonerie.

Il souriait d'un air satisfait. Au passage, il tapota les projecteurs, et Kovask les éteignit.

— Une bonne chose de faite, commenta le chef de réseau en le rejoignant. D'ici à quelques jours, lundi certainement, il y aura un beau remue-ménage dans les Bahamas.

Kovask faisait mine de se concentrer à la conduite du *Sonny*.

— Cap au nord. Nous reviendrons au port par le nord-est. Mieux vaut quand même prendre nos précautions.

Le Commander acquiesça sans commentaires.

CHAPITRE VI

Le mardi suivant, Serge Kovask reçut un coup de fil de Fedor Nezin. Le garagiste le pria de passer le plus rapidement possible chez lui. Le Commander remarqua que désormais leurs relations ne passaient plus par Alex Godorok, et il interpréta ce fait comme favorable.

Dès son arrivée, le petit costaud le conduisit jusqu'à son bureau de verre.

— Vous avez écouté la radio ?

— Pas eu le temps, mentit Kovask.

— On les a retrouvés... Cette nuit. Ils avaient allumé un feu immense. De jour, ils passaient inaperçus. Ça commence à faire du foin, puisque le consul accuse les Américains.

— Déjà ?

Nezin le fixa en fronçant les sourcils. Le Commander jugea bon de s'expliquer.

— Je dis déjà, car je m'étonne que ce fonctionnaire n'ait pas, au préalable, consulté ses supérieurs pour savoir ce qu'il pouvait confier exactement aux journalistes.

— Un émissaire de l'ambassade soviétique de Washington se trouvait sur les lieux du sauvetage. De plus, n'oubliez pas que le ministre soviétique des Affaires étrangères se trouve à New York, à l'O.N.U. Mais ce n'est pas pour cela que je vous ai convoqué. Asseyez-vous.

Kovask dut débarrasser un tabouret d'un classeur poussiéreux pour obéir.

— Vous avez une tante à Kiev ?

Comme l'autre s'y attendait, le Commander manifesta sa surprise.

— Une sœur de mon père, oui. Mais comment avez-vous appris ce détail ?

— Aucune importance. Elle vit encore ?

— Aux dernières nouvelles, oui.

— De toute façon, ses deux fils doivent avoir votre âge, à peu près ?

— A quelques années près, oui.

Nezin le fixa de ses yeux clairs.

— Vous avez donc un bon motif pour effectuer un voyage en Russie. Un autre, excellent, pour séjourner à Kiev.

— J'ai toujours pensé que, un jour, j'effectuerais ce voyage, mais j'attendais d'avoir quitté la marine. Les Russes auraient pu faire pression sur moi, et mes supérieurs n'auraient peut-être pas apprécié ce retour au pays.

— Maintenant, vous êtes libre. J'ai des amis qui cherchent un homme dans votre genre, pouvant justement séjourner quelques jours à Kiev. Vous n'avez jamais été marié ?

Kovask sourit.

— Non, jamais.

— C'est une question que New York m'a posée. On peut reconstituer exactement le *curriculum vitae* de n'importe quel individu, mais dans ce pays où l'on peut se marier n'importe où et sans que l'inscription s'ensuive automatiquement sur le registre de naissance, c'est la seule chose dont on ne soit jamais certain. Je dois me contenter de votre parole.

— Je vous la donne. Mais, dans la Navy, un mariage éventuel n'aurait pas pu passer inaperçu.

— Vous partez demain pour New York.

Kovask se raidit de façon visible.

— Je n'ai jamais dit que j'étais d'accord pour partir en U.R.S.S. D'ailleurs, j'ai trouvé ici une situation intéressante, et je n'ai aucune envie de la laisser tomber. Oui, je veux un jour aller à Kiev pour voir ma tante et mes cousins, mais plus tard. Pour l'instant, je veux asseoir ma situation ici.

Il crut que Nezin allait exploser, mais le garagiste parvint à se contenir.

— Godorok n'a rien à nous refuser. Il va simplement vous accorder deux semaines de congé, et tout ira très bien. Vous serez de retour dans les premiers jours de juillet, au moment même où le travail commence à battre son plein à Biscayne Marina.

Kovask joua les naïfs.

— Vous croyez qu'il acceptera ?

— Très certainement.

— Tout cela est tellement brusque... Que devrai-je faire en Russie ?
Nezin sourit, rasséréné.

— Je ne suis pas tellement au courant, mais je suppose que ce ne sera pas tellement compliqué.

— Pas tellement compliqué ?

— Réfléchissez. Nous ne vous connaissons que depuis quelques jours. Nous n'avons aucune raison particulière de nous méfier de vous, mais nous n'en avons aucune pour vous confier une mission importante.

Le Commander hocha la tête, prit l'air finaud de celui qui ne s'en laisse pas conter.

— Soit... Mais il vous faut quand même envoyer un gars en Russie, et surtout un individu qui ne se soit jamais compromis dans la lutte anticommuniste ?

Il fit mouche. Nezin quitta son siège et fit quelques pas dans le petit bureau encombré.

— Vous n'êtes pas complètement idiot, bougonna-t-il, et il serait absurde d'employer un imbécile. Ecoutez...

Il revint vers lui, plaça un pied sur sa chaise, appuya son coude dessus :

— Vous avez accepté de travailler pour la cause de l'anticommunisme. Ici, et parce que vous êtes un ami de Godorok, vous pouvez vous permettre une certaine liberté de parole. Mais une fois à New York, je vous conseille la prudence. Vous aurez affaire aux durs de l'organisation. Le mieux sera de leur faire bonne impression : discrétion, bonne volonté, impression d'efficacité, voilà ce que je vous conseille. Maintenant, voici comment vous allez vous y prendre. D'accord pour partir ?

— Dans ces conditions... Godorok sera d'accord ?

— Oui, garantit Nezin, agacé. Vous partez par l'avion de 8 h 30. Arrivée à 10 h 15. Depuis l'aéroport, vous prenez un taxi et vous vous rendez à l'hôtel *Laurel*, dans Manhattan, 8^e Avenue. Une chambre y sera retenue à votre nom. Vous attendrez qu'on vous contacte.

— C'est tout ?

— Absolument. Vous avez de l'argent ?

— Pour le moment, ça va... Mais si je dois aller en Russie...

— Ne vous inquiétez pas... Nos amis se chargeront de vos frais... Pour vous contacter, la personne vous parlera de moi et de *Sonny*, mon bateau. Ce sera suffisant. De toute façon, ils ont votre signalement et votre photo... Je vous ai pris l'autre jour, à votre insu, ici, dans ce bureau.

Malgré sa perspicacité, Kovask ne put découvrir l'endroit où le garagiste cachait son appareil. Nezin ne jugea pas opportun de le lui indiquer.

Il l'accompagna jusqu'à l'entrée du garage, lui serra la main avec une chaleur inattendue.

— A très bientôt, j'espère.

Kovask remonta dans la voiture que Godorok mettait à sa disposition, une Chevrolet de l'année, et roula en direction du sud. Il ne pensait pas être suivi, mais préférait prendre ses précautions. En route, il s'arrêta pour acheter un journal.

L'affaire du consul russe aux Bahamas s'étalait en première page.

« Nous avons été agressés par des agents de la C.I.A. », prétend le consul Zaporie.

Serge Kovask lut tout l'article. La famille Zaporie avait exactement raconté dans quelles conditions, alors qu'elle dormait à bord de son voilier, une vedette inconnue les avait attaqués. Tout était relaté sans omissions ni exagérations.

Lorsqu'il pénétra dans son bureau, Godorok l'y attendait.

— Drôle de truc !... Je viens de prendre la radio. Les Russes ne sont pas contents, et Washington est bien embarrassé. D'autant plus que rien n'a été volé et que personne, sauf la C.I.A., n'avait de raison de s'en prendre à Zaporie. Ce dernier faisait de fréquents voyages à La Havane...

— Nezin a bien choisi sa victime.

Godorok haussa les épaules.

— Les ordres viennent de New York. Alors, du nouveau ?

— Je pars demain.

— Nezin m'a téléphoné pour que je vous accorde deux semaines de congé... Vous savez où vous allez ?

Kovask se demanda s'il devait lui faire entièrement confiance.

— Pas tellement... Je descends dans un hôtel et j'attends.

— Ils sont prudents ! Rien d'autre ? Puis-je vous être utile ?

Le Commander fit mine de réfléchir.

— Je crois qu'il vaut mieux se montrer prudent. Je vais mettre tout en ordre en prévision de mon départ. Le personnel va trouver curieux que je prenne des vacances aussi vite.

— Expliquez qu'il s'agit d'une histoire familiale, ils seront beaucoup moins intrigués.

Dans l'après-midi, Kovask réussit à contacter Marcus Clark qui se morfondait depuis plusieurs jours dans un motel de la région.

— Ce soir à onze heures. Quel bungalow ?

— Le 17. Facile à trouver, allée de droite et tout au fond. Je vous guetterai.

— A tout à l'heure.

Il passa le reste de son temps à liquider certaines affaires en compagnie de son adjoint qui paraissait très heureux de devenir le seul patron de la Marina durant quinze jours. Puis il dîna rapidement avant d'aller vérifier les comptes de la semaine. Lorsqu'il rejoignit le bord de *Sonny*, il était dix heures. Il continuait à coucher dans la vedette pour consolider la fable inventée quelques jours plus tôt.

Cinq minutes plus tard, il se glissait silencieusement dans l'estuaire du port, nageait en direction du môle nord. Dans le petit phare balise, il avait entreposé un pantalon et une chemise qu'il enfila rapidement. L'endroit était encore désert. Au mois de juillet, les bateaux s'y entasseraient, mais, pour l'instant, les plaisanciers préféraient se grouper au centre de la Marina, près des magasins et des services publics.

Sans encombre, il rejoignit sa propre voilure, une Jaguar, et quitta le parking. Après avoir effectué un grand détour, l'œil sur le rétroviseur, il s'arrêta dans un endroit désert, descendit et vérifia le dessous de sa voiture, puis le coffre et le moteur, à la lueur d'une torche électrique. Il ne remarqua rien de suspect.

Marcus Clark l'attendait dans l'ombre d'un grand pin, juste à côté de son bungalow. Ils se serrèrent la main en silence. Le jeune lieutenant de vaisseau tira les rideaux avant d'allumer.

— Soif ?

— Volontiers.

Marcus prépara deux verres de Cutty Sark.

— Je pars demain, lui expliqua Kovask.

Puis il lui donna le maximum de détails sur ses activités. Marcus Clark avait mis en route un petit magnétophone portatif.

— J'ai eu le patron au bout du fil. L'affaire Zaporie a fait un foin terrible, et non seulement le commodore mais encore la C.I.A. craignent que d'autres coups encore plus empoisonnants..., dangereux, ne soient portés par le réseau. Ils comptent sur toi pour les réduire rapidement à merci.

Kovask hocha la tête.

— Ce n'est pas très bien parti. Je n'ai pas toute la confiance encore, et peut-être attend-on mon retour de Russie pour me mettre dans la confiance.

— Tu ne comptes pas sur ce voyage pour te documenter plus sérieusement ?

— Si, mais je n'aurai pas de grands moyens. Du moins, c'est mon opinion actuelle, mais tout peut changer très vite.

— Malheureusement, dit Clark, je reste ici, en Amérique.

Il le regrettait sincèrement.

— Si tu as l'accord du commodore, je voudrais que tu t'occupes tout particulièrement d'Alex Godorok.

Son collègue grimaça.

— Justement... Il est protégé par la C.I.A. et il sera difficile de le faire sans attirer leur attention. Le commodore voudrait bien en savoir davantage, lui aussi... J'essaierai... Il ne te paraît pas franc de collier ?

— Une impression. Je n'arrive pas à déterminer quel motif le pousse à jouer les agents doubles. Après tout, il a une situation en or. Il me parle de son patriotisme. C'est peut-être la seule raison mais, malgré tout, je doute.

Il termina son verre, se leva.

— Il faut que je rentre.

Son retour s'effectua sans incident. Dès qu'il eut rejoint sa couchette, il s'endormit rapidement, ne se réveilla qu'à sept heures, le lendemain.

Son adjoint le conduisit à l'aéroport. L'appareil décolla à l'heure et le voyage fut excellent.

A onze heures trente, Kovask prenait possession de sa chambre, au troisième étage de l'hôtel *Laurel*. Il ne jugea pas nécessaire de s'installer. Assis dans un fauteuil, il attendit en fumant et en parcourant une revue illustrée. Le transistor de l'hôtel diffusait une musique douce, puis il y eut quelques informations. Washington avait décidé d'envoyer une commission d'enquête sur les lieux mêmes où la famille Zaporie avait été agressée.

Un peu avant midi, le téléphone sonna. Il alla décrocher.

— Serge Kovask ?

— Lui-même.

— Comment va notre ami Nezin ?

— Très bien. Je l'ai vu encore hier.

— Toujours fanatique de la pêche au tout gros ? Vous connaissez son bateau ?

— Le *Sonny* ? Je l'ai piloté, un jour.

La voix changea de ton, se fit moins désinvolte :

— Très bien. Descendez et allez jusqu'au parking payant, à droite en sortant de l'hôtel. Une voiture, une Mercury verte, vous attend. Un homme brun avec une petite moustache est au volant et fume une pipe de couleur claire en lisant le *New York Times*.

CHAPITRE VII

Tout au long du trajet, Kovask n'essaya pas d'engager la conversation avec son chauffeur. D'ailleurs, ce dernier ne fit rien pour l'y encourager. Fumant sa pipe, il conduisait de façon décontractée dans la circulation intense, avec l'air du monsieur qui s'ennuie considérablement.

Ils quittèrent Manhattan pour Brooklyn. La Mercury se dirigeait sensiblement vers l'est. Peu à peu, la circulation se faisait moins dense et l'allure s'accélérait.

Alors qu'ils longeaient une avenue dont Kovask n'avait pas réussi à lire la plaque, le chauffeur tourna brusquement sur la droite, traversa le trottoir sur les regards et exclamations indignés de quelques passants, pour pénétrer sous un porche.

Tout au fond de la cour se trouvait une sorte d'atelier. La Mercury s'immobilisa tout au fond, entre un camion de livraison et le mur. Le camion portait une raison sociale : *Brooklyn Lts.*

— Venez.

Un escalier de fer conduisait au premier étage. Un hall immense qui aurait pu servir d'entrepôt, mais qui était absolument vide. Seuls quelques diables s'appuyaient contre un mur. Ils le traversèrent, pénétrèrent dans un couloir au bout duquel une porte aux vitres blanchies portait l'indication : *Private.*

— Entrez ! cria une voix rauque, lorsque l'homme à la moustache eut frappé.

Il s'effaça pour laisser passer Kovask qui découvrit deux hommes dans la pièce. L'un, cheveux blancs, teint recuit et gabarit délicat, était assis derrière un bureau. L'autre, plus massif, vêtu d'un polo à manches courtes découvrant des biceps noueux, restait debout à côté.

— Merci, Nikki, tu peux disposer.

Le chauffeur referma la porte derrière lui. L'homme aux cheveux blancs sourit.

— Anton Vasilevski, et voici mon ami Lubnov. Tenez, prenez cette chaise et asseyez-vous là.

Tout en obéissant, Kovask se demandait où et quand il avait entendu le dernier nom : Lubnov. En revenant près du bureau, il remarqua l'air triste de ce dernier, puis ramena son regard sur Vasilevski.

— Mon ami Fedor Nezin nous a donné de bons renseignements sur vous. Ainsi, vous êtes ukrainien et disposé à participer à nos travaux ?

Le Commander inclina la tête sans répondre.

— Vous n'ignorez plus, depuis votre participation à l'affaire Zaporé, qu'il ne s'agit pas de jouer les conspirateurs d'opérette, mais que nous avons un but précis qui est la lutte anticomuniste.

Il se cala dans son siège, comme un homme qui va en dire beaucoup plus long.

— Je suppose que vous avez suivi les événements de ces vingt dernières années, et plus précisément ceux qui se sont déroulés en Ukraine. Vous n'ignorez pas qu'une grande partie de la population accueillit l'arrivée des troupes hitlériennes comme une libération.

Vasilevski fit une grimace significative.

— C'était une erreur, et ils l'ont vite compris. Mais coincés entre l'armée rouge et les nazis, nos compatriotes créèrent l'U.P.A., l'armée ukrainienne de résistance qui se battit sur deux fronts et qui ne cessa le combat qu'en 1952... Oui, 1952, sept ans après l'armistice de mai 1945. Enorme, non ? Les pertes soviétiques ont été évaluées à plus de cent mille hommes, dont un général du M.V.D. Beaucoup d'anciens combattants réussirent à s'enfuir pour s'installer en Allemagne, aux U.S.A. et au Canada. Beaucoup d'autres furent arrêtés, fusillés ou déportés. Un tout petit noyau échappa à la police soviétique et ne put cependant prendre le chemin de l'exil. Ces gens-là créèrent un réseau de plus en plus important et, à l'heure actuelle, malgré les difficultés que nous rencontrons, nous communiquons facilement avec eux.

Il marqua une courte pause pour allumer un petit cigare.

— Contrairement à ce qui se passe lorsqu'un mouvement de résistance est en communication avec des compatriotes exilés, ce ne sont pas ces derniers qui donnent des ordres. Tenez, pour la Résistance française, c'était Londres qui dirigeait. De même en Algérie où c'était Tunis. Chez nous, rien de tel, et c'est normal.

Son sujet semblait le passionner et son regard brillait.

— Nous sommes ici aux U.S.A., pays de l'abondance et de la liberté. Nous vivons comme des coqs en pâte. Il serait absurde que ce soit nous qui commandions alors que nos amis, de l'autre côté du rideau de fer, connaissent les pires difficultés. De plus, sur place, ils

peuvent mieux juger que nous de leur situation. Or il se passe un phénomène assez inquiétant : au fur et à mesure que la coexistence pacifique entre la Russie et les Occidentaux prend de l'importance, le régime intérieur se libéralise. Oh ! n'exagérons rien ! Mais enfin, les gens ont l'impression de vivre plus ouvertement. Cela, c'est dangereux pour nous et pour notre mouvement. Mais c'est encore plus dangereux pour les pays occidentaux. Cette tendance actuelle ne durera pas toujours. Et lorsque les Soviétiques reprendront leur attitude hostile, tout sera désorganisé.

Kovask avait écouté avec attention. Il prit un air étonné.

— Je suppose que vous ne m'envoyez pas à Kiev pour réorganiser ce réseau clandestin ?

— Non.

Les deux hommes, en face de lui, souriaient. Lubnov se reprit le premier et son visage s'attrista.

— Non, bien sûr, dit Vasilevski. Vous n'avez pas assez d'expérience ni d'ancienneté chez nous. Comprenez que nous ne pouvons d'ores et déjà vous accorder entièrement confiance. Nous avons de bons renseignements sur vous, savons que vous êtes un anticommuniste convaincu. De plus, vous avez donné toute satisfaction à Nezin, et c'est un homme très exigeant.

Kovask resta impassible, se disant que le faux dossier composé par Gary Rice lui rendait un service énorme. Surtout cette affaire de jonque coulée soi-disant sur son ordre.

— Non, la mission que nous vous proposons n'est pas très compliquée.

— J'en suis heureux, dit Kovask. Je suis plus un homme d'action que fin diplomate. S'il me fallait m'occuper de la réorganisation d'un réseau, je ne sais pas si j'y parviendrais.

— Vous allez être surpris. Votre mission est simple, mais curieuse. Tout d'abord, vous allez en Russie pour faire la connaissance de votre tante, la sœur de votre père, veuve Kergaïsk. Comme son appartement est trop petit, vous vous installerez à l'hôtel. Vous resterez quelques jours dans la ville, et puis vous rentrerez.

— Si vite ?

— Il le faudra. Voici comment va s'organiser votre voyage : vous partirez pour Francfort en avion. De là, vous gagnerez la Russie par la route avec une voiture louée. N'ayez crainte, tous les papiers seront légalement établis à votre nom, et dans un délai très bref. Pour éviter l'Allemagne de l'Est, qui se montre trop tatillonne pour les touristes,

vous passerez par la Tchécoslovaquie dont une frontière est commune avec l'Ukraine. En deux jours, vous serez à Kiev.

— Mais une fois là-bas, que devrai-je faire ?

— Les instructions vous seront données sur place. Nous avons exécuté le plus scrupuleusement possible ce qui nous avait été ordonné. Le reste ne nous regarde pas, et nous n'avons pas la moindre idée de ce qui vous sera demandé.

— Est-ce Kiev qui vous a parlé de moi ?

Vasilevski s'étonna.

— Non, bien sûr.

Puis méfiant :

— Comment auraient-ils pu connaître votre existence ?

— Par ma tante.

— Ah ! je vois... Non... C'est au moment de votre contact avec Nezin... Votre fiche m'a paru intéressante. Justement Kiev cherchait quelqu'un ayant une bonne raison de venir jusqu'à eux... Vous êtes tombé au bon moment, c'est tout.

— Ma tante aurait pu faire partie du réseau.

— Oui, condescendit Vasilevski.

Kovask remarqua le regard de Lubnov posé sur lui. Un regard lourd, douloureux mais lucide. Et soudain, il se souvint. Lubnov, c'était aussi le nom du garçon qui s'était suicidé sur une plage, au moment où le F.B.I. allait l'arrêter. Il comprenait mieux l'attitude triste de cet homme.

— Vous ne voyagerez pas seul, annonça Vasilevski.

— Oui ?

Le chef du réseau ouvrit un tiroir, en tira une chemise.

— Tenez.

Kovask l'ouvrit, découvrit des photographies de grand format représentant une jolie fille blonde, âgée de vingt-cinq ans environ. Il y avait un gros plan de son visage, puis plusieurs épreuves dont une en maillot de bain très réduit.

Surpris, il leva les yeux.

— Je vais voyager avec elle ?

— Exactement.

Puis il ajouta :

— Ne vous plaignez pas. Elle est très jolie. Le voyage sera moins pénible dans ces conditions.

— Mais pourquoi ?

Le visage de Vasilevski perdit toute son amabilité.

— Pas de questions.

— Bien. A quand le départ ?

— La semaine prochaine. Auparavant, il vous faudra accomplir une petite formalité qui, je crois, ne vous pèsera pas trop.

Kovask attendait.

— Votre mariage.

Il tressaillit.

— Comment ?

— Vous allez épouser cette fille. Ainsi, tout sera plus en règle pour votre voyage en Ukraine. Vous accomplirez en même temps votre voyage de noces en allant rendre visite à la vieille tante. Les autorités ne verront rien de suspect dans un couple de jeunes mariés.

— Me marier ? Mais jusqu'à présent...

— Ne vous inquiétez pas. Dès votre retour, vous divorcerez tout aussi facilement et vous redeviendrez célibataire.

Malgré tout, Kovask restait sous le coup de cette mise en demeure. Il dut faire un effort pour sourire.

— Je l'espère !

— Ne vous plaignez pas. Durant quinze jours, vous allez vivre maritalement avec une très jolie fille. Vous aurez de l'argent pour effectuer un beau voyage, et vous découvrirez un très beau pays, celui de vos ancêtres. Croyez-vous que beaucoup d'autres refuseraient ?

Il réussit à approuver.

— Oui, bien sûr...

— Nous allons nous occuper des formalités indispensables. Avec l'*Intourist*, notamment. Même pour un voyage par la route, il y a un programme à suivre. Mais tout ira très vite. En attendant, vous êtes mon hôte, évidemment. Le seul ennui, c'est que vous soyez obligé de rester avec nous jusqu'à l'heure de votre envol pour l'Allemagne.

Le Commandeur encaissa très bien le coup. Marcus Clark se trouvait toujours à Miami, et il ne pouvait avoir de contact qu'avec le commodore Gary Rice. Tant pis ! Il s'en dispenserait. D'ailleurs, par la voix du F.B.I., il apprendrait que son agent avait déposé une demande

de visa pour la Russie.

— Vous avez un passeport ?

On lui en avait fourni un tout neuf. Sur l'ancien, certains visas auraient pu étonner les Ukrainiens.

— Très bien. Tout ira encore plus vite.

— Quand ferai-je la connaissance de ma future femme ? demandait-il, non sans un soupçon d'ironie.

Mais Vasilevski répondit très sérieusement :

— Le plus rapidement possible. Je ne vous promets pas cette rencontre pour aujourd'hui, mais certainement pour demain.

Il quitta son bureau, vint lui prendre familièrement le bras.

— Venez.

Pour sortir de la pièce, ils empruntèrent une autre porte, suivirent un long corridor. Tout au fond, un panneau glissa latéralement et ils débouchèrent dans un appartement en sortant d'un placard.

— Une petite précaution... Pour l'instant, nous ne risquons rien, mais sait-on jamais ? Le F.B.I. nous traque. Nous avons commis quelques attentats contre les Russes, et la politique extérieure de Washington exige que nous soyons réduits au silence... Du moins, pour l'instant. Il y a seulement dix ans, nous avions de fréquents contacts avec la C.I.A. et Foster Dulles. Mais tout cela est bien fini.

Il eut un geste de philosophe et entraîna Kovask jusque dans un petit salon.

— Nikki ira chercher vos affaires à l'hôtel *Laurel*. Votre chambre est prête. Vous ne manquerez de rien et vous n'avez qu'à demander pour qu'on exécute vos désirs.

— Mais je ne peux sortir ?

— Non. Et je vous demande de ne pas essayer de le faire. Mon appartement est surveillé par plusieurs de mes amis.

Kovask haussa les épaules.

— Soit. Je serai sage.

— Nous allons boire quelque chose. De toute façon, votre séjour ici ne se prolongera pas au-delà de la semaine.

La journée se passa sans encombre. Kovask tua le temps en lisant et en écoutant la radio.

Il avait même un poste de télévision à sa disposition, et il regarda un western.

Le lendemain matin, alors qu'il venait d'achever sa toilette, Vasilevski vint le chercher.

— Venez, dit-il sur un ton imperturbable. Votre fiancée vous attend au salon.

CHAPITRE VIII

Depuis leur passage en Tchécoslovaquie, la pluie les accompagnait, mais il semblait que le ciel s'éclaircissait vers l'est. Isa prit une cigarette, l'alluma et la glissa entre les lèvres de Serge Kovask. Il inclina la tête en signe de remerciement.

— La route est excellente, dit-elle.

Il grogna son approbation. La Tchécoslovaquie était un pays hautement industrialisé. Cette fille, « sa femme », avait tous les défauts types de l'Américaine. Il lui arrivait de ne pouvoir la supporter. Ainsi, elle s'imaginait que rien n'existait en dehors des U.S.A.

— Vous croyez qu'il y aura encore un contrôle routier ?

— Certainement.

Ils en avaient franchi deux. Les policiers tchèques étaient parfaits de correction et s'efforçaient de réduire au minimum la vérification des papiers.

— Nous couchons à Prague ?

— Non.

Isa fit la moue. Elle se nommait Isa Butler. Kovask n'y avait pas cru, au début, avait pensé qu'il s'agissait d'un nom de guerre. La fille était cover-girl mais, malgré sa joliesse, ça ne marchait pas très fort. Depuis la veille, il savait qu'elle avait accepté de devenir sa femme contre vingt-cinq mille dollars. La somme était importante et elle avait l'air de trouver tout ça tout à fait naturel. Comme si on offrait vingt-cinq mille dollars sans raison secrète.

— J'aurais aimé connaître cette ville, dit la jeune femme d'un air boudeur. C'est bien la peine de traverser toute l'Europe si on ne s'arrête même pas !

— Je veux être ce soir à Kosice. Nous mangerons à Brno puisque notre repas est retenu dans un hôtel de cette ville. Son nom doit être indiqué sur l'itinéraire officiel.

Le coupé 230 SL Mercedes se comportait très bien depuis leur départ de Francfort.

Ils avaient passé la nuit dans cette ville, l'avaient quittée très tôt, le matin même. Depuis une semaine, les événements se précipitaient sans qu'ils puissent trouver quelques instants pour récupérer et essayer d'ordonner leur esprit. Il y avait eu leur rencontre. Tout de suite, Kovask s'était hérissé en découvrant quelle fille le réseau ukrainien avait engagée.

Isa s'était rendu compte de sa réaction, avait d'abord adopté une attitude désinvolte pour craquer lamentablement deux jours plus tard et piquer une crise de nerfs. Vasilevski s'était montré menaçant, n'avait rien voulu entendre pour rompre le contrat de la cover-girl. Le mariage s'était déroulé à la sauvette, devant un juge plus que surpris.

Le Commander avait réussi à cacher ses sentiments, l'importance réelle de sa mission l'exigeant, mais Isa Butler s'était comportée comme une gamine. Elle exigeait des chambres à deux lits, ce qui, en Allemagne, ne présentait aucune difficulté, essayait de se montrer indépendante et aguichait sans vergogne les autres hommes. Kovask se demandait si elle n'allait pas compromettre toute la combinaison.

— Qu'est-ce que je disais ? Voilà les flics !

Un barrage s'annonçait, et des policiers en ciré noir luisant de pluie s'affairaient autour de plusieurs véhicules immobilisés sur plusieurs files. Le sous-officier qui se présenta à leur portière les salua poliment, eut un regard insistant pour les genoux largement découverts de la jeune femme.

Lorsqu'ils purent repartir, il ne manqua pas de lui en faire la remarque.

— Les Russes sont très pudiques et je vous conseille de ne pas attirer l'attention sur nous.

— Jaloux ?

— Non, pas encore, et je n'ai aucune raison de l'être, répliqua-t-il, puisque nous faisons lit à part. N'oubliez pas que vous n'avez pas encore touché vos vingt-cinq mille dollars. Il faut les gagner, mon petit.

Elle parut se contracter.

— Vous ont-ils au moins donné une avance ?

— Deux mille dollars.

— Pas lourd, hein ?

Le réseau n'avait pris aucun risque, et Kovask se demanda soudain si la jeune femme toucherait un jour le solde. Vingt-cinq mille dollars ! Cette somme le mettait mal à son aise. Il imaginait une combine assez

sordide, inquiétante. Elle ne se rendait pas compte qu'elle risquait sa vie dans l'aventure.

— Et vous, combien ?

— Rien, je vous l'ai déjà dit.

— Des blagues !

Puis elle changea de sujet.

— Le divorce, ils le prendront à leur charge ?

— Je n'en sais rien.

— Ça coûte au moins mille dollars... S'il faut encore qu'on les donne de notre poche...

Un petit peu radine, en plus, pour arranger les choses. Avec humeur, il écrasa l'accélérateur.

— Vous êtes fou ! On va déraper !

Ils contournèrent Prague en silence. La jeune femme soupirait chaque fois qu'une pancarte indiquait la direction de la capitale. Il pleuvait beaucoup moins, mais la circulation devenait plus importante. Des camions surtout.

— Cette histoire de tante, c'est vrai ?

— Parfaitement exact.

— Que devez-vous faire à Kiev ?

— Je l'ignore. On doit me le dire là-bas.

— C'est une histoire d'espionnage, n'est-ce pas ? Nous allons ramener des documents secrets ou quelque chose dans ce goût-là.

Brusquement, il douta. L'argent ne pouvait seul avoir obtenu son adhésion.

— Qu'ont-ils contre vous ?

— Qui ? Vasilevski ? Rien du tout. Je n'avais plus rien à perdre. Les photographes sont des salauds... Ce sont eux qui décident, dans les agences. Je refusais de coucher avec eux, et...

Il pensait qu'elle ne s'en était peut-être pas assez privée. Une nuit ne pouvait arranger une mauvaise photo.

— Il y a des rivalités... Je sentais bien que je ne pouvais plus continuer dans ce métier-là. Et puis j'ai fait la connaissance de Vasilevski.

— Comme ça ?

— Ben oui... bêtement. Il venait à la cafeteria où je déjeunais...

Nous avons parlé... Et puis il m'a proposé de gagner de l'argent. Beaucoup d'argent d'un seul coup... J'ai envie de monter une petite boutique de mode... Rien que des trucs importés d'Angleterre... C'est mon affaire.

Elle se tut, partie dans un rêve plaisant qui la rendait moins artificielle, presque touchante. Elle se tourna vers lui.

— J'ai rudement envie de les gagner.

— Songez-y sérieusement dans vos rapports avec les Russes. Ils ne doivent pas se douter un seul instant que nous venons pour autre chose que notre voyage de noces. Ce sont de grands sentimentaux pour ces questions-là, et la moindre fausse note les intriguerait.

Du coup, elle prit un air finaud et son regard filtra à travers ses longs cils.

— Vous êtes un petit malin... Vous me tendez le calumet de la paix, en quelque sorte ?

Il rit.

— Si vous voulez. Nous allons courir des risques certains. Inutile de vous le cacher. Ne paniquez pas non plus. Nous n'avons personne aux trousses, et si nous sommes prudents, tout se passera bien.

Brusquement, elle le regarda, décomposée par la peur.

— Vous voulez me donner une leçon ?

— Non... Mais ce n'est pas une partie de plaisir seulement.

— Nous courons un danger ?

— Pas le moindre, si nous nous montrons naturels. Y arriverez-vous ?

N'était-ce pas par manque de naturel, justement, qu'elle n'avait pas réussi dans le métier de cover-girl ? Elle en faisait peut-être trop pour paraître sophistiquée, alors que les autres trouvaient tout de suite la note juste. Vasilevski s'était peut-être fichu le doigt dans l'œil lorsqu'il l'avait engagée... Ou alors il n'avait pas pu faire autrement... Il aurait pu trouver des dizaines d'autres filles plus intelligentes, et surtout capables de se comporter de façon impeccable. Pourquoi cette pauvre gosse bourrée d'illusions ?

A Brno, le service fut long et Kovask s'impatienta. Isa avait perdu sa désinvolture et l'observait en dessous. Enfin, on vint leur faire signer leur addition et ils purent repartir.

— Je ne veux pas rouler de nuit dans un pays que je ne connais pas. Nous serons à Kosice vers huit heures, si tout va bien, mais c'est une étape de montagne et je ne suis pas certain du bon état des routes.

Ce fut très dur dans les Carpates, et Kovask dut faire appel à toutes ses ressources de pilote pour maintenir une bonne moyenne. La route était souvent étroite, encombrée par des convois routiers très lents. L'hiver avait endommagé la chaussée, et les travaux, nombreux, ralentissaient encore le rythme. Il avait parfois l'impression de piétiner sur place.

Isa, les yeux sur la route, ne parlait presque plus. Parfois, elle prenait la carte routière pour lui donner une indication, signaler un village proche ou évaluer une distance. Elle lui allumait ses cigarettes et c'était le seul geste d'intimité entre eux. Son visage finit par exprimer la fatigue.

Il ne pleuvait plus mais, dans les montagnes, il faisait froid et, à un moment, il dut brancher le chauffage. Au-dessus d'eux, le ciel était bleu. Le soleil disparaissait souvent, très bas à l'horizon.

— Nous aurons du retard sur l'horaire. Dans le prochain village, j'irai téléphoner à l'hôtel.

Elle parut surprise.

— C'est préférable dans ce pays où la politesse est assez pointilleuse. Ensuite, nous pourrions arriver à minuit, nous serons quand même reçus à bras ouverts.

— Je boirais bien quelque chose de chaud.

Dans une auberge, pendant qu'il téléphonait, on leur servit du thé bouillant. Cette halte leur fit énormément de bien et ils arrivèrent à Kosice en bien meilleure forme. L'hôtel, de construction récente, se trouvait à l'entrée de la ville et paraissait très confortable. On les conduisit tout de suite à leur chambre. Deux lits jumeaux l'occupaient.

— Je peux prendre une douche ? demanda Isa. Cela me fera le plus grand bien.

— Allez-y.

Il lui succéda. La salle de restaurant, immense, était loin d'être pleine, mais un car de touristes avait déversé là sa cargaison de Belges truculents.

— Combien, jusqu'à la frontière ? demanda Isa au cours du repas.

— Une centaine...

— Et jusqu'à Kiev ?

— Sept cents... Nous y serons demain soir.

— J'aurais aimé passer une journée ici...

Il la regarda en souriant.

— Tout ira très bien et, dans quelques jours, nous repasserons la frontière pour rentrer.

— Je commence à souhaiter être plus vieille de quelques jours...

Les Belges menaient un joyeux chahut, étonnaient et ravissaient tout à la fois le personnel.

— Je les envie, dit soudain Isa. Ils n'ont aucun souci, ne risquent rien. On ne va quand même pas arrêter tout un car de touristes et les fourrer au bloc... Tandis que nous... Nous sommes plus vulnérables.

— Ne croyez pas qu'on arrête automatiquement les gens de l'autre côté de la frontière. Les Russes ne sont pas des ogres. Il ne faut pas qu'ils aient quelque chose à nous reprocher, c'est tout. Dites-vous que, jusqu'à Kiev, nous ne risquons absolument rien.

Il trouva un autre argument pour la rassurer.

— N'oubliez pas que nous sommes deux novices, vous et moi. Vasilevski ne nous a pas envoyés accomplir une mission bien compliquée, très certainement. Donc, les risques sont limités.

— Vous croyez ?

— Il compte justement sur notre apparence inoffensive pour réussir son entreprise. Jouons le jeu et ne nous préoccupons pas du reste.

Alors qu'il buvait un dernier verre de bière au bar, elle monta dans sa chambre, prétextant la fatigue. Au bout d'un moment, il se demanda si elle n'était pas trop futée et en train de fouiller dans ses bagages. Il grimpa à l'étage sans bruit, écouta à la porte, ouvrit brusquement. Elle se dressa dans son lit, le drap plaqué contre sa poitrine.

— Oh !... J'ai eu terriblement peur.

D'un seul coup d'œil, il se rendit compte que ses bagages n'avaient pas été fouillés. Il prit une valise, l'emporta dans la salle de bains. A tout hasard, il vérifia le double fond. On n'y avait pas touché. Il se lava les dents, enfila un pyjama et revint dans la chambre. Isa se tourna vers lui.

— Vous m'avez demandé d'être naturelle ?

Il ne put répondre. Elle quittait son lit, d'abord ses longues jambes dorées, puis... Elle était nue.

— Le suis-je assez ainsi, naturelle ?

Lentement, elle s'approcha de son lit, glissa entre ses bras et s'assit sur ses genoux. Elle l'avait surpris au moment où il se laissait choir sur le lit.

— A Francfort, j'ai été stupide et je l'ai regretté toute la nuit, dit-elle.

Des deux mains, elle encadra son visage, chercha sa bouche de ses lèvres chaudes. Il se renversa en arrière, l'entraînant sur lui. La glace d'une armoire modern style lui renvoya l'image de la fille.

— Pour une fois que je peux faire l'amour en toute légalité, chuchota-t-elle, je ne vois pas pourquoi je m'en priverais.

CHAPITRE IX

Le contrôle frontalier dura près de deux heures. Les Soviétiques n'avaient guère l'habitude de voir des touristes américains arriver par la Tchécoslovaquie et s'en étonnaient. Pourtant, ils se montrèrent extrêmement courtois, ne s'intéressèrent qu'à l'appareil photographique de Kovask, posant des questions d'amateurs curieux. Pendant ce temps, Isa faisait les cent pas devant les bâtiments officiels. Un policier finit par lui apporter une tasse de thé, et ce geste la détendit.

Ce qui inquiétait le plus Kovask était le lieutenant du M.V.D. qui assistait au contrôle sans intervenir mais l'observait et écoutait avec la plus grande attention. Il était certainement fiché au siège central de cet organisme depuis l'affaire de Vladivostok, sous le nom John Norman.

Lorsque le couple se retrouva seul enfin à bord du coupé Mercedes, Isa ne put retenir un soupir de soulagement.

— Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie... Même lorsqu'il m'a fallu poser nue la première fois, pour un photographe d'art. Vous avez l'impression que tout s'est bien passé ?

— Pas de souci de ce côté-là. Nos papiers sont parfaits, puisque authentiques. Maintenant, il ne nous faut pas perdre de temps si nous voulons atteindre Kiev ce soir.

Mais la traversée des Carpates orientales ne fut pas de tout repos. Une roue creva et ils durent rouler pendant près d'une heure avant de découvrir un garagiste acceptant d'effectuer la réparation, dans un petit village de montagne. Kovask regretta de ne pas avoir emporté le matériel nécessaire pour se débrouiller lui-même.

Ensuite, ce fut la chasse à l'essence qui leur donna du souci.

Le premier poste devant lequel ils stoppèrent attendait le camion-citerne depuis trois jours. Le titulaire fut désolé, leur proposa du thé, pour effacer la mauvaise impression qu'ils pourraient garder de son pays.

Plus loin, ils aperçurent une pompe à main, mais le responsable ne

voulut leur donner que dix litres. Il était obligé de rationner tout le monde, attendant lui aussi d'être livré. Kovask apprit qu'un effondrement de la chaussée paralysait le ravitaillement du pays, et on lui conseilla de faire un grand détour par des chemins de montagne. Craignant de crever une fois encore, il préféra rester sur la route principale, ne le regretta pas tellement. A l'endroit où la route en corniche s'était effondrée, la circulation s'effectuait tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, sous la direction de policiers. Ils croisèrent plusieurs camions-citernes en route vers le haut pays.

Tout alla mieux dans la plaine du Dniestr, même si la circulation devint plus active. Dans les immenses champs, des machines énormes commençaient la moisson des céréales précoces. Isa paraissait impressionnée par l'activité qui régnait dans le pays.

— Je ne m'étais pas imaginé la Russie de cette façon, avoua-t-elle à l'étape de Vinnitsa où ils déjeunèrent.

Dans le restaurant, personne ne faisait attention à eux, le va-et-vient des touristes de toutes nationalités devenant de plus en plus une chose normale. Ils n'oublièrent pas d'acheter des objets en sucre, puisque ce produit était la principale activité industrielle de la ville.

Ils arrivèrent vers huit heures du soir à Kiev. Kovask était fourbu et, tout de suite, il se dirigea vers leur hôtel situé dans la Krechtchatik. C'était un immeuble de huit étages, décoré de mosaïques claires, avec de larges plates-bandes fleuries devant son entrée. Un parking important était prévu tout à côté.

— C'est très joli, dit Isa en découvrant les fleurs multicolores des massifs.

Mais avant de pouvoir jouir d'un repos bien gagné, ils durent dîner dans une immense salle aux trois quarts vide, sans s'impatiser contre le service excessivement lent. La jeune femme s'endormait, la tête soutenue par son bras.

— Isa, de la tenue ! soufflait Kovask, goguenard. N'oubliez pas que toute l'Ukraine nous regarde.

— Je m'en fous, j'ai sommeil ! répliquait-elle d'une voix molle.

Serge l'accompagna jusqu'à leur chambre, l'aida à se déshabiller et redescendit pour téléphoner à sa tante Olga Kergaïsk. Il éprouva une grande émotion en entendant la voix de la vieille dame.

— Serge ? Tu viens d'arriver ? Et je ne t'attendais que demain !

— Nous avons pu faire vite. Ma... femme est trop fatiguée pour que nous allions te rendre visite ce soir, mais demain, dès que nous serons levés, nous accourrons.

— Il y aura Nicolas... Oleg, lui, se trouve à Moscou en ce moment. La politique, tu sais... Mais si tu restes quelques jours, tu le rencontreras certainement. Demain, vous déjeunerez ici ?

— Bien entendu !

Il dormit comme une masse et, lorsqu'il s'éveilla, Isa se trouvait dans la baignoire et chantait. Elle avait retrouvé son moral et il la préférait ainsi.

Ayant déjeuné aussi rapidement que le permettait le service, ils se dirigèrent vers le coupé Mercedes. Kovask découvrit alors le message accroché au tableau de bord : *Ce soir, seize heures, place Bogdan Khmielnitski, devant la statue équestre. Venez seul.*

— Qui c'est, ce Bogdan ?

— Un Cosaque qui se battit contre les Polonais.

— Et qui t'attendra là-bas ?

— Je n'en sais rien.

Olga Kergaïsk habitait dans la rue Vladimirskaïa, un immeuble en brique. Son logement se composait de deux pièces. Kovask fut ému en découvrant la dame aux cheveux gris qui ressemblait tant à son père. Elle le tint longuement dans ses bras, puis en fit autant pour Isa.

— Elle est jolie... Tu as bien choisi, très bien.

Ils n'osèrent se regarder, gênés de tromper ainsi la tendresse de la vieille dame.

— Mais asseyez-vous... Quelle bonne idée, mon petit Serge, de venir me voir avant que je ne meure...

— Vous vivrez encore longtemps, rien qu'à vous voir...

— Je l'espère ! Tu sais que je n'ai pas encore de petits-enfants ? Nicolas n'est pas marié et Oleg n'a pas le temps d'en faire à sa femme ! Ah ! cette politique ! Il est au Præsidium municipal, mais comme il est aussi secrétaire régional du parti... Il voyage constamment. Je ne le vois pas souvent.

— Et Nicolas ?

— Il est fou ! Tu sais qu'il est architecte ? Il a des projets démentiels. Il veut faire vivre les gens dans des immeubles-villes où on trouvera les magasins, les spectacles... Mais c'est un bon garçon.

La conversation se poursuivit jusqu'à ce que Nicolas arrive, une sorte de géant barbu aux yeux rieurs qui serra, avec beaucoup d'empressement, sa jolie cousine sur son cœur. Du coup, l'ambiance devint beaucoup plus gaie, on ne parla plus des souvenirs attristants.

Le repas fut une réussite et le vin de Crimée ajouta encore un ton capiteux à l'ambiance. Kovask se demanda comment il pourrait quitter l'appartement suffisamment tôt pour aller jusqu'à l'endroit du rendez-vous. Il craignait que Nicolas ne veuille à toute force les accompagner. Le jeune architecte s'intéressait de plus en plus à sa jolie cousine, et la vue de ses genoux paraissait le galvaniser.

Par chance, un coup de téléphone l'obligea à partir précipitamment à son bureau, un membre du syndicat du bâtiment demandant à le voir immédiatement. Dès qu'il fut sorti, le Commander se leva.

— Il faut que j'aille chercher des cigarettes dans ma chambre. Juste une demi-heure. Je te laisse, Isa, n'est-ce pas ?

— C'est ça, dit la vieille dame, nous allons bavarder.

La jeune femme lui lança un regard noir. Elle ne se sentait pas tellement à l'aise. La tante de Kovask ne connaissait que quelques mots d'anglais et, quant à elle, son russe était aussi réduit. Kovask monta dans sa voiture, se dirigea vers Sainte-Sophie, la cathédrale construite également sur la place Bogdan Khmielnitski.

A seize heures trente, il marchait en direction de la statue, s'immobilisait devant le parterre fleuri. Il y avait plusieurs dizaines de personnes dans le coin, dont bon nombre de soldats armés d'appareils photographiques.

— C'est une belle statue, n'est-ce pas ? dit une voix en russe.

Il fit glisser son regard, découvrit un homme de taille moyenne qui lui souriait.

— En effet, répondit-il.

— Votre voyage s'est bien passé, Gospodine Kovask ?

— Très bien.

— Pas d'ennuis ?

— Aucun. Nous sommes arrivés...

— Hier au soir, nous le savons. Ceci n'est qu'un premier contact et nous allons tout de suite discuter de celui de demain. Faites semblant de parler du monument.

Pour donner le change, ils se rapprochèrent encore. Le petit homme était très volubile, mais, en même temps, il glissait dans sa conversation des indications précises. Le prochain rendez-vous était pour le lendemain à dix heures, dans le quartier du Podol, sur la place des Contrats, pas très loin du Dniepr.

— Ne prenez pas votre voiture, mais l'autobus. Vous vous promènerez jusqu'à ce qu'un taxi Scaldia s'arrête auprès de vous. Vous

connaissez ce genre de voiture ?

— Oui.

— Ce sera un diesel... Donc, le moteur aura un bruit particulier. Le chauffeur connaîtra votre nom.

— Très bien.

— Soyez exact. Et venez seul.

Ils se séparèrent avec de grands signes de politesse. Puis Kovask rentra chez sa tante en surveillant son rétroviseur. Il estima que personne ne le suivait.

Isa parut heureuse de le voir revenir, et il pensa que les questions de sa tante devaient commencer à devenir embarrassantes. Ils dînèrent chez la vieille dame, promirent de venir la chercher au début de l'après-midi pour lui faire effectuer une promenade le long du fleuve. Une fois dans la voiture, Isa éclata.

— J'en ai marre !

Prudent, il attendit.

— Et vos parents, que font-ils ? Et comment allez-vous vivre ? Combien d'enfants voulez-vous ? Qui assistait à votre mariage ? Vous vous êtes mariés suivant le rite orthodoxe ? Je vous jure que j'étais dans mes petits souliers.

— Demain, ce sera plus facile. Le premier jour, il fallait s'attendre à quelques difficultés, évidemment.

Mais, lorsqu'ils furent dans leur chambre, elle se fit plus tendre et oublia vite ses griefs.

Tandis qu'elle s'endormait, Kovask se demandait pourquoi les dirigeants du réseau ukrainien lui recommandaient de venir seul aux rendez-vous. Pourquoi embaucher cette fille à grands frais, si elle ne servait que de couverture ?

Le lendemain matin, elle protesta quand il lui annonça qu'il la quittait pour quelques heures.

— Tu te rends compte ? Que vais-je faire dans cette ville que je ne connais pas ?

— Prends la voiture et va te balader.

— Je me perdrais dans les rues. Tu connais l'endroit où l'on peut faire du shopping ?

— Notre hôtel semble bien situé pour cela. Tu as de l'argent ? Tu sauras bien le dépenser.

— Combien de temps resteras-tu absent ?

— Je ne pense pas qu'ils me retiennent plus de deux heures.

Elle mordait sa lèvre inférieure d'un air perplexe.

— Je me demande pourquoi ils veulent te voir seul, pourquoi ils m'écartent en quelque sorte. Pourquoi ai-je été payée ?

Kovask voulut la rassurer :

— Ne te plains pas... Ainsi, tu ne te compromets pas tellement.

— Je voudrais t'accompagner, dit-elle en détournant les yeux.
Après tout, nous sommes dans le même bain...

Il fut touché par cet aveu et la prit dans ses bras.

— C'est gentil, ça.

— Tu sais, je suis parfois odieuse, mais c'est quand je continue de jouer. Pendant des années, je me suis efforcée de n'exprimer rien de bien profond. Mais depuis que je te connais...

Sans hâte, il s'éloigna d'elle, redoutant qu'elle n'aille un peu trop loin.

— Je suis heureuse d'être avec toi.

— A tout à l'heure. Je ferai le plus vite possible.

Tout en gagnant la sortie de l'hôtel, il pensait que ce n'était pas une mauvaise fille et qu'elle pouvait se montrer plus attachante qu'il ne l'avait cru.

Il arriva place des Contrats un peu en avance et fit les cent pas sur le trottoir en attendant. Les paroles de la jeune femme l'obsédaient. Pourquoi, en effet, l'écartait-on de ce rendez-vous ? Que lui réservait-on de si étrange ? Vingt-cinq mille dollars ! L'appât trop énorme lui paraissait suspect, Isa commençait d'ailleurs à avoir des soupçons. Elle finirait par s'inquiéter, paniquer et compromettre leur mission. Ce qu'il redoutait par-dessus tout, c'était de risquer dans cette aventure la sécurité de sa tante et de ses cousins.

La Scaldia noire attira son attention. Son moteur diesel surtout, et il se dirigea vers elle. Le chauffeur, massif, chauve et l'air renfrogné, l'examina de haut en bas.

— Gospodine Kovask ?

— C'est bien moi.

— Montez avant que la bonne femme qui fonce vers nous ne veuille aussi profiter de la course.

Il démarra en trombe tandis que la ménagère chargée de paniers

protestait avec indignation.

CHAPITRE X

La petite route longeait le Dniepr, disparaissait parfois dans les herbes hautes des marais dont l'eau noirâtre venait à fleur de la chaussée. Il faisait déjà très chaud, et des odeurs estivales flottaient dans l'air.

Du coin de l'œil, il observait son chauffeur qui s'obstinait à regarder la route.

— Nous allons loin, comme ça ?

L'autre haussa les épaules.

— Vous le verrez bien !

— Je dois être à Kiev pour midi.

— Vous y serez certainement.

Ils surplombèrent le fleuve et le Commander aperçut un train de flottage de bois. Des milliers et des milliers de troncs descendaient paresseusement le courant, liés les uns aux autres en immenses radeaux. Des vapeurs de toutes tailles, certains même ressemblant à de véritables petits paquebots, parcouraient le fleuve.

La Scaldia franchit un pont surélevé sur une petite rivière, puis tourna sur la gauche. Installé dans un coude du fleuve, un petit port apparut. Un bassin de taille réduite où deux ou trois péniches pouvaient trouver place. Pour l'instant, il n'y avait qu'un vapeur surchargé de fûts de vin.

La voiture s'arrêta et le chauffeur se tourna vers Kovask.

— Suivez-moi.

Ils montèrent à bord du vapeur, longèrent la petite passerelle et la timonerie, s'engouffrèrent dans un dog-house. Descendant quelques marches, ils pénétrèrent dans une cabine assez large mais faiblement éclairée. Un homme, assis devant un bureau vissé à la cloison, se penchait sur des paperasses. Il se retourna à leur entrée.

— Ah ! vous voilà enfin, dit-il d'un ton très cordial. C'est bon, Berh, tu peux aller faire un tour et surveiller le coin. Asseyez-vous, Gospodine Kovask. Je suis à vous tout de suite.

L'homme portait un tricot rayé, un pantalon de toile. De taille moyenne, le poil plutôt brun, il ressemblait à un Italien.

— Mon nom est Serov. Je suis le commandant de ce vapeur et je navigue entre Sébastopol et Smolensk. Comment va ce vieux Vasilevski ?

— Bien, du moins lorsque j'ai quitté New York.

— Ça vous étonne, hein ? Ce cher Anton faisait partie de l'U.P.A. lorsque nous avons déposé les armes, il a réussi à passer en Turquie, puis en Amérique. Lubnov est toujours son adjoint ? Lui, c'est encore autre chose. Il était pro-nazi, a filé avec les Allemands. Mais nous formions un groupe uni, autrefois.

Il haussa les épaules.

— Maintenant, c'est la clandestinité. J'ai réussi à passer à travers toutes les enquêtes et je n'ai jamais été soupçonné. Une position de choix, et je dois fournir un gros travail pour le réseau. Voulez-vous boire quelque chose ? Bière ou champagne de Crimée ?

— Bière.

— Le champagne est frais, vous savez... Enfin...

Dans un réfrigérateur il préleva deux bouteilles de bière, les plaça sur la table.

— A votre santé.

Kovask proposa ses cigarettes, et l'autre accepta. Il parut réfléchir quelques secondes avant de poursuivre :

— Puisque vous êtes ici, vous n'ignorez plus grand-chose de notre réseau. En Ukraine, nous coiffons plusieurs centaines d'agents qui font du bon travail et qui agissent sur l'opinion publique. Malheureusement, nous manquons de l'essentiel, d'argent et de matériel de propagande, et il nous est très difficile de nous en procurer. Ce qui, aux U.S.A., est d'une facilité déconcertante, nous oblige ici à des miracles.

— A quoi se résume votre activité ?

Serov l'examina longuement avant de répondre.

— Propagande anticomuniste d'abord, mais c'est de moins en moins efficace au fur et à mesure que le niveau de vie augmente. Pourtant, il y a des crises économiques et on en prévoit une pour l'année prochaine. Nous voudrions être parés pour pouvoir l'exploiter à fond.

— Des attentats ?

— Oui, mais non spectaculaires. Surtout dirigés contre la collectivisation et la planification. Détruire une moissonneuse-batteuse, du moins la mettre en panne de façon naturelle, est pour nous une plus grande victoire que de faire sauter un poste de police.

— Je vous comprends très bien. Mais l'opinion publique ignore tout de cette activité.

— Oui, mais les effets s'en font quand même sentir. Une récolte en retard, c'est des centaines de tonnes de blé fichues si l'hiver est précoce. De même une digue de crue qui se rompt. Nous avons des spécialistes qui se chargent de rendre très plausible ce genre d'accident. La police politique se doute bien de quelque chose, mais que peut-elle bien faire sans la moindre preuve ?

Il but quelques gorgées de bière.

— Nous avons besoin d'argent. Pour le matériel, ce sera plus difficile, mais on doit pouvoir y arriver. Seulement, il y a un obstacle : les réseaux que nous dirigeons aux Etats-Unis depuis ici se mangent mutuellement le nez. Leur action est assez anarchique. Ces temps derniers, nous avons réussi à l'orienter vers un but bien déterminé, mais si nous sommes obligés de faire appel à eux pour des collectes, ça ne marchera jamais. Non qu'ils soient peu enclins à nous aider, mais il faudrait commencer à les regrouper, à les unir pour obtenir un résultat.

Tout en parlant, son visage s'animait, prenait une expression passionnée, et Kovask qui, tout d'abord, avait eu tendance à considérer Serov comme quantité presque négligeable, comprit qu'il devait occuper un poste important dans le réseau. En était-il le chef ? C'était peu probable. Mais y avait-il un chef ? Plutôt un comité de direction de plusieurs membres avec chacun une fonction bien précise. Dans ce cas, Serov devait en faire partie.

— Seul, un envoyé du vieux pays, quelqu'un venant d'Ukraine peut y parvenir. N'oubliez pas que, depuis des années, nous communiquons uniquement par des moyens détournés, des messages par radio très courts émis par des émetteurs de faible puissance, pour ne pas être trop vite repérés.

— Dans ce cas, il vous faut des relais réémetteurs ?

— Oui. Et, croyez-moi, ce n'est pas chose facile. Le maintien en place de ce système de transmission nécessite beaucoup de personnel, de travail et d'argent. Il nous faut des complicités parmi les mouvements de résistance dans les Républiques populaires. Il y a des fuites, des trahisons. Nous ne pourrions persévérer longtemps.

Kovask tirait doucement sur sa cigarette. Le silence était tel,

soudain, que les deux hommes pouvaient entendre bruire la mousse de leur bière, au fond des verres. Kovask, de plus en plus perplexe, s'interrogeait sur ce préambule. On allait lui demander quelque chose d'insolite et de très difficile, d'où ces précautions.

— Quelles sont les raisons qui vous ont fait adhérer à notre cause ?

Il fallait mesurer sa réponse.

— D'abord mon origine, évidemment. Chez nous, on parlait souvent du pays, du bon vieux temps. De plus, j'avais besoin d'activité.

— Quelle est votre profession ?

Il expliqua qu'il avait été officier de la *Navy* et pourquoi il l'avait quittée en démissionnant, certain que Serov avait reçu tous ces renseignements par radio. Mais il avait en plus l'impression que l'homme voulait le sonder plus profondément que ne l'avaient fait les autres, Nezin et Vasilevski.

— Vous êtes disposé à tout ?

— Je crois que oui.

— A tuer s'il le faut ?

Il hésita quelques instants.

— Je ne sais pas. Selon les circonstances...

— Il y a souvent pis que tuer... Qu'est-ce qui est encore plus odieux, à votre avis ?

Kovask dissimula son inquiétude du mieux qu'il put, alluma une cigarette avec des gestes calmes, renvoya la fumée d'un air songeur.

— Je ne sais pas exactement, mais il me semble que torturer quelqu'un est quelque chose d'assez odieux. Et plus la personne est faible, plus la chose devient inconcevable.

— Oui, c'est exact. Et encore ?

Le Commander sentit son dos se mouiller. Où l'autre voulait-il en venir avec ses questions posées d'une voix calme ? L'espace de quelques secondes, il eut l'impression de faire son procès et crut que sa véritable personnalité était découverte.

— Trahir est très grave, murmura-t-il.

— Quelle façon de trahir ?

Une nouvelle fois, il se vit perdu. Le chauffeur de taxi devait monter la garde à l'extérieur en compagnie des marins du vapeur. Serov n'était certainement pas seul à bord.

— Trahir son pays, la parole donnée..., trahir ses amis...

— La parole donnée, dit Serov. Nous y voilà en quelque sorte. Il y a quelques jours, vous avez donné votre parole, vous vous souvenez ?

— Moi ? Dans quelles circonstances ?

L'Ukrainien sourit.

— J'interprète cet oubli de façon favorable.

C'est donc que vous n'y attachez pas tellement d'importance. Je parle de la parole donnée au cours de votre mariage. Vous avez promis aide et assistance à votre femme.

Kovask n'éprouva aucun soulagement. Il n'était plus visé, mais Isa Butler venait curieusement sur la sellette. Il allait enfin savoir pourquoi elle l'avait accompagné aussi loin.

— Ce mariage n'était qu'une mascarade, n'est-ce pas ?

Il approuva silencieusement de la tête.

— Vous ne vous êtes pas attaché à votre épouse ?

— Non. Nous ne nous connaissions pas. Le hasard nous a réunis pour effectuer cette mission.

— Elle agit pour de l'argent.

— Je sais.

— Une grosse somme. C'est une fille vénale, sans grande valeur intellectuelle, dénuée de scrupules. On ne peut s'attacher à une fille pareille. Surtout, un homme comme vous. N'est-ce pas, Gospodine Kovask ?

Cette fois, il transpirait du visage et l'autre devait s'en rendre compte.

— C'est exact... Elle est amusante... distrayante, mais...

— Voilà : distrayante.

Kovask chercha son regard.

— Pour vous, a-t-elle une grosse importance ?

— Oui. Très grande.

Il se pencha en avant.

— Tout a été minutieusement combiné, Gospodine Kovask, pour la réussite de notre plan. Vous allez regarder la photographie que je vais vous donner.

Il se retourna, la prit sur son bureau et la lui tendit. Kovask y jeta un coup d'œil.

— C'est Isa Butler... Mais photographiée dans de drôles de vêtements.

— Pas Isa Butler... Une autre fille.

D'un seul coup, il s'enflamma.

— Une fille exceptionnelle ! Titulaire d'une brassée de diplômes, parfaitement au courant des dessous politiques de notre pays, capable de passionner un auditoire, car elle possède un talent d'oratrice et sait persuader les gens.

Kovask comprenait.

— C'est elle que vous voulez envoyer aux U.S.A. ?

— Vous avez deviné.

— Vasilevski a dû chercher un sosie aux U.S.A. pour pouvoir l'envoyer ici ? Moi, je ne sers à rien, sinon de mari. J'entre avec une femme, je ressors avec une autre qui lui ressemble terriblement.

— Voilà.

— Et je suppose que d'ici à quelque temps, je reviendrai en Russie pour la ramener ? Pendant ce temps-là, Isa Butler aura pris la place de l'autre ?

Serov soupira.

— Vous savez bien que c'est impossible. Notre plan est suffisamment romanesque pour ne pas le compliquer... Non. Quelques jours après votre départ, Isa Butler disparaîtra pour toujours et sera inhumée sous le nom de l'autre.

Malgré tout, Kovask réussit à garder tout son calme. Il se contenta de hocher la tête.

— En effet, c'est pis que de tuer.

— Isa ne peut pas tenir le rôle de l'autre. Elle ne sait que parader, montrer ses jambes et aguicher les hommes. L'autre est considérée comme une fille très intelligente, une sorte de génie.

— Dès son départ, « ma » femme était condamnée ?

— Oui.

— Vasilevski était au courant ?

— Il l'était. S'il ne vous en a pas parlé, c'est pour ne pas courir le risque d'une défection.

— C'est moche !

Serov ne protesta pas, ne parut pas s'offusquer.

— Oui, mais c'est le seul moyen. L'autre fait partie des grosses têtes de la science russe. Elle est surveillée de très près et ne peut quitter le territoire soviétique, du moins pour l'instant. Il nous a fallu trouver ce biais pour la faire partir.

— Sans espoir de retour, elle aussi ?

— Oui. Nous pensons que là-bas, elle défendra ardemment notre cause. Elle deviendra quelqu'un de très connu, de célèbre même, car les autorités américaines comprendront sa valeur. Cette célébrité permettra à notre mouvement de mieux se faire connaître. Elle cristallisera les groupuscules qui s'agitent en vain. Ici, ses ambitions politiques ne pourraient aller bien loin en dehors du cadre traditionnel du parti.

— Et cette fille si brillante est-elle au courant de la méthode employée pour lui faire quitter le sol de son pays ?

CHAPITRE XI

Le couple avait pris la vieille dame à deux heures. Ils avaient emprunté le chemin des collines fleuries pour visiter la petite église de Saint-Michel et le couvent Vidoubetsky, construit au milieu du Jardin botanique. Depuis une terrasse, ils avaient pu admirer toute la ville dont les quartiers s'étagaient jusqu'au fleuve. Puis Olga Kergaïsk avait voulu rouler dans la campagne, appréciant le confort et la souplesse du coupé. Installée à l'avant, elle se retournait fréquemment vers Isa qui avait voulu monter à l'arrière, s'efforçant de retrouver ses notions d'anglais.

— Dites-moi, ma chérie, est-ce que votre mari est toujours aussi taciturne ? Hier, il me paraissait beaucoup plus gai.

Kovask sourit.

— N'en croyez rien, ma tante... C'est le pays qui me monte à la tête et me rend nostalgique. Je pense que mes parents ont vécu ici et y ont été heureux avant de partir pour l'exil.

La vieille dame le regarda.

— Tu n'as pourtant pas l'air d'un sentimental. Est-ce que quelque chose d'autre te contrarie ?

— Non, tout va bien.

Elle se retourna vers Isa, cligna de l'œil.

— Petite dispute ?

Après un regard à Kovask qu'elle n'apercevait que de trois quarts, Isa eut l'intelligence de jouer le jeu.

— Je suis un peu trop impulsive, avoua-t-elle. Mais Serge sait bien que je le regrette ensuite.

Olga Kergaïsk sourit, complètement rassurée, et le Commander fit un effort pour oublier ses préoccupations. La tante insista pour que le couple reste au dîner, mais Kovask préféra l'inviter au restaurant, ce qui lui fit énormément de plaisir.

Après l'avoir raccompagnée rue Vladimirskaïa, Kovask roula en direction de leur hôtel.

Droite sur son siège, Isa fixait les lumières des rues venant à leur rencontre. La circulation nocturne de Kiev était pratiquement inexistante.

— Puis-je savoir, maintenant, ce qui te donne tant de souci ?

Kovask s'y attendait depuis le début de l'après-midi et il avait préparé une réponse. Elle se rapprochait d'ailleurs assez près de la vérité.

— Il s'agit pour nous de faire sortir quelqu'un de ce pays en le cachant dans la voiture. Le siège arrière sera truqué et la personne en question s'y cachera tout au long du parcours.

La jeune femme se retourna vers l'arrière du coupé.

— Mais c'est de la folie !... Comment pourrait-on cacher un individu là-dedans ? A moins qu'il ne soit très petit et très mince... Et durant des heures il devra s'y recroqueviller ? N'en sortir que lorsque nous pourrons nous arrêter dans un endroit parfaitement tranquille ? Et cela pendant quinze cents kilomètres ? Et pendant que nous passerons la nuit dans un hôtel, que fera-t-il, lui ?

— Voilà justement ce qui me donne du souci, répondit brièvement Kovask. Je dois avoir d'autres renseignements demain.

— Tu vas encore me laisser ?

Il tenta de l'apaiser, mais elle était furieuse.

— Pourquoi ne veulent-ils pas que je t'accompagne ?

— Ils doivent estimer que c'est déjà suffisant que je fasse leur connaissance et préfèrent limiter les risques.

Elle haussa les épaules.

— Ils, qui sont-ils ?

— Des amis de Vasilevski.

Tandis qu'il garait la Mercedes dans le parking, elle attendit devant l'entrée de l'hôtel, resta silencieuse jusqu'à ce qu'ils se retrouvent seuls dans leur chambre.

— Tu crois qu'on peut parler ? demanda-t-elle. Il y a peut-être des micros un peu partout.

— Possible, mais j'ai déjà donné un coup d'œil. Je ne crois pas que nous soyons soupçonnés.

— Les journaux américains disent que tous les touristes sont sous surveillance constante.

— Cela me paraît difficile, quand on pense que plus d'un million de

touristes viennent chaque année dans ce pays !

La jeune femme passa dans la salle de bains, laissant la porte entrouverte.

— Ne trouves-tu pas que vingt-cinq mille dollars, c'est beaucoup pour effectuer un tel travail ? Après tout, je ne prends aucune responsabilité et je gagne une petite fortune.

Kovask préféra lui tourner le dos et faire semblant de s'escrimer avec ses lacets de souliers.

— Je ne savais pas que ces réseaux disposaient de tant d'argent.

Puis sa voix se cassa.

— Serge, j'ai peur ! Cette personne que nous devons transporter, qui est-ce ?

— Je n'en sais rien.

— Mais comment feront-ils pour truquer la voiture ?

— Je ne sais pas encore. Peut-être devrai-je avoir un léger accident ou une panne, et tout se fera chez le garagiste. Enfin, c'est ainsi que j'opérerais si j'étais chargé d'un tel travail.

Il inventait son histoire avec le plus grand calme. Pour rien au monde il n'aurait voulu qu'elle surprenne le sort horrible que lui réservait le réseau. Et cela pour plusieurs raisons.

— Serge, tu sais que je conduis. Nous pourrions traverser la Russie et la Tchécoslovaquie d'une seule traite. Bien sûr, je te laisserai les routes de montagne dans les Carpates, mais il y a aussi beaucoup de plaines, et ça pourrait marcher. Le pire, ce sera les arrêts, non ?

— Oui, bien sûr !

Elle se retourna, la brosse à cheveux en l'air.

— Mais à quoi penses-tu ? Ça ne t'emballe pas, ma proposition ?

— Mais si.

— Ça représente combien ? Trente heures de route ? Si je peux en faire dix, douze...

Kovask alluma une cigarette et s'approcha de la fenêtre. Il jeta un coup d'œil à la rue. L'air était léger, très doux, alors qu'il avait fait très chaud dans la journée. Il lui fallait réfléchir. Sa mission officielle était de détruire la tête du réseau ukrainien et de désorganiser celui-ci. Le réseau demandait la liquidation d'Isa et son remplacement par une fille qui lui ressemblait et qui était chargée d'une mission de propagande aux U.S.A.. L'essentiel était de réussir sa mission et de quitter la Russie en toute tranquillité.

Il butait toujours contre le même problème : Isa. Et il n'avait pas du tout envie de la sacrifier.

— Tu rêves ?

Agacé, il ne répondit pas. Si elle avait compris combien il avait besoin de mettre de l'ordre dans ses pensées et de trouver un plan acceptable !

— Le gars, tu crois qu'on l'attend aux U.S.A. ?

— D'abord, je ne sais pas s'il s'agit d'un homme ou d'une femme, répondit-il, mais le réseau va certainement prévenir Vasilevski.

— Comment ?

Assise sur le bord de son lit, jambes haut croisées, elle limait ses ongles.

— Par radio... Une série de relais leur permet de communiquer.

Sans s'en rendre compte, elle venait de lui apporter une partie de la solution.

*
* *

Le lendemain matin, la même voiture Scaldia le conduisait jusqu'au petit port au sud de Kiev. Serov l'attendait dans la cabine.

— Alors, vous avez réfléchi ? lui demanda-t-il avant toute chose.

La veille, Kovask avait réservé son accord.

— Oui. Je désire avoir l'accord de Vasilevski. C'est lui qui m'a embauché, c'est à lui que je dois des comptes.

Serov se leva, le visage lourd de menaces.

— Ecoutez, mon vieux. Du moment que vous avez accepté de venir, c'est que vous étiez prêt à nous obéir. Maintenant, si c'est la liquidation de cette fille qui vous gêne, n'ayez aucune crainte. Tout se fera en un tournemain et sa remplaçante risque fort de se retrouver ce soir en votre compagnie.

Kovask tressaillit. Ils étaient bien capables d'anticiper la réalisation de leur projet.

— N'oubliez pas que je reverrai ma tante et qu'elle risque de se

rendre compte de certaines différences...

— Ça suffit, Kovask ! Dès que l'échange sera fait, vous filerez, même si votre tante doit s'offusquer que vous soyez parti sans l'avoir revue.

— Une belle imprudence !

— Non, et vous le savez bien. Avant qu'elle ne s'en soit rendu compte, vous pouvez être en Tchécoslovaquie. Je ne comprends pas vos hésitations, votre attitude. Ou, du moins, j'ai peur de comprendre.

Il se laissa choir pesamment sur sa chaise.

— Vous êtes tombé amoureux de cette sale petite garce qui n'a d'autre but que l'argent dans la vie.

— De toute façon, je veux parler à Vasilevski.

— Et vous croyez que cela peut se faire inopinément ? Je peux transmettre un message et vous donner ensuite la réponse.

— Non, trop facile !

Serov frappa du poing sur la table.

— Vous doutez de moi ?

— Non, mais je veux avoir l'accord de Vasilevski et, pour cela, je veux entendre le son de sa voix.

— Vous êtes fou ! Pour effectuer une telle liaison, il nous faudrait au moins vingt-quatre heures de mise au point... Et la conversation ne pourrait durer qu'une minute... Une minute, vous comprenez ?

— Eh bien ! je vous demande de le faire. Envoyez le message, mon message, comme d'habitude. Seule la réponse directe de Vasilevski m'importe. Lui seul parlera, et je ne pense pas que l'écoute offre les mêmes dangers que l'émission.

Serov dut en convenir.

— Bien sûr, mais c'est une question de principe. Vous nous devez obéissance entière et je refuse de me prêter à vos caprices. Vous savez ce qui va arriver ?

— Je m'en doute.

— Oui ? Eh bien ! nous allons vous mettre devant le fait accompli.

Rapidement, il sortit un pistolet de sa poche et le braqua sur Kovask.

— Nous allons vous garder ici le temps nécessaire pour effectuer l'échange. Lorsque vous sortirez de ce bateau, tout sera consommé et vous serez obligé de quitter Kiev au plus vite.

Puis il appela :

— Berh, Fontan.

Ce dernier nom devait être celui du matelot que Kovask avait aperçu en montant à bord. Les deux hommes surgirent tout de suite, preuve qu'ils étaient aux aguets et que Serov prévoyait des difficultés. Le chauffeur de taxi était en tête et son expression était plus qu'inquiétante.

— Vous allez filer tous les deux. Berh montera dans la chambre du couple et dira à la fille qu'un accident est arrivé à son mari, et qu'il vient la chercher pour la conduire à l'hôpital.

Berh approuva.

— Ton taxi sera dans le parking... Il y aura moins de risques. Dès que la fille s'installera, ce sera à toi de jouer, Fontan. Moi, pendant ce temps, je préviendrai notre amie pour qu'elle vienne jusqu'ici.

— Un instant, dit Kovask. Vous avez oublié une chose : mon caractère. S'il arrive quoi que ce soit à ma femme — je dis bien « ma femme » — je refuse de quitter le territoire russe jusqu'à ce que j'aie réussi à vous faire la peau. Suis-je clair ? Sans ma participation, vous ne pouvez rien faire, et je suis têtue.

Il haussa les épaules.

— Que croyez-vous ? Que je suis un imbécile ? Si Vasilevski m'a choisi, c'est que j'ai déjà fait mes preuves et que je n'ai pas l'habitude de me laisser marcher sur les pieds. Je vous propose donc le marché suivant : laissez-moi écouter la réponse de Vasilevski et, ensuite, vous ferez ce que vous voudrez.

— Vous souhaitez sauver la fille ? Vasilevski refusera, car il n'est pas possible d'organiser une autre combine à la sauvette.

Malgré tout, l'argument de Kovask l'avait touché, même s'il continuait de le tenir en joue.

— Vous savez bien qu'il n'y a pas d'autre solution, cracha Serov. Aucune autre.

— Je ne suis pas de votre avis.

— Vous n'avez aucun intérêt à mettre votre menace à exécution, ajouta Serov.

Mais son ton n'était plus aussi ferme.

— Me descendre ? Et puis ? Vous seriez arrêté, en définitive.

Kovask resta silencieux, son regard braqué sur l'Ukrainien, lui signifiant que sa décision était prise. Serov comprit que son

argumentation ne tenait pas. L'Américain pourrait apporter la preuve que sa femme avait été enlevée, parvenir sinon à se disculper totalement, au moins à bénéficier de circonstances atténuantes.

Il jeta le pistolet sur la table et plaça ses mains dans son dos. Berh et Fontan se regardèrent, interloqués. Leur patron ne les avait pas habitués à ce genre de volte-face.

— Ce message, vous l'avez certainement préparé ?

— Oui, reconnu Kovask, mais je dois le modifier en raison des difficultés de communication. Je demanderai seulement à Vasilevski de répondre à quelques questions, mais il devra les répéter pour que je puisse bien distinguer le son de sa voix.

— Vous vous méfiez ?

— Exactement.

Serov fit un signe de la main, et les deux hommes quittèrent la cabine en traînant leurs pieds, certainement déçus par la tournure que prenaient les événements.

— Voici du papier, un stylo... Ecrivez vos questions.

Le piège était grossier. Serov espérait détenir une preuve de leur complicité en conservant un exemplaire de son écriture. Il s'installa à la table, commença de rédiger son message en lettres d'imprimerie.

— Ainsi, ce sera beaucoup plus lisible, dit-il, goguenard. J'ai une écriture impossible.

Son regard croisa celui de Serov, impassible en apparence.

— Alors, voici. Première question : « La liquidation d'Isa Butler est-elle indispensable ? Ne pas répondre par oui ou par non, mais : la liquidation d'Isa Butler est ou n'est pas indispensable ».

Il leva ensuite la plume.

— Deuxième question : « Ne pourrait-on pas aménager le siège arrière de la voiture pour y cacher la personne devant quitter l'U.R.S.S.. Réponse du même genre que la première ».

Serov secoua la tête.

— Ses réponses seront codées. Nous seuls connaissons le chiffre...

— Aucune importance. La voix de Vasilevski est caractéristique et je décoderai moi-même ses réponses.

L'autre sursauta.

— Croyez-vous que nous allons vous mettre dans la confidence ? Ne pensez-vous pas que vous exagérez ?

Kovask le regarda tranquillement.

— Absolument pas. C'est à prendre ou à laisser. Puis-je passer à la troisième et dernière question ?

— Pourquoi pas ? fit l'autre, hargneux.

— Bien. « La question des vingt-cinq mille dollars ne doit pas entrer en ligne de compte. Je me porte garant pour Isa Butler, elle ne les réclamera jamais. Réponse libre. »

Kovask lui tendit le papier que l'autre saisit avec colère pour le déposer sur son petit bureau.

— Je pense que, demain matin, je pourrai entrer en communication avec Vasilevski ?

— Arrivez ici vers neuf heures. Comme vous vous en doutez, notre poste émetteur-récepteur ne se trouve pas ici. De plus, les conditions de réception risquent d'être mauvaises. Le moindre relais défaillant, et c'est la catastrophe.

— Je serais curieux de savoir comment vous opérez entre l'Europe et les U.S.A.

Serov lui jeta un regard mauvais.

— Ne comptez pas sur moi pour vous l'apprendre.

— Simple boutade. A demain, donc.

Il s'inclina, fit signe à Berh qui le suivit avec mauvaise grâce jusqu'à la voiture. Ils roulèrent cinq minutes en silence, puis le gros costaud dit entre ses dents :

— J'ai l'impression que vous êtes venu ici pour semer la pagaille. Je vous conseille de ne pas trop attiger, car j'aurais le plus grand plaisir à vous descendre !

Kovask ne répondit pas, et l'autre se retourna avec colère. L'Américain souriait tranquillement.

— Attention à votre conduite. Inutile d'avoir un accident qui attirerait l'attention de la police sur nous. De plus, il faut que je sois à mon hôtel avant midi. Nous allons déjeuner à la campagne, ma femme, ma tante et moi.

CHAPITRE XII

Le lendemain matin, lorsque Serge Kovask arriva en compagnie de Berh, Serov les attendait sur la terre ferme. Pour la circonstance, il portait un complet-veston et une cravate. La Scaldia démarra sur-le-champ et se dirigea vers le sud.

Au bout d'une dizaine de kilomètres, la voiture tourna à droite et s'immobilisa dans un chemin de terre, au milieu des champs de blé.

— Nous vous demandons de vous laisser bander les yeux. Vous mettez également cette cagoule. Comprenez que nous n'avons aucune envie de donner des indications sur notre émetteur.

— Rien de plus normal, répondit Kovask en se prêtant de bonne grâce à cette pratique.

Sa curiosité était éveillée. Jusqu'à présent, il avait craint que l'émetteur principal ne soit mobile, installé à bord d'une camionnette, par exemple, comme ceux du N.T.S., l'organisation des émigrés antisoviétiques. Dans ce cas, il aurait été inutile de lui bander les yeux puisque le lieu d'émission pouvait changer à toute heure. Donc, on l'entraînait vers un lieu fixe, une quelconque maison isolée dans la campagne.

Il comprit que Berh cherchait à l'égarer totalement, car la Scaldia virait sans cesse de droite et de gauche avec une brusquerie qui le projetait sur Serov.

Le trajet dura une demi-heure, puis la voiture s'immobilisa. L'écho du moteur était réfléchi par un mur, puis il le fut par plusieurs murs. Ils venaient de pénétrer dans un espace clos, cour ou entrepôt. Il opta pour la cour, car l'air restait parfumé par des odeurs de foin fraîchement coupé.

Serov lui prit le bras, le fit pénétrer dans une pièce qui, par contre, empestait l'ozone et l'essence.

— Vous pouvez enlever cagoule et foulard, dit Serov.

Il transpirait depuis un moment et fut heureux d'avoir le visage à l'air libre. Il découvrit alors un type en bleu de travail, long et maigre, à l'étrange regard, comprit par la suite qu'il portait un œil de verre et

se nommait Montolov.

La pièce comportait deux tables, l'une, très longue, au milieu de la pièce, entourée de chaises rustiques. L'ameublement — il y avait encore un bahut et un coffre — lui parut paysan. L'autre table, dans un coin éclairé par une forte ampoule, soutenait un petit, poste émetteur-récepteur. Tout de suite, Kovask jugea sa portée : au maximum cent kilomètres, ce que laissait prévoir l'hypothèse d'une chaîne de relais. Il ne comprenait pas comment le réseau pouvait émettre d'un point fixe sans avoir jamais été découvert.

— L'heure approche, dit Montolov d'une voix cassée.

Il fumait sans arrêt et devait avoir la gorge douloureuse. Dix heures pour la vacation.

En Amérique, à New York, plus exactement, il était trois heures du matin. Comment pouvait s'effectuer le grand bond entre l'Europe et le nouveau continent ? N'importe quel poste émetteur de grande puissance aurait des difficultés insurmontables pour établir la liaison en toute tranquillité. Les services radiogonio-métriques des polices des télécommunications ne lui auraient laissé aucune chance.

A dix heures moins deux minutes, une lampe rouge commença de clignoter, et Montolov désigna les écouteurs à Serge Kovask.

— Inutile de prendre des notes. Un magnétophone à vitesse variable enregistre toute la conversation. En faisant passer la bande au ralenti, nous pourrions connaître chaque mot.

L'émission débuta à dix heures juste, et Kovask reconnut tout de suite l'organe particulier de Vasilevski. Il énumérait des mots sans signification avec son accent américain bien particulier. Pour plus de sécurité, il collationna puis, d'un seul coup, ajouta en clair :

— Exécution immédiate et sans délai.

Kovask remarqua un certain retard plus ou moins variable dans la réception des mots. On aurait dit que l'Ukrainien hésitait, alors que le texte codé devait se trouver sous son nez.

L'émission terminée, Montolov mit le magnétophone en marche, et chacun des trois hommes, Serov, le technicien et Kovask, notèrent chaque mot sur une feuille de papier. Lorsque la dernière phrase en clair arriva, Serov regarda Kovask.

— Je crois que cela donne tout le ton du message, non ?

— Le code, répondit simplement Kovask.

Serov sortit un petit livre de sa poche et lui indiqua la manière de l'utiliser. Peu habitué, il travailla plus lentement que ses collègues,

jouant également la montre pour gagner du temps. Les deux autres le regardaient depuis longtemps, leur travail terminé, lorsqu'il parvint à traduire la première phrase.

La liquidation d'Isa Butler est indispensable, répondait Vasilevski.

Puis venaient les deux autres réponses :

L'aménagement du siège arrière de la voiture serait une opération trop longue et dangereuse.

Et enfin la troisième :

La troisième question ne nécessite pas de réponse.

Serov se pencha en travers de la table.

— Alors, convaincu ?

Kovask inclina la tête.

— Convaincu.

— Vous acceptez de collaborer ?

— Oui. Finissons-en le plus vite possible.

Serov parut surpris.

— Bigre ! vous changez vite votre fusil d'épaule, vous ! Mais je préfère qu'il en soit ainsi. Berh, tu sais ce que tu dois faire ?

— Oui, je passe prendre Fontan et nous allons à l'hôtel.

— Votre femme s'y trouve, Serge Kovask ?

Le Commander répondit tranquillement :

— Oui. Sans aucun doute.

— Elle n'aura pas eu envie d'aller faire un tour ?

— Nous nous sommes couchés tard, hier soir, après une soirée à l'opéra Chevtchenko. Elle doit faire la grasse matinée. Je lui ai promis de revenir rapidement et elle m'attendra avant de sortir.

— Parfait, dit Serov avec une nuance de mépris dans la voix.

Peut-être s'attendait-il à une plus grande résistance.

— Une seule question : la liquidation sera immédiate ?

— Oui. Votre nouvelle femme doit vous rejoindre ici aux alentours de midi, répondit Serov. Dès que mes deux hommes m'auront téléphoné que tout est en ordre. Vous téléphonerez ensuite à votre tante que, pour une raison quelconque, vous ne pouvez aller la voir aujourd'hui. Par exemple : vous avez rencontré des Américains... Il en est arrivé un plein car aujourd'hui. Ce sera une raison suffisante. Vous

rejoindrez votre hôtel et partirez pour la frontière. Malheureusement, vous ne pourrez l'atteindre avant la nuit et vous devrez coucher à l'hôtel. C'est le seul point noir de notre plan.

— La frontière est fermée la nuit ?

— Celle de Tchécoslovaquie, oui... Mais dès l'aube, vous pourrez la franchir et atteindre l'Allemagne avant le soir.

Berh venait de sortir et ils entendaient la voiture démarrer dans la cour. Mais la fenêtre ne fournit aucun renseignement à Kovask. Il n'aperçut qu'un mur très haut et, dans le lointain, une série de pylônes. Certainement ceux d'une ligne à haute tension. Puis cette réflexion lui parut stupide. La haute tension créerait un champ de parasite interdisant toute émission.

— La remplaçante de ma femme est-elle au courant des difficultés que son rôle comporte ? Ne serait-ce que le port des vêtements à l'occidentale...

— Rassurez-vous. Elle a beaucoup de classe et s'exerce depuis quelque temps.

— Mais a-t-elle pu se procurer des jupes au ras du genou, par exemple ?

Le sourire de Serov lui déplut.

— N'aura-t-elle pas celles de votre femme ?

— Oui, mais pour rentrer à l'hôtel ?

— Berh rapportera les vêtements qu'Isa Butler portait au moment...

Kovask hocha la tête. Ils avaient tout prévu avec une précision glacée. Intérieurement, il se sentait horrifié, tandis qu'une envie folle de tuer Serov l'agitait. Mais il savait se contenir et, malgré leurs regards scrutateurs, il ne donna aucun signe de nervosité.

— Très bien. Pas de difficulté avec les autorités si je quitte le territoire russe plus tôt que prévu ?

— Aucune. Pour l'instant, les formalités sont très libérales. De même, si quelque chose était découvert après votre départ et que vous vous trouviez à ce moment-là en Tchécoslovaquie. Les autorités de ce pays ne mettraient pas le même empressement qu'il y a quelques années pour vous suivre. Le M.V.D. et le contre-espionnage n'ont plus les mêmes possibilités qu'autrefois.

Le Commander calculait dans sa tête tout en discutant. Berh mettrait une demi-heure pour rejoindre le matelot Fontan, une demi-heure encore pour se rendre jusqu'à l'hôtel. Soit une heure en tout

avant que le téléphone ne sonne dans la pièce.

Son regard tomba sur le poste émetteur en même temps qu'il respirait encore une fois une forte odeur d'ozone. Relevant la tête, il aperçut les hauts pylônes dans le lointain. Le soleil accrocha des reflets aux fils qui s'y raccordaient, et il commença à comprendre. Désormais, il savait où il se trouvait et était certain de retrouver l'endroit, même s'il le quittait les yeux bandés.

Il ne pouvait s'agir que d'un poste de transformation de la haute tension. L'odeur d'ozone d'abord. Et également une autre qui était celle de l'électricité sous haut voltage et qui laissait comme un goût d'acide sur la langue. Une installation très importante, sans aucun doute, peut-être la plus grande de la région de Kiev, et il n'aurait pas été surpris d'apprendre que des lignes de plusieurs centaines de milliers de volts y aboutissaient.

Quand son regard revint au poste émetteur-récepteur, il faillit sourire. On l'avait plus ou moins habilement truqué pour donner le change, et un examen, même à cette distance de trois mètres, ne laissait plus aucun doute. Il n'y avait jamais eu d'appareil de radio. Simplement un vulgaire appareil de téléphone. Un appareil certainement branché sur la haute tension tel qu'en utilisent les monteurs électriciens lorsqu'ils travaillent en pleine campagne, pour communiquer avec les postes de coupure.

Un appareillage beaucoup plus intéressant qu'un émetteur-récepteur de radio, et surtout beaucoup plus difficile à détecter. Evidemment, il fallait quelques complicités tout au long de la ligne de haute tension, mais ce moyen-là pouvait atteindre une portée indéfinie. Peut-être même traverser la frontière par-dessus la tête des douaniers et des policiers. L'hypothèse n'était pas tellement invraisemblable puisque la Russie fournissait du courant aux Républiques populaires.

Il admirait le procédé à la fois simple et ingénieux, dangereux pour un profane. On pouvait supposer que l'appareil manipulé sans précautions pouvait foudroyer un individu trop curieux n'appartenant pas au réseau. De plus, les interdictions officielles de pénétrer dans un tel endroit mettaient le gardien à l'abri d'une visite impromptue.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Serov en se rapprochant lentement de lui.

Kovask sourit.

— Oui. Je pense à ma tante et à mes cousins. Je suis très ennuyé à leur sujet et ils se demanderont toujours quelle mouche m'a piqué pour me faire partir aussi vite.

— Vous pourrez toujours leur écrire d'Amérique en disant, par exemple, que votre femme ne pouvait plus se voir en Ukraine.

Le Commander fit la moue.

— Ça marchera, insista Serov. Les femmes d'ici s'imaginent que les Américaines sont fantasques et capricieuses et qu'elles mènent leur mari par le bout du nez. Votre explication ne fera que ratifier ce jugement.

— Je regrette de devoir partir ainsi à la sauvette. J'aurais pu effectuer d'autres missions, d'autres voyages en Russie. Les visites à ma famille donnaient un prétexte merveilleux à ces allées et venues.

En même temps, il surveillait l'expression de Serov, et il lut ce dont il se doutait déjà. Dans l'esprit de son compagnon, et certainement dans celui de Vasilevski, il n'y avait plus de place pour lui dans le réseau. On ne lui pardonnait pas d'avoir exigé d'entrer en communication avec New York et d'avoir exercé un chantage inquiétant pour obtenir satisfaction.

— Voulez-vous un peu de café ? proposa Montolov... J'en ai dans la pièce à côté.

Après une courte hésitation, Serov accepta. Il s'écarta de Kovask avec une certaine méfiance. La porte ouverte laissa entrer une forte odeur d'ozone. Il n'était pas possible de ne pas la sentir, et Kovask fronça le nez.

— Qu'est-ce que ça sent ?

— Les batteries de l'émetteur, déclara froidement Serov.

— En effet, c'est une odeur d'ozone.

Ils venaient de terminer leur tasse de café lorsque le téléphone sonna. Serov se précipita en direction de l'appareil accroché au mur.

— Qui... Pas là ? Attendez.

Bouchant le micro, il se tourna vers Kovask, le regard glacé.

— Votre femme n'est pas dans sa chambre.

— Allons donc ! Lorsque je suis parti...

— D'après le portier, elle est sortie il y a une heure. De plus, elle s'est servie de votre voiture.

Kovask fronça les sourcils.

— Je n'y comprends rien. En principe, elle devrait se trouver dans sa chambre. Elle devait m'attendre.

Puis il parut être frappé par une idée.

— A moins qu'elle ne soit allée chez ma tante ? Nous pourrions téléphoner depuis ici.

Rapidement, Serov prit sa décision.

— Vous me téléphonez d'ici à un quart d'heure, ordonna-t-il à Berh. Nous déciderons alors.

Il raccrocha, désigna l'appareil.

— Appelez votre tante maintenant.

Mais l'opératrice annonça que personne ne répondait au numéro demandé. Kovask déposa le combiné sur sa fourche, d'un air songeur.

— Ma tante est peut-être en train de faire ses courses... Ou alors ma femme est venue la chercher. Lasse de m'attendre, elle a décidé de me jouer une blague... Elle est impulsive... Je suppose qu'elle va m'attendre chez ma parente.

Il croisa le regard de Serov. Ce dernier se méfiait, flairait un coup fourré.

— Vous aviez prévu la réponse de Vasilevski, n'est-ce pas ? Vous n'aviez cherché qu'à gagner du temps ?

— Et je me serais livré comme un imbécile ? Si j'avais voulu, je pouvais filer en direction de la frontière depuis hier après-midi, et vous n'auriez jamais pu me rattraper.

L'argument porta.

— Excusez-moi, mais la disparition de votre femme est tout de même bizarre, convenez-en.

— C'est une impulsive, je vous l'ai déjà dit. Mais si elle m'attend chez ma tante, c'est fichu pour aujourd'hui... Vos hommes n'iront pas la chercher là-bas avec le même prétexte ? Ma tante s'inquiéterait. N'oubliez pas que son fils aîné est secrétaire régional du parti. Si elle a des soupçons, tout peut aller très mal pour vous.

Serov piqua une cigarette entre ses lèvres et marcha de long en large.

— Vous voulez reporter l'affaire à demain ?

— Non... Je peux me présenter chez ma tante. Je récupère ma femme et je vous rejoins à bord du vapeur, par exemple.

— Vous voulez y aller seul ?

— Vos hommes peuvent m'accompagner. Ensuite, ils me suivront avec la Scaldia jusqu'au vapeur. Ma femme ne refusera pas de monter à bord, et ce sera à vous de jouer.

Le marinier ne paraissait pas très emballé par ce plan.

— Il peut y avoir quelqu'un dans le coin. L'endroit n'est pas très fréquenté, mais il suffit d'un pêcheur ou d'un promeneur. Il verra monter la fille à bord, mais ne la verra pas descendre.

— C'est un risque à courir.

— A moins que je ne fasse venir l'autre jeune femme à bord du vapeur... Non, ce serait imprudent. Il vaut mieux...

La sonnerie du téléphone interrompit Serov. Il se dirigea vers l'appareil.

— Berh ? Un instant...

Il échangea un regard aigu avec Kovask.

— Je les rappelle ici. Nous sommes bien d'accord, et vous les accompagnerez jusque chez votre tante ?

— Exactement.

— Bien. Vous reviendrez ici.

Il ordonna à Berh de rentrer le plus rapidement possible.

— Tout se passera ici. La jeune femme ignore l'existence du vapeur. Nous devons limiter les risques.

Kovask s'en étonna intérieurement. Comment une personne aussi importante que cette inconnue pouvait-elle ignorer un détail aussi essentiel. Quelque chose lui paraissait soudain absurde dans cette histoire, et il se demanda si on n'était pas en train de le manœuvrer de façon démoniaque.

— N'aurait-il pas été préférable que nous fassions connaissance quelques jours avant ? demanda-t-il d'un ton innocent. Surtout pour nous familiariser l'un et l'autre.

Serov détourna les yeux.

— Peut-être, mais il en a été décidé autrement. Vous aurez un long voyage en tête à tête pour faire connaissance. Je pense que ce sera largement suffisant.

CHAPITRE XIII

Serge Kovask se tourna vers Fontan, assis à côté de lui à l'arrière de la Scaldia. Ils roulaient depuis une dizaine de minutes environ, à une allure assez vive.

— Ne croyez-vous pas qu'il est temps de m'enlever cette cagoule ? On risque d'intriguer quelqu'un. Nous avons fait suffisamment de kilomètres pour que j'ignore d'où nous venons.

Fontan hésita, se pencha vers Berh qui conduisait.

— Qu'en penses-tu ?

— Encore quelques minutes, et puis il pourra se débarrasser du truc. Pour l'instant, ce n'est guère prudent.

Lorsque, enfin, il fut libéré, il essuya son visage avec son mouchoir.

— Il fait chaud là-dessous.

En même temps, il examinait la route, essayant de deviner l'endroit où ils se trouvaient. Si ses suppositions se révélaient exactes, ils ne tarderaient pas à longer le Dniepr.

Du bout du pied, il tâta la présence de son sac sous le siège de Berh, sourit imperceptiblement. Curieux comme il avait pu facilement duper le chauffeur de taxi. En quittant son hôtel, il portait un petit sac en plastique, et l'autre n'y avait pas attaché d'importance. Montant à l'arrière comme n'importe quel client, il avait caché le sac sous le fauteuil avant.

— Nous sommes loin de Kiev ?

Fontan grommela quelque chose d'indistinct, et il n'insista pas. Mais, cinq minutes plus tard, ils longeaient le petit port où le vapeur de Serov se trouvait amarré.

— Vous vous reconnaissez, maintenant ?

— Parfaitement, dit Kovask. Mais je me demande comment nous ferons tout à l'heure pour retourner là-bas, puisque je serai au volant de ma propre voiture. Du moins, c'est ainsi que nous en avons décidé avec votre patron Serov.

Fontan ricana.

— Nous nous fixerons rendez-vous au petit port. Vous descendrez de voiture et vous ne vous occuperez plus de rien. Puis nous repartirons tous les trois rejoindre Serov.

— Tous les trois ?

— J'ai bien dit tous les trois.

Une dernière fois, Kovask réfléchit rapidement aux conséquences de son plan. Il ne pouvait plus reculer, espérait n'avoir commis aucune erreur. Le plus difficile serait de repérer le poste de transformation, mais il était capable de reconnaître une ligne de trois cent mille volts dans la campagne ukrainienne. Il n'aurait qu'à la suivre selon un axe nord-sud. D'après les ombres portées dans la cour fermée du poste, il savait que les pylônes s'alignaient ainsi. Il supposait également que le poste desservait des sous-stations grâce auxquelles il lui serait aisé de le découvrir.

Le moment arrivait où il serait obligé de se débarrasser de ses deux compagnons. Une disparition totale et sans bavures qui lui laisse un sursis suffisant pour poursuivre sa mission.

Il se retourna pour examiner la route et la campagne qui fuyaient derrière eux. L'endroit était désert. Fontan s'était également retourné machinalement.

— Vous avez peur que nous ne soyons suivis ?

— Non, dit Kovask.

Devant eux, la route était parfaitement dégagée. Elle roulait entre des marais et le fleuve, séparée de ce dernier par une simple levée de terre à pente très douce qui ne représentait qu'un garde-fou très moral.

Il se pencha en avant comme pour regarder quelque chose et Fontan l'imita. Le malheureux reçut un coup foudroyant derrière l'oreille et s'effondra immédiatement, sa tête cognant le dossier du siège.

Berh se douta immédiatement de quelque chose et fit pivoter sa tête.

— Espèce de...

Lui aussi reçut un coup, mais Kovask n'avait pu l'ajuster parfaitement. Il dut le frapper une seconde fois pour pouvoir s'emparer du volant et le braquer à fond vers la droite, en direction du fleuve. Un instant, il craignit que la vitesse ne soit pas suffisante, mais lorsque la Scaldia escalada la levée de terre, le pied de Berh retomba

lourdement sur l'accélérateur et la voiture fit un terrible bond en avant tandis que les roues arrière envoyaient des giclées de poussière.

Tandis que l'auto plongeait dans le fleuve, Kovask n'eut que le temps de repousser le corps de Berh et de remonter la vitre que le chauffeur laissait ouverte à cause de la chaleur. Puis, sans cesser d'observer la progression de l'immersion, il récupéra le sac en matière plastique sous le siège avant, commença de se déshabiller. Ce jour-là, il avait choisi un costume très léger qu'il put rouler et enfermer dans le sac après en avoir sorti son masque spécial et ses semelles.

L'eau pénétrait dans la voiture par le plancher et les fentes sous le tableau de bord. Il descendit légèrement une vitre, examina les deux hommes. Ils mourraient sans s'en rendre compte.

Rapidement, il les fouilla, trouva un automatique dans la poche de Fontan. Il le prit, ouvrit encore plus la vitre. La voiture reposait par quatre mètres de fond seulement, mais dans de la vase dont les tourbillons noirs montaient vers la surface. Emportant son sac, il se glissa par la vitre baissée, nagea dans le contresens du courant à la vérité pratiquement inexistant.

Lorsqu'il creva la surface de l'eau, cinq minutes plus tard, ce fut au milieu de joncs. Il inspecta soigneusement la rive avant d'aborder. Il se cacha dans les herbes, se déchaussa. Il vida ses souliers de l'eau qu'ils contenaient, les mit en plein soleil. Leur cuir spécial séchait en quelques minutes. Pendant ce temps, il se rhabilla et alluma une cigarette.

Il attendit de pouvoir se chausser avant de se dresser. L'endroit était toujours désert et seules quelques grenouilles, effrayées par sa présence, sautaient dans les trous d'eau. Il se dirigea vers la petite route.

Huit cents mètres plus au sud, plusieurs voitures s'étaient immobilisées. Quelqu'un avait dû apercevoir l'accident et signaler la chute de la voiture dans le fleuve. La route en droite ligne lui permettait de se rendre compte de l'activité qui régnait sur les lieux mêmes du drame. Il marcha en direction de Kiev, rejoignit une route plus importante au bout d'un kilomètre.

Une camionnette s'arrêta lorsqu'il agita la main. Une grosse femme aux cheveux gris accepta de le conduire jusqu'au centre de la ville. Elle ne parut remarquer ni son accent américain ni ses vêtements de coupe étrangère. Son seul souci concernait son mari, actuellement en traitement à l'hôpital et auquel elle rendait visite.

Déposé devant un arrêt de trolleybus, il gagna la rue Vladimirskaïa. La Mercedes stationnait devant l'immeuble. Isa et sa tante devaient se

trouver dans l'appartement. Le matin même, il avait demandé à la jeune femme d'accompagner Olga Kergaïsk au marché, puis chez une vieille cousine de la famille. Ainsi, lorsqu'il avait téléphoné, personne ne se trouvait sur place pour répondre.

Sa tante répondit tout de suite à son coup de sonnette.

— Isa est sortie, mon garçon.

Il se raidit.

— Sortie ?

— Dès notre retour ici. Je lui ai demandé de t'attendre, mais elle voulait faire des achats. Depuis une heure, je l'attends, et je t'avoue que je me demande ce qu'elle fait.

— Savez-vous où elle peut être ?

— Non, à moins qu'elle ne soit à l'hôtel.

Kovask se dirigea vers le téléphone, appela l'établissement. La réception lui dit que sa femme n'était pas rentrée pour l'instant. De toute façon, personne ne répondait dans la chambre.

— Merci, dit Kovask en raccrochant d'un air songeur.

Olga Kergaïsk l'observait, perplexe.

— Vous vous êtes encore disputés ?

— Non.

— Je m'étonne que vous agissiez ainsi pour un jeune couple... Tu sais, c'est une fille très intelligente, très instruite.

Il sourit.

— Tu crois ?

— Comment, si je crois ?... C'est bien ça, les hommes. Vous êtes tellement sûr de votre supériorité que vous ne vous rendez même pas compte de la valeur des femmes. Pire : de celle qui partage votre vie... C'est tout de même un comble !

— Ne nous fâchons pas, dit Kovask. Je vais jusqu'à l'hôtel. Elle sera peut-être rentrée depuis.

Mais il était certain de ne pas la trouver dans la chambre et commença à comprendre qu'il avait été roulé. Pendant que Serov l'amusait avec Berh et Fontan, une autre équipe s'occupait d'Isa Butler et il était certain que, à cette heure, elle se trouvait entre les mains de Serov.

Dans leur chambre, il changea de souliers et de chaussettes. Malgré tout, ses pieds restaient encore humides. Il vérifia l'automatique de

Fontan. Il contenait huit balles de fort calibre, certainement du 9 mm.

Puis il quitta l'hôtel, se rendit dans une poste auxiliaire pour téléphoner à son cousin Nicolas, l'architecte. Ce dernier s'exclama en sachant qui était au bout du fil.

— Je suis désolé, mais je n'ai pu venir vous voir... Demain, sans faute... Et ta femme, toujours aussi jolie ?

Kovask sourit.

— Si tu veux divorcer, je suis preneur.

— Un instant, j'ai un renseignement à te demander.

— Si c'est possible...

— Pour une raison que je t'expliquerai plus tard, je voudrais savoir où se trouve un poste de transformation de trois cent mille volts, à vingt minutes de Kiev. Un poste entièrement automatique.

Le ton de Nicolas changea.

— Impossible, mon vieux... Ce genre de secret... Car c'en est un... La divulgation de secrets, même économiques, est sévèrement punie...

Kovask soupira.

— Excuse-moi.

— Mais de rien. Au fait, si tu as un moment, tu pourrais passer me voir au bureau avec ta femme. J'ai envie de lui baiser la main.

Il comprit tout de suite.

— Le plus vite possible. Peut-être ce soir.

Excuse-moi pour le dérangement. Au revoir.

Au volant de la Mercedes, il ne lui fallut que cinq minutes pour arriver devant l'immeuble de construction moderne qui abritait les services nationaux de la reconstruction.

Lorsqu'il frappa à la porte du bureau 98, Nicolas Kergaïsk vint lui ouvrir en souriant.

— On est malin, dans la famille. On se comprend à demi-mot, dit-il d'un ton joyeux. Mais j'ai préféré que tu viennes. Il y a un circuit d'écoute. Evidemment, ils ne sont pas toujours branchés sur le même appareil, mais on ne sait jamais. J'ai ton renseignement, bien sûr. Tu comprends que, dans ma profession, on sait ça !

Il l'entraîna devant une carte.

— Ici.

Au nord-ouest de la ville, à une vingtaine de kilomètres malgré

tout. En passant par la campagne, on pouvait aller du petit port situé au sud jusqu'au poste en une demi-heure.

— Aucune difficulté pour aller là-bas.

Kovask sourit.

— Tu ne t'étonnes pas ?

— Je sais bien que tu ne veux pas le faire sauter, et que tu as tes raisons de vouloir connaître son emplacement.

— Merci, dit Kovask avec chaleur. Je te revaudrai ça.

— On se voit demain ?

— Je l'espère.

Il sortit de l'immeuble en hâte et remonta dans la Mercedes. Le temps avait filé avec une vitesse vertigineuse et il n'avait plus qu'un faible espoir de retrouver sa femme vivante. Il ne savait pas encore comment il pénétrerait dans le poste. La présence d'une seconde équipe d'hommes de main rendait la tâche encore plus ardue.

Son visage grimaça. Serov avait voulu le mettre devant le fait accompli, mais il ne laisserait pas liquider Isa. Un étrange trouble l'agitait. Il était à la fois furieux et attendri. Pour une petite imbécile, il allait gâcher toute la mission. Après tout, rien de plus facile que de jouer le jeu. Ramener l'autre fille serait un exploit apprécié par la C.I.A. et le commodore Gary Rice. Ils se fichaient bien d'Isa Butler. L'autre pourrait leur fournir tous les renseignements sur le réseau ukrainien et son articulation.

Au milieu de ses soucis, il eut un sourire lorsqu'il se souvint de la phrase de sa tante : « C'est une fille très intelligente et très instruite »...

Isa Butler en serait très certainement flattée si un jour il pouvait lui rapporter ces paroles. Mais au train où les événements allaient, il redoutait d'arriver trop tard.

Enfin, il sortit de la ville, s'arrêta devant un petit magasin où il acheta un peloton de ficelle, rejoignit ensuite une route de campagne où il roula aisément.

Il conduisait au milieu des champs de blé immenses, l'œil rivé sur l'horizon, sachant qu'il n'allait pas tarder à apercevoir les pylônes de haute tension.

Lorsqu'il les repéra, il accéléra, découvrit d'un coup, au sommet d'une petite côte, le poste de transformation, vaste ensemble s'étendant sur plusieurs hectares. Un petit chemin le contournait sur la droite qui devait passer devant les bâtiments de surveillance.

Il cacha sa voiture dans les blés, emporta avec lui une pince universelle.

CHAPITRE XIV

Pendant cinq minutes, il rampa vers le poste de transformation, visant les barbelés de ceinture. Entre les champs de blé et les installations électriques, il y avait un espace découvert de près de cent mètres qu'il parcourut à plat ventre. La terre sèche — il n'avait pas plu depuis plusieurs semaines — s'écrasait sous son poids, et son passage provoquait l'élévation d'une poussière fine que, de loin, on pouvait prendre pour un effet de l'air surchauffé. De petites sauterelles sautaient devant son nez dans un éclair rouge ou vert.

Il suivait le fond d'un ancien fossé de drainage, demeurait donc invisible de n'importe quel point, et il aurait fallu l'approcher à moins de deux mètres pour le découvrir.

Le fossé de drainage pénétrait dans le poste par des tuyaux de section insuffisante pour permettre le passage d'un corps. Kovask le regretta, mais ce n'était pas le but recherché. Avec les pinces, il coupa deux bons mètres de fil de fer barbelé et repartit en direction des blés.

Caché parmi eux, il put se redresser, marcha vers une ligne de deux mille volts qui passait non loin de là. De sa poche, il tira le peloton de ficelle, y attacha une pierre. Faisant tournoyer cette dernière, il lâcha le tout en direction du fil le plus haut. La ficelle, entraînée par la pierre, passa au-dessus, retomba non loin de là.

Il recommença en visant un fil situé au-dessous et réussit encore une fois son lancement. La ficelle touchait les deux fils. Il remplaça la pierre par une plus grosse pesant près d'un kilo, la hissa jusqu'à hauteur du fil le plus haut. Tout en la maintenant à cette hauteur, il attacha le fil de fer barbelé à l'autre bout. Puis il lâcha tout et s'éloigna en courant en direction du poste. Derrière lui, il y eut une sorte de craquement, certainement une étincelle, mais il ne se retourna pas. Il voulait profiter au maximum de l'effet de surprise. La ligne avait dû disjoncter et Montolov devait être sérieusement occupé. Il ne parviendrait pas à remettre le disjoncteur en place, et cela l'occuperait un bon bout de temps.

Bientôt il longea le mur, haut et lisse mais qu'il espérait franchir. Il attaqua un des angles avec la pince universelle, frappant de toutes ses

forces. Le revêtement sauta, laissant apparaître le béton banché. Il le creusa à hauteur d'un mètre environ, y plaça son pied et, dans un élan formidable, atteignit le faîte. Il jeta un coup d'œil dans la cour. On ne pouvait l'apercevoir d'aucune fenêtre.

Une fois dans la cour, il fonça sur la droite en direction d'un bâtiment plus petit accolé au grand, une sorte de garage. La porte en était entrouverte. Une moto, ancien modèle, s'y trouvait, ainsi que des caisses, un banc d'atelier.

Sur la gauche, une porte en fer qui s'ouvrit dès qu'il appuya sur la poignée, sur un long couloir cimenté traversant toute la longueur du bâtiment et croisé en son milieu par un autre, desservant la pièce où se trouvait le faux émetteur.

Tout au bout, il entendait une voix d'homme ronchonner. Puis le ton changea et les jurons éclatèrent. Montolov ne parvenait pas à réenclencher la ligne en panne. Il lui faudrait de la patience. Le fil de fer finirait par chauffer et par se détacher de lui-même, interrompant le court-circuit.

Dans le couloir, Kovask avançait avec précaution, tournait sur sa gauche, apercevait deux portes se faisant face. L'une d'elles donnait certainement dans l'appartement de Montolov. Donc, théoriquement, celle d'en face ouvrait sur la pièce où on l'avait conduit, les yeux bandés, quelques heures auparavant.

Comme il avançait vers le fond du couloir, certain de trouver Serov, Isa et au moins deux inconnus derrière la porte, une impression confuse l'arrêta. Son subconscient avait capté une anomalie qui ne l'avait pas frappé sur-le-champ. Mentalement, il revint en arrière, se revit en train de franchir le mur, de se diriger vers le garage situé sur la droite. Il avait jeté un coup d'œil à la cour, et celle-ci s'était révélée vide.

Vide.

Normalement, il aurait dû y voir un véhicule, celui qui avait amené Isa et ses ravisseurs. Donc, en principe, Serov se trouvait seul dans la pièce.

Sans plus hésiter, il ouvrit doucement la porte, découvrit Serov debout devant l'appareil de téléphone, celui des communications officielles. L'Ukrainien lui tournait le dos. Pourtant, il dut percevoir sa présence, car il fit pivoter sa tête.

Kovask admira son sang-froid. Ses yeux découvrirent le pistolet braqué sur lui, mais il n'en continua pas moins de parler.

— Très bien. Je raccroche maintenant.

Avant que le Commander ne fût intervenu, il avait reposé le combiné.

— Je ne vous attendais pas.

Puis il demanda, avec un brin de curiosité :

— Berh ? Fontan ?

— Doucement ! dit Kovask, les dents serrées. Isa ?

Serov soupira.

— Je crois qu'il nous faudra discuter, Gospodine Kovask.

D'un geste sec, le Commander lui balafra le visage avec le canon de son arme. L'acier meurtrit la joue et le nez dont la peau s'ouvrit.

— Puis-je prendre mon mouchoir pour essuyer le sang ?

— Attention à ce que vous sortirez de votre poche !

— Je ne suis pas armé.

Kovask le fit tourner et le fouilla. L'Ukrainien n'avait pas menti. Il lui fit face, étanchant le sang avec un mouchoir blanc.

— Nous serons quand même obligés de discuter. Vous ne me ferez rien dire sous la contrainte.

L'Américain recula lentement vers la porte, la referma avec précaution.

— Vous avez éloigné Montolov de façon habile. Court-circuit, je suppose ?

— Où est ma femme ?

— Elle ne viendra pas ici, contrairement à ce que vous pensez.

— On l'a enlevée. Vous disposez donc d'une deuxième équipe ?

Serov l'examina avec attention. Il paraissait surpris par les paroles de Kovask.

— Fontan et Berh essayaient de me donner le change pendant que vous la faisiez capturer ?

— Que sont-ils devenus ?

— Noyés dans leur voiture. Accident banal de la circulation.

L'autre sursauta malgré tout.

— Vous êtes expéditif !

— Je ne voulais pas les avoir sur le dos. Il ne faut jamais hésiter à éliminer ses adversaires.

— Ils n'auraient pas dû se laisser surprendre. Vous êtes quelqu'un

de terriblement efficace... Je vois que Vasilevski a effectué un bon choix et ne m'a pas expédié un homme ordinaire.

Curieusement, ces paroles provoquèrent une sorte de malaise, chez le Commander.

— Malheureusement inutile d'attendre votre femme, je vous le répète. Il n'était pas prudent de l'emmener ici.

— Et sa remplaçante ?

Serov sourit.

— Vous pouvez fouiller. Je suis seul ici. J'allais même m'en aller.

— A pied ?

— Non, j'attendais votre retour et celui de mes hommes. Nous aurions poursuivi nos tractations à bord de mon vapeur.

Il interrompit Kovask.

» J'ai une autre proposition à vous faire, en effet. Vous ne voulez pas que votre femme soit..., disons éliminée. Eh bien ! malgré l'avis contraire de Vasilevski, je suis disposé à considérer cette éventualité sous un jour plus favorable.

— Sous la menace de mon arme, évidemment, répondit Kovask.

— Non. Nous voulons que vous quittiez le territoire soviétique en compagnie de l'autre jeune femme. Je suis certain que vous n'en ferez rien tant que vous sentirez que votre femme, enfin, Isa Butler, se trouve en danger. Je suis bien obligé de reconsidérer le problème.

Tout en l'écoutant, Kovask essayait de prévoir l'arrivée de Montolov. L'électricien finirait bien par revenir dans la pièce.

— Elle restera donc ici en otage tandis que vous rentrerez aux U.S.A. D'ici à trois mois, nous lui ferons repasser clandestinement la frontière en un endroit qui vous sera précisé plus tard.

— Et je n'aurai que votre parole ?

Non. Vous disposez d'éléments importants. D'abord, vous me connaissez, et ensuite, vous êtes venu ici, dans ce poste de transformation qui est le départ de notre relais de communication avec le monde libre. Deux atouts énormes, non ?

Kovask haussa les épaules.

— Et je serai abattu en Allemagne, le plus rapidement possible, pour que je ne puisse rien dévoiler.

— C'est un risque à courir.

— Je n'aurai donc aucune garantie ?

— Est-ce bien nécessaire, commander Kovask ?

Cette réponse le surprit et il faillit commettre une erreur. Montolov choisit en effet ce moment-là pour pénétrer dans la salle. Sa réaction fut rapide. Enervé certainement par l'incident technique qui s'était, produit sur son réseau, il n'attendait qu'une occasion de se défouler. Il fonda sur Kovask, un tournevis à la main, un outil très long avec un manche solide.

— Laisse, Montolov !

Mais Kovask venait de le frapper avec la main gauche, et l'électricien poussa un cri de douleur en portant la main à son cou. La manchette lui avait paralysé le muscle.

— Arrêtez. Nous n'arrangerons rien.

Montolov recula, les yeux noirs de rage.

Kovask, de la pointe du canon, lui indiqua la direction à prendre.

— Là-bas, auprès de l'émetteur.

Puis il regarda Serov lorsque l'électricien fut à une distance suffisante.

— Que vouliez-vous dire ?

— Ceci, commander Kovask : vous n'avez certainement aucune envie de prolonger votre séjour en Ukraine. Il vous faut accepter nos conditions sans la moindre garantie.

— Tiens ! Et vous avez un moyen de pression pour m'obliger à quitter précipitamment l'Ukraine ?

— Oui.

Serov sourit.

— Vous êtes commander, vous vous appelez réellement Serge Kovask, mais vous appartenez aussi à l'O.N.I., service de renseignements de la Navy. Sur l'ordre de vos supérieurs et de la C.I.A., vous vous êtes introduit dans le réseau ukrainien pour effectuer ici une mission délicate. En fait, vous cherchiez à savoir qui dirigeait le réseau.

Kovask restait impassible, encore qu'abasourdi. Il lui fallut plusieurs secondes pour comprendre qui se trouvait à l'origine des fuites.

— Vous ne pouvez rester plus longtemps dans ce pays, car vous êtes fiché au quartier général du M.V.D. sous le nom de John Norman, ingénieur mécanicien, vous avez effectué une mission à Vladivostok et vous avez eu maille à partir avec un certain Blok, responsable local du

M.V.D. Vous l'avez même magistralement roulé. Ils s'en souviennent encore, dans la police politique.

— Et si vos renseignements sont exacts, vous n'avez quand même pas hésité à m'embaucher ?

— Mais bien sûr qu'ils sont exacts ! Et le motif de ce risque ? La réussite de votre mission. Il nous fallait quelqu'un sur qui nous puissions faire pression au bon moment pour l'obliger à quitter ce pays. De plus, vous aviez un bon motif pour effectuer ce voyage à Kiev : votre famille Kergaïsk.

— C'est de la folie ! Si je suis un agent américain, je peux faire arrêter Nezin, Vasilevski et une demi-douzaine d'hommes.

Serov sourit encore, sans réticence.

— Bien sûr ! Nous y comptons même. Ils sont grillés et complètement inutiles. Depuis des années, ils font un mauvais travail.

— Mais la jeune femme que je vais ramener aux U.S.A. Elle sera tout de suite suspecte, sous surveillance. Elle risque même d'être arrêtée pour usurpation d'identité et activités illégales.

— Non, si elle apporte plus qu'elle n'exigera... N'oubliez pas qu'il s'agit d'une sorte de savant. Dans quelques années, elle se hissera au niveau des plus grands cerveaux, des têtes d'œuf, comme vous dites chez vous.

Quelque chose n'allait pas dans ce raisonnement. Il y avait une faille que Kovask n'arrivait pas à découvrir. Les événements se précipitaient trop vite. On ne lui laissait pas le temps de réfléchir, et c'était voulu.

— Voilà pourquoi vous allez rentrer aux U.S.A. le plus rapidement possible, sinon nous prévenons le M.V.D.

— Vous seriez le premier ennuyé de vous priver de mes services.

— Exact, mais c'est un risque calculé. Vous ne pouvez pas accepter volontairement votre arrestation. Vos chefs ne vous le pardonneraient pas, ne feraient rien pour vous sauver la mise.

Kovask en était également persuadé. Il était bel et bien coincé, et de magistrale façon. Son regard tomba sur son pistolet.

— Oui, dit Serov. Vous pouvez m'abattre, mais vous ne retrouverez jamais Isa Butler, et vous n'en serez pas moins traqué. Si, d'ici à ce soir, six heures, vous n'avez pas quitté Kiev, quelqu'un doit alerter le M.V.D. Et ce n'est pas du bluff, croyez-moi.

Puis son ton s'adoucit.

— Il ne s'agit pas d'une capitulation, mais d'une acceptation

raisonnée et logique de votre part.

CHAPITRE XV

Le regard de Kovask tomba sur le faux émetteur. Le réseau le ferait certainement disparaître dès son départ, mais pourrait utiliser le procédé ailleurs, sur n'importe quelle ligne de haute tension se dirigeant vers l'ouest et alimentant une République populaire. Le M.V.D., alerté, ne trouverait rien de compromettant contre Montolov. L'électricien ne participerait plus aux travaux du réseau pendant un certain temps et attendrait une occasion plus favorable.

Il examina son pistolet, sourit et le plaça dans sa poche.

— Vous êtes le plus fort, reconnut-il. Si vous aviez parlé plus tôt, la vie de Berh et celle de Fontan auraient pu être épargnées.

— Jusqu'au dernier moment, j'ai pensé que tout pourrait se passer sans être obligé de montrer nos derniers atouts.

— Je vous conseille de rejoindre votre vapeur au plus vite. La police va identifier Fontan, votre matelot, et vous demandera des comptes.

— Rien de plus facile : il avait appelé un taxi pour se rendre à Kiev. Ce dernier a eu un accident.

— Et l'immobilisation de votre bateau dans ce petit port peu fréquenté ?

— Tout est prévu. Une panne de machine. La compagnie a été officiellement avisée dès le premier jour et nous effectuons les réparations nécessaires. Nous devons reprendre notre navigation dès demain.

Montolov s'approcha en massant le côté droit de son cou.

— La guerre est finie ?

Serov se mit à rire.

— Oui. Gospodine Kovask va me ramener à mon bateau.

Soudain, une sonnerie stridente se déclencha dans la partie technique de la construction. Montolov blêmit.

— La 2000 a encore fait des siennes.

Puis, l'air mauvais :

— C'est vous, hein, qui avez goupillé quelque chose, un court-circuit ?

— Dirigez-vous vers le sud en regardant en l'air, et vous découvrirez de quoi il s'agit, répondit Kovask.

— J'y fonce... Kiev finirait par me demander ce qui se passe, sinon. C'est loin ?

— Cinq cents mètres au plus.

Montolov sortit en hâte et, une minute plus tard, ils le virent traverser la cour avec l'équipement nécessaire.

— Inutile de moisir ici, dit Serov. Nous allons rejoindre votre voiture, certainement cachée plus loin.

— A votre disposition.

Les deux hommes quittèrent la pièce, traversèrent la cour et se dirigèrent vers le sud. En chemin, ils croisèrent Montolov qui s'évertuait à débarrasser la ligne du fil de fer barbelé.

— J'ai bien coupé, mais je crains un renvoi depuis la sous-station.

Cinq minutes plus tard, la Mercedes roulait sur la petite route campagnarde.

— Une bonne voiture, dit Serov.

— Excellente ! répondit Kovask.

— Avant ce soir, vous pouvez atteindre la frontière tchèque. Vous trouverez aisément un hôtel. Méfiez-vous, dans les zones-frontières, les contrôles sont fréquents. Le seul danger pour vous sera la différence des empreintes digitales de votre femme. Mais le danger est, somme toute, assez limité.

Kovask conduisait sans répondre.

— Déçu par l'allure nouvelle que prennent les événements ?

— Le mot est faible, rétorqua Kovask avec une envie folle de le frapper. Nous avons tous été magnifiquement roulés.

— Allons, allons, votre gouvernement vous félicitera de lui ramener une fille de la valeur de... Je préfère ne pas vous donner son nom véritable, ni son prénom. Il pourrait vous échapper. Pourquoi ne l'appellerions-nous pas Isa II ?

— Ça fait hippique ! riposta Kovask. Mais va pour Isa II.

— Oui, votre gouvernement vous félicitera. Elle est spécialiste en physique nucléaire, entre autres. De plus, elle a fait un stage au

cosmodrome de Baïkonour.

— Très intéressant, reconnu le Commander.

— Isa I, la véritable, sera libérée dès que les conditions le permettront. Je ne peux pas faire mieux pour vous.

Kovask serra les dents. Il imagina la jeune femme folle de peur, désespérée en apprenant qu'il l'avait abandonnée.

— Ce mariage n'était qu'une comédie, dit Serov. Seul votre amour-propre vous pousse à avoir mauvaise conscience.

On eût dit qu'il lisait dans les pensées de son compagnon.

— Nous la traiterons très bien et elle ne regrettera pas les quelques semaines passées avec nous.

Il jeta un coup d'œil à l'Américain, découvrit son visage glacé, son regard dur.

— Le malheur — et nous ne l'avions pas prévu — c'est que vous êtes tombé amoureux de cette fille. Une cover-girl... Nous ne sommes pas très bien renseignés sur cette profession, mais je suppose qu'elle s'intercale entre l'échec artistique et la prostitution ?

— Taisez-vous ! fit Kovask, les dents serrées.

— Excusez-moi..., mais je ne comprends pas qu'un homme de votre valeur se laisse aller à des sentiments tendres pour...

Kovask leva le pied et la voiture s'immobilisa au bord de la route.

— Serov, je vais vous casser la g...!

— Inutile, je me tais.

— Je ne comprends pas votre obstination. Mes sentiments intimes ne regardent que moi.

— Bien sûr... Reprenons, voulez-vous ?

Kovask démarra rageusement en se demandant le sens de ces questions vraiment trop indiscretes. Finalement il en arriva à chercher pourquoi, effectivement, il pouvait éprouver un penchant très fort pour Isa Butler. Jusqu'à présent, il avait détesté ce genre de fille. Etait-ce parce qu'elle était en danger qu'il avait cru bon de jouer les protecteurs ?

Il chassa cette pensée obsédante, essaya de réfléchir aux faits venant de se dérouler. Que Serov sache qui il était réellement ne l'étonnait plus. Tout avait été trop facile au départ. Il aurait pu se méfier davantage.

L'entrée dans le réseau n'avait pas été très compliquée. Il avait

participé à un coup de main contre une personnalité soviétique, mais sans qu'une goutte de sang ait été versée. Si on avait vraiment voulu le compromettre... Mais les Ukrainiens n'en avaient nul besoin.

Plus que jamais, il était certain d'être condamné à mort. L'organisation ne sacrifierait pas des hommes comme Vasilevski, Nezin et même Serov. Tout se compliquerait à son arrivée en Allemagne, dès qu'il se présenterait au poste-frontière. A partir de cet instant, sa vie ne vaudrait pas un cent.

Et il devait sortir de Tchécoslovaquie par le même itinéraire qu'à l'entrée sous peine de complications infinies.

— Songeur ! remarqua Serov.

— Oui. Quand verrai-je Isa II ?

— Mais elle vous attend d'ores et déjà à votre hôtel.

Kovask masqua sa surprise.

— Et elle ressemble réellement à ma femme ?

— Non. Il y a de notables différences. Elle est plus petite, plus rondelette. Le visage également est différent pour quelqu'un connaissant bien Isa numéro un. Mais enfin, dans l'ensemble, la ressemblance est excellente et peut confondre bien des gens.

— Nous partons tout de suite après ?

— Ce sera préférable. Si vous attendez la fin du déjeuner, il sera plus de deux heures et vous risquez d'avoir affaire à votre tante ou à l'un de ses fils. Vous trouverez à manger en route.

— Ensuite ?

— Je vous conseille de faire étape à Uzgorod, à quelques kilomètres de la frontière. C'est le genre de petite ville tranquille.

— Et si jamais je suis en difficulté ?

Serov regardait droit devant lui.

— Vous n'aurez pas de difficultés. Tout est réglé, votre passeport comme celui de votre épouse.

— On ne sait jamais...

L'Ukrainien se montra encore plus sec :

— Non, Commander, je ne tomberai pas dans le piège en vous donnant le nom de notre correspondant là-bas. D'ailleurs, nous n'en avons pas dans cette ville.

Kovask haussa les épaules.

— C'était sans arrière-pensée.

— Le lendemain matin, vous passerez la frontière très tôt et vous roulerez toute la journée en Tchécoslovaquie. Il faut que vous passiez la frontière avant la nuit.

— Tiens ! pourquoi ? ironisa Kovask.

— Pour éviter tout contrôle supplémentaire, toute rencontre fâcheuse. La fille en question, Isa II, ne parle pas très bien l'anglais.

Kovask se retourna vivement vers Serov, le visage contracté.

— Mais je croyais...

— Oui, pour vous rassurer, nous avons imaginé de vous laisser croire qu'elle se débrouillait très bien. En fait, elle ne connaît qu'une centaine de mots et mieux vaut qu'elle ne soit pas obligée de discuter trop longtemps dans votre langue. En Tchécoslovaquie, vous pourriez rencontrer des gens, des nationaux, parlant très bien l'anglais.

— C'est de la folie ! Nous courons à la catastrophe !

— Mais non, Commander, pas avec vous ! Souvenez-vous, nous vous avons choisi pour vos qualités physiques et intellectuelles. La mission est difficile, mais un homme tel que vous sait se sortir de n'importe quelle difficulté. Pas autre chose ?

Kovask resta silencieux.

— Si vous avez d'autres questions, allez-y. Nous allons nous séparer ici. Je ne veux pas que vous alliez jusqu'au port. Je le rejoindrai par un petit chemin. La police de la route doit m'y attendre et mieux vaut qu'on ne nous voie pas ensemble.

— Je suppose que c'est notre dernière rencontre ?

— Hélas ! oui.

Il se mit à rire.

— Je commençais à vous apprécier... Malheureusement, je suis obligé de vous quitter sur des paroles menaçantes. N'oubliez pas que si, à deux heures, vous êtes encore à Kiev, nous prévenons le M.V.D. de Moscou. Le temps que l'on fasse des recherches, cela vous donnera encore de six à dix heures de sursis, mais pas davantage.

— Dois-je supposer que vous me faites surveiller ?

— Oui, le plus longtemps et le plus loin possible. Je saurai également à quelle heure vous franchirez la frontière tchèque.

Kovask arrêta la voiture. Serov en descendit, lui adressa un geste cordial de la main, puis descendit en direction du fleuve. En suivant un chemin de halage, il rejoignit facilement son vapeur en un quart d'heure de marche. Si les policiers l'y attendaient, il pourrait toujours

prétexter une promenade.

Plus loin, Kovask put voir le petit vapeur toujours tout seul dans le port, sur le fleuve. Il ne régnait aucune activité policière tout autour mais, en revanche, il fut arrêté un peu plus loin par un embouteillage.

Descendant de voiture, il alla aux nouvelles, découvrit le camion-grue qui retirait la Scaldia du Dniepr. Des hommes-grenouilles nageaient autour de l'endroit où elle se trouvait immergée. Sur la route, une ambulance attendait.

Puis la file de voitures s'ébranla au pas et il dépassa les policiers, les pompiers et le camion-grue. Déjà, on apercevait le toit noir de la voiture.

Quelqu'un cria :

— Ils sont deux à l'intérieur !

Kovask appuya sur l'accélérateur. Deux morts inutiles, mais que pouvait-il faire d'autre, alors ? Il roula à vitesse moyenne vers Kiev, se demandant où ils avaient pu entraîner Isa et dans quel état se trouvait le moral de la jeune femme.

Et il ne pouvait rien faire pour elle. Absolument rien sans renoncer d'un coup à sa propre personnalité. Désobéir, risquer l'arrestation, les interrogatoires ? Pourquoi ? En face d'Isa, il y avait ses vingt ans de Navy, ses chefs, le commodore Gary Rice, son ami Marcus Clark... Tout un passé dont il n'était pas, somme toute, mécontent.

En moins de vingt-quatre heures, il pouvait retrouver Isa, fuir en direction de la frontière. Serov et ses hommes le poursuivraient en avertissant anonymement le M.V.D. Isa voudrait-elle courir ce risque ?

Cette dernière question resta sans réponse.

Sans s'en rendre compte, il se retrouva au centre de la ville, se dirigea vers l'hôtel. Il pénétra dans le parking, resta quelques instants à son volant, le regard dans le vide.

Serov tiendrait-il parole ? Comment pourrait-il cacher, durant des semaines, une étrangère ne parlant pas le russe, une fille inquiète et sur les nerfs ? La supporterait-il jusqu'au bout ? Ne serait-il pas tenté par la solution expéditive ? Et tout cela dans l'hypothèse où lui-même, Kovask, ne serait pas exécuté à son retour. Dans ce cas, les scrupules de Serov n'auraient plus aucune raison d'être.

Il fallait trouver une solution, et dans un temps très court. D'un geste vif, il ouvrit la portière de sa voiture, la claqua avec une énergie nouvelle.

A la réception, il demanda que l'on prépare sa note pour tout de

suite.

— Vous partez déjà, Gospodine Kovask ? Quel dommage ! Il fait de plus en plus beau, lui dit une des réceptionnistes.

Il sourit.

— Je reviendrai un jour.

Puis il monta jusqu'à l'étage de sa chambre, s'approcha de la porte d'un pas rapide. Lorsqu'il ouvrit, la fille se trouvait devant la fenêtre et lui souriait.

— Isa !

CHAPITRE XVI

Il referma la porte, s'avança vers la jeune femme, puis s'immobilisa net.

— Vraiment extraordinaire ! dit-il, goguenard.

Mais il n'en pensait pas un mot. De loin, cette étrangère pouvait prêter à illusion, se faire passer pour Isa Butler, mais pour un familier, un mari, la ressemblance était grossière. La fille, beaucoup moins jolie qu'Isa, donnait l'impression d'être pataude, lourde.

— Serge Kovask ! murmura-t-elle avec un accent épouvantable.

— Qui voulez-vous que ce soit ? Vous avez dû voir ma photographie, non ?

Elle inclina la tête, et il surprit une expression inquiète dans son regard.

— Vous êtes prête ?

— Oui... Je suis...

Serge se dirigea vers la penderie. Tous les vêtements d'Isa s'y trouvaient, à l'exception de ceux que portait cette fille. D'ailleurs, ils n'avaient aucune grâce sur elle. Il la trouvait de plus en plus horrible, se retenait pour ne pas la gifler.

— Un véritable bas-bleu, hein ?

Une expression d'incompréhension fut la seule réponse. Elle secoua la tête.

— Oui, je sais, vous ne parlez pas très bien la langue de Shakespeare...

— Comment ?

Il haussa les épaules, désigna la penderie.

— Faites les valises. Et ne mélangez pas mes affaires avec celles... enfin, avec les vôtres.

Il ouvrit la porte.

— Je reviens.

« Complètement idiote ! pensait-il en descendant vers la réception. Gorgée de théorèmes et de connaissances scientifiques, mais incapable d'humour et ne sachant même pas qui était Shakespeare. Vraiment un cas ! »

— Ma note ? demanda-t-il au rez-de-chaussée.

Il paya, remonta lentement vers sa chambre. Il n'avait pas voulu risquer un arrêt prolongé à la réception en compagnie de cette... fille. L'interprète de l'hôtel parlait parfaitement l'anglais et se serait étonné. De plus, il avait la certitude que tout le monde se rendrait compte immédiatement des différences entre Isa et son sosie. Si l'on pouvait employer ce terme. On pouvait trouver une dizaine de filles comme celle-là, mais aucune ne pourrait vraiment se faire passer pour Isa.

Dans la chambre, elle se débattait au milieu des vêtements et il dut l'aider.

— Pas d'objets personnels ?

Il dut répéter la question en russe. Serov avait parlé d'une centaine de mots anglais connus de la jeune fille ? Il aurait parié que ce chiffre pouvait être divisé par dix.

— Non. Ne vous occupez pas de mes costumes. Alors, pas d'objets personnels ? Et vos bouquins, vos notes scientifiques ?

— Rien. Une fois aux U.S.A., je trouverai tout ce qu'il me faut.

Pour la première fois, son visage s'illuminait. Il murmura avec plus de douceur :

— Contente d'aller en Amérique ?

— Oui... C'est vrai qu'il y a des distributeurs de chewing-gum partout, et aussi des jolis dessous comme ceux que je porte maintenant ? Ils doivent coûter un prix fou !

Malgré tout, il eut envie de rire. A la place de Serov, il aurait été inquiet. La fille paraissait avoir d'autres préoccupations en tête que le regroupement des émigrés ukrainiens et la lutte clandestine.

Ils achevèrent les valises et Kovask les transporta dans le couloir. La fille se retourna pour un dernier regard à la chambre.

— Très beau ! dit-elle en anglais.

Il préféra la prévenir :

— Bon, maintenant, taisez-vous jusqu'à ce que nous soyons dans la voiture. Compris ?

— Oui... Compris.

La sortie de l'hôtel s'effectua sans complications. Kovask plaça les

valises dans le coffre tandis qu'elle attendait, intimidée, auprès de la portière droite.

— Installez-vous, dit-il.

Elle comprit surtout sa mimique et se glissa sur le fauteuil en cuir, d'un air à la fois inquiet et ravi. Une fois au volant, Kovask démarra sèchement, conduisit avec une certaine nervosité, puis se calma avant qu'ils ne soient sur la route.

— C'est une belle voiture, dit-elle en russe. Très rapide !

— Nous devons être le plus près de la frontière avant la nuit.

— Je sais, dit-elle.

Il se demanda si elle jouait les idiots ou bien si les études lui avaient quelque peu dérangé le comportement. Elle se penchait vers le tableau de bord avec un sourire de petite fille. Puis elle osa et commença à poser ses questions en tendant le doigt vers chaque bouton. Il répondit trois fois puis, excédé, rugit :

— Si vous êtes à la fête, ce n'est pas mon cas, et je vous demande de la boucler.

Effrayée, elle se jeta dans l'angle de la portière et lui lança des regards affolés.

— Oh ! je vous en prie, cria-t-il de plus belle. Inutile de jouer les biches effrayées, sinon nous n'arriverons jamais à la frontière ! Les flics m'arrêteront avant pour mauvais traitement conjugal.

Malgré tout, il ne pouvait se résoudre à rouler rapidement, se cantonnait autour de cent kilomètres à l'heure. Il avait l'impression de commettre une bourde immense, malgré les menaces de Serov et la présence d'Isa II. Il lui jeta un regard en coin, grimaça. Est-ce que ses supérieurs et la C.I.A. apprécieraient tellement ce génie ?

— Vous avez fait des études importantes ?

— Oui. Je suis allée à Akademgorodok.

— La cité des savants ? Bravo !

— Et puis aussi à Baïkonour.

Il siffla avec plus d'ironie que d'admiration.

— Et vous vous intéressez à la culture générale, quelquefois ?

Elle fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas.

— Eh bien ! par exemple Dostoïevsky, Tchekhov et tous les autres.

— Je n'ai pas bien le temps, murmura-t-elle en regardant la route.

Il poussa plus loin ses investigations :

— Votre spécialité, c'est l'énergie nucléaire ?

— Je préférerais que nous n'en parlions pas, dit-elle... Je suis en vacances, en quelque sorte...

Kovask hocha la tête comme s'il comprenait parfaitement ce désir, mais n'en était pas pour autant satisfait. Il y avait chez cette fille un mystère.

— Vous êtes de la région de Kiev ?

— Oui. J'y suis née.

— Serov, vous connaissez ?

— Bien sûr !

Imperceptiblement, il leva encore le pied, diminuant la vitesse de la Mercedes. Il ne tenait plus tellement à s'éloigner rapidement de Kiev. Ils avaient parcouru cinquante kilomètres et, en admettant que Serov l'ait fait surveiller, son suiveur ne pouvait rien, relever de suspect contre lui.

— Qui vous avait dit de venir à l'hôtel ?

Elle secoua la tête.

— Je ne dois pas en parler.

Une fille intelligente, sûre d'elle et ayant une grande responsabilité au sein du réseau n'aurait pas répondu ainsi. Cette fille paraissait surtout effrayée et désireuse de quitter la Russie au plus vite.

— On vous l'a défendu ?

— Oui.

— Et vous n'êtes pas assez grande fille pour décider vous-même si c'est bien ou mal d'en parler ?

Interloquée, elle se tourna vers lui.

— Mais puisque Serov m'a interdit...

— Et vous lui obéissez fidèlement ?

— Il le faut, non ? Sans quoi, je ne serais pas ici.

Puis elle se mordit les lèvres, comme si elle venait de dire une bêtise.

— Où seriez-vous ?

— Mais... à Kiev... Enfin, à l'université.

— Quelle classe ?

— Je suis assistante du professeur Tokarev.

— Vous n'avez plus de famille ?

— Non. Un oncle à Moscou, mais il ne s'occupe pas de moi. J'ai eu des bourses ; maintenant, on m'accorde un salaire.

Elle paraissait réciter une leçon bien apprise. Il décida de la brusquer.

— Vous a-t-on dit le genre d'homme que je suis ?

— Vous êtes mon mari et nous retournons aux U.S.A.

Il ricana.

— Et tout ça pour vos beaux yeux ?

— Non. Je suis chargée d'une mission d'information et de propagande aux Etats-Unis. Je dois regrouper les mouvements de résistance ukrainiens, organiser des conférences et grouper les fonds de collectes.

— Quel est votre nom véritable ?

— Ça non plus, je ne dois pas vous le dire.

Depuis un moment, Kovask surveillait la route derrière lui. Il n'y avait aucune voiture en train de le suivre. Peut-être Serov disposait-il d'informateurs dans les villages traversés. Il prit la décision d'effectuer une centaine de kilomètres de plus, avant de questionner plus sérieusement la jeune fille.

Son pied pesa sur l'accélérateur et la Mercedes fila à une vitesse de compétition. La compagne de Kovask parut ravie à la fois de son mutisme et de l'allure sportive.

Une heure durant, il ne desserra pas les dents. Puis il lui demanda de prendre la carte routière.

— Sommes-nous loin du prochain village ?

— Cinquante kilomètres.

— Il n'y a pas d'autre agglomération jusque-là ?

— Non. Rien n'est signalé.

— Pas d'embranchement ?

Elle se pencha sur la carte.

— Si, dans une dizaine de kilomètres environ.

Kovask sourit et, lorsque le petit chemin de terre se présenta, il ralentit brutalement, vira à droite.

— Mais où allons-nous ? demanda la fille.

— Je cherche un coin tranquille.

Elle lui jeta un regard sournois et gloussa imperceptiblement. Il fut irrité par l'équivoque.

— Nous avons besoin de discuter tous les deux. J'ai un certain nombre de questions à vous poser.

La réaction de la fille fut si vive qu'il faillit se laisser prendre de court. Il saisit son poignet au moment même où elle ouvrait la porte pour sortir. Il la ramena tout contre lui, stoppa sur un terre-plein où poussaient des sortes de chênes rabougris.

— Doucement ! Je ne vais pas vous faire de mal. Mais il y a quelque chose de douteux dans vos explications, et je voudrais avoir une certitude.

La fille baissait la tête comme une enfant butée. Il la redressa avec une douceur ferme.

— Regardez-moi.

Elle refusa.

— Ne croyez pas que je vais vous poser des questions auxquelles Serov vous a interdit de répondre. Je comprends parfaitement qu'il désire garder le secret sur certains faits. Mais, par contre, il y a une réponse à me faire. Si vous réussissez, nous reprenons la route de la frontière et je ne vous importunerai plus. Sinon, nous retournons à Kiev, car je comprendrais que j'ai été roulé magistralement.

— Je ne veux plus vous parler, dit-elle. Si vous ne me lâchez pas, je hurle, et on vous arrêtera... Je dirai que vous avez voulu me violer, et vous serez emprisonné pour vingt ans au moins... Surtout que vous êtes américain.

Il ne fut pas surpris par cette vulgarité d'esprit et de paroles. Il s'y attendait.

— Une seule question, dit-il. Vous avez certainement entendu parler d'Einstein, le grand physicien ?

Elle demeura prostrée dans son attitude, refusant de le regarder. Seuls, ses yeux exprimaient son affolement et il la surveillait de près, certain qu'elle allait tenter de fuir une seconde fois.

— Einstein est l'inventeur d'une formule que n'importe quel étudiant en physique connaît, et même les gens qui, sans être spécialisés dans les sciences, ont une certaine culture.

Il se pencha vers elle.

— Je vous demande simplement de me dire quelle est cette formule. Elle n'est pas très compliquée et vous la savez très

certainement.

La fille respirait plus fort et plus vite, comme si l'air lui manquait soudain.

— Vous ne voulez pas répondre ? Ces quelques lettres suffiraient à dissiper toute équivoque entre nous, et je reprendrais immédiatement la route de la Tchécoslovaquie.

Soudain, il s'emporta.

— Vous ne pouvez pas ne pas la savoir ! Vous jouez la comédie, hein ?

Alors la fille se redressa et montra un visage décomposé par la haine.

— Je ne suis pas une étudiante. Je ne sais rien, rien, à peine écrire et lire. Vous ne le comprenez pas ?

CHAPITRE XVII

Ce fut très long. Elle lutta de toutes ses forces, avec une naïveté et un désespoir presque émouvants. Pendant des heures, il dut questionner, menacer, promettre pour vaincre sa résistance.

Après avoir reconnu qu'elle n'avait jamais été étudiante, elle se replia sur elle-même et refusa de répondre à toutes les questions. Il faillit la gifler à plusieurs reprises, se contint *in extremis*. Il lui exposa ensuite les risques courus.

— Vous croyez que nous allons pouvoir passer aux U.S.A. ? Mais ne comprenez-vous pas que vous n'avez aucune importance pour le réseau, pour Serov ? Vous ne serviez qu'à tromper les autorités de ce pays. J'y étais entré avec ma femme, il fallait que j'en ressorte avec ma femme. Mais une fois en Allemagne, nous n'avons plus aucune espèce d'utilité. Au contraire, nous sommes dangereux. Vous connaissez Serov, moi aussi, plus un certain nombre de petites choses.

A partir de cet instant, la jeune fille s'était montrée plus attentive.

— Il y a des tueurs qui nous attendent à la frontière allemande. Ils nous liquideront tout de suite après. On maquillera notre mort en accident de la circulation, et personne ne s'inquiétera de notre destin.

— Je ne peux pas rester en Russie !

— Pourquoi ? Vous êtes recherchée par la police ?

Elle finit par avouer, mais refusa d'expliquer pourquoi. Serov la faisait chanter. Evidemment, elle avait accepté avec joie de jouer le rôle d'une Américaine et de partir pour les U.S.A.

Kovask comprenait mieux certains faits. Serov avait insisté pour qu'il ne rencontre Isa II, comme il disait, qu'au dernier moment. Serov, encore lui, s'inquiétait du sentiment tendre qu'il portait à la véritable Isa Butler, se demandait si l'agent américain ne se doutait pas de machination. Il y avait aussi la réflexion étonnante de sa tante, le matin même, sur l'intelligence et la culture de sa femme. Devant lui, elle avait joué son rôle de cover-girl sans cervelle, mais en compagnie d'une autre femme, n'avait pu s'empêcher de briller un peu.

— Vous ne savez rien sur Serov ?

— Je le connais, c'est tout. Il venait me voir dans mon appartement.

— Vous étiez sa maîtresse ?

— Je couchais avec lui, quelquefois... Avec d'autres aussi.

Puis elle s'était jetée contre lui, les yeux agrandis de terreur.

— Nous ne pouvons plus sortir de Russie ? Qu'allons-nous devenir ? Ah ! si j'avais pu partir pour Moscou... Mon oncle m'aurait procuré une situation. Avec quelques centaines de roubles, je pourrais obtenir un permis de travail pour quitter la ville.

— Je vous croyais recherchée par la police ? s'étonna Kovask, plein de méfiance.

— Serov seul dirigeait les soupçons sur moi. J'ai volé une somme d'argent et je n'ai pas été découverte. Mais Serov sait, et il peut envoyer des preuves à la police. Si je suis prise, j'irai passer au moins deux ans dans un camp de travail, peut-être cinq puisque je ne me suis pas dénoncée tout de suite.

Kovask l'entraîna vers la voiture.

— Venez. Nous ne pouvons pas rester ici.

— Je ne veux pas retourner à Kiev...

Il l'apaisa :

— Je vous donnerai l'argent nécessaire pour obtenir ce permis de travail et pour payer votre voyage. Mais il faut me dire votre nom, maintenant.

Elle s'assit dans la voiture, le visage à nouveau fermé, l'œil fixe sous la mèche qui battait son front.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je n'en sais rien encore. Mais vous n'entendrez plus parler de moi. A Moscou, vous pourrez recommencer une nouvelle vie. La capitale vous plaira. Aux Etats-Unis, même si vous échappiez aux tueurs de Serov, vous ne pourriez pas être heureuse. Le temps d'apprendre la langue, et vous connaîtrez des jours terribles.

Sournoisement, elle demanda :

— Mais vous, vous avez l'intention d'y revenir ?

— Oui, mais moi, j'ai des amis, des relations, un métier.

Elle hocha la tête.

— Et Serov ?

— Je vais essayer de le retrouver.

— Votre femme également ?

Il hésita imperceptiblement avant de répondre oui. La fille consulta un bracelet-montre.

— Mieux vaudrait attendre encore un peu et ne revenir à Kiev que dans la nuit.

— C'est bien mon intention, mais nous allons emprunter des routes d'importance secondaire, et mieux vaut partir tout de suite.

— J'ai faim.

Kovask découvrit que lui-même aurait bien mangé un morceau.

— Nous pouvons trouver des sandwiches et bien d'autres choses dans le parc d'acclimatation de Fastov. C'est sur notre route.

— Eh bien ! en route.

A quatre heures de l'après-midi, Kovask arrêta sa voiture dans le parking réservé aux visiteurs du parc. Au moment de descendre, il retint la fille.

— Alors, votre nom ?

Sa bouche fit une moue enfantine.

— Lena Cheptine. Venez, ça sent les beignets, et j'adore ça.

Ils ramenèrent leurs provisions jusqu'à la voiture avec des bouteilles de soda. Impossible de trouver du vin ou de la bière. Kovask préférait rester sobre. Il avait une tâche énorme à accomplir dans les heures suivantes. A la sortie de la ville, Kovask trouva un emplacement tranquille où ils purent manger.

Lena Cheptine le questionnait sur les Etats-Unis, sur son voyage, et elle finit par lui parler d'Isa.

— C'est vraiment votre femme ?

Kovask inclina la tête.

— Et vous l'avez laissée entre les mains de Serov ?

— Ce serait difficile de tout vous expliquer. Mais j'étais obligé de quitter Kiev. Serov me menaçait.

— Mais lorsqu'il apprendra que vous n'avez pas passé la frontière ?

— Ce sera trop tard pour lui.

Elle mordait dans les beignets huileux, buvait des gobelets de limonade. Ce repas, l'odeur des aliments et de la boisson rappelaient des souvenirs d'enfance à Kovask. Lena n'était qu'une gosse mal adaptée à la vie. Son voyage à Moscou n'arrangerait certainement rien, et il appréhendait pour elle d'autres malheurs.

— Elle acceptait de rester votre femme ?

— Je croyais qu'elle avait été enlevée. Maintenant, je sais qu'elle est venue volontairement en Ukraine.

La petite s'étonna :

— Mais pourquoi ?

— Elle a beaucoup d'importance, mais je ne le savais pas. Personne ne le savait aux U.S.A. Et il lui fallait un prétexte pour entrer dans ce pays et y rester en prenant ton identité.

Lena se dressa soudain. Ils étaient assis sur de gros blocs de pierre.

— Il y aura donc deux Lena Cheptine ? Mais c'est dangereux, ça ! On viendra me demander des comptes et...

— Ne t'inquiète pas. Demain, il n'y en aura plus qu'une : toi.

— Qu'allez-vous faire ?

Il n'en savait rien encore. Tout dépendrait des événements. Il lui fallait retrouver Serov, puis Isa Butler. Obliger cette dernière à rentrer avec lui aux U.S.A.

« Un gros cerveau », avait dit Serov... Le réseau ukrainien comptait certainement l'introduire dans les milieux scientifiques soviétiques, patienter des années jusqu'à ce qu'elle puisse les aider effectivement. Pour un savant, rien de plus facile que de fournir certains renseignements, certains moyens... Des armes terriblement dangereuses.

Lena grignotait son dernier beignet, les mains pleines d'huile et de sucre.

— Si je comprends bien, cette fille, votre femme... Elle sait qui était cet Einstein ? Elle aurait su vous dire la formule ?

Il sourit.

— N'y pensons plus.

— J'ai loupé mon coup, comme pour mon vol. Quelqu'un a pris de moi une photographie, alors que j'ouvrais un coffre-fort où je n'avais rien à faire... Je loupe tout, moi. Tenez, le premier garçon qui me promettait le mariage... On devait partir comme pionniers tous les deux en Ukraine... Au lieu de ça, il m'a laissée enceinte... Il a fallu...

— Viens, nous allons repartir. Tu verras, tout s'arrangera pour toi. En attendant...

Il sortit une liasse de roubles. Il n'en aurait plus guère besoin. Ne gardant que quelques billets, il plaça le reste dans sa main. Eberluée, elle fixait l'argent comme si on venait de lui faire une mauvaise

blague.

— Mais c'est trop ! dit-elle.

— Tu en auras bien besoin. Quand penses-tu pouvoir quitter la ville de Kiev ?

— Peut-être demain matin. Mais je ne peux pas rester habillée ainsi, à l'américaine. On me remarquerait vite.

— Je t'arrêterai devant un magasin, tout à l'heure. Tu pourras faire tes achats... Mais nous prendrons un autobus depuis la banlieue. Ma voiture est également trop voyante. Et où passeras-tu la nuit ?

Elle sourit.

— J'ai de bons copains. L'un d'eux m'hébergera bien.

Kovask laissa la Mercedes dans la seule station-service qu'il rencontra à l'entrée de la ville. Il demanda qu'on la lave. L'heure de fermeture lui convint, d'ici à dix heures, il se serait occupé de Lena Cheptine.

Dans le magasin où elle entra, elle changea de vêtements, mais acheta une valise pour conserver les autres.

— A Moscou, je les porterai. On me remarquera, mais on m'enviera alors qu'ici on me montrerait du doigt.

Puis elle se rendit dans le bureau d'un fonctionnaire du ministère du Travail, en ressortit une demi-heure plus tard, l'air ravi.

— J'ai mon permis. Sans pourboire, il m'aurait fallu deux semaines. Je lui ai donné deux cent cinquante roubles, et il l'a rempli tout de suite. C'est merveilleux, l'argent, non ?

Il la conduisit ensuite au domicile d'un des copains, l'attendit sur le trottoir tandis qu'elle allait voir s'il y avait une place pour elle.

— Ça va, dit-elle en le rejoignant. Il n'avait pas l'intention de sortir ce soir. Je vais lui acheter une bouteille de vodka et il sera content.

Il lui tendit la main.

— Bonne chance, Lena.

Elle tourna la tête à gauche et à droite. La nuit tombait et la rue paraissait déserte. Elle noua ses bras autour de son cou et l'embrassa sur la bouche. Puis elle s'écarta, sourit et disparut dans le corridor. Il partit vers l'arrêt du trolley, cueillant sur sa lèvre un tout petit morceau de sucre.

La Mercedes l'attendait, luisante et parfaitement bien nettoyée.

— La poussière, chez nous, c'est terrible, lui dit le gérant de la

station en rédigeant la facture en triple exemplaire. Mieux vaut ça que l'amende, hein ?

Il était interdit de rouler avec des voitures sales. Kovask monta au volant et roula lentement vers le Dniepr. Il n'était pas certain de retrouver le vapeur à la même place.

Seul espoir : l'enquête policière au sujet de l'accident au cours duquel Berh et Fontan avaient trouvé la mort pouvait nécessiter la présence de Serov.

Il cacha sa voiture au bord du fleuve, continua à pied pendant un kilomètre. La nuit s'épaississait de plus en plus mais, bientôt, il aperçut une lumière sur l'eau. Le vapeur avait quitté l'appontement de la rive pour jeter l'ancre à cinquante mètres du bord. Etait-ce pour faciliter le départ le lendemain à l'aube ? Ou bien Serov voulait-il écarter les curieux ?

Le cœur de Kovask battit plus vite. Dans cette dernière hypothèse, il pouvait parier qu'Isa Butler se trouvait à bord. Quelle meilleure cachette, pour l'instant, que ce petit bateau transportant des tonneaux de vin ?

Un bruit de moteur de voiture l'alerta, et il n'eut que le temps de se dissimuler derrière un amoncellement de caisses pourries. Le véhicule, certainement une Volga, ancien modèle, arriva, tous phares éteints. Elle s'immobilisa sur le quai et le chauffeur fit un appel de phares. On répondit du vapeur, puisqu'une lampe s'alluma et s'éteignit.

Kovask compta trois hommes sortant de la voiture. Puis un bruit d'eau vint du fleuve et une embarcation accosta, l'annexe du petit vapeur, à bord de laquelle les nouveaux venus embarquèrent. Sans plus attendre, le canot repartit en direction du vapeur.

Il attendit cinq bonnes minutes avant de se décider. La lumière brillant dans la cabine disparut, certainement masquée. Seuls restaient allumés les feux de position.

Le Commander se déshabilla, cacha ses vêtements dans une caisse moins pourrie que les autres. Il n'emportait avec lui que son sac de plastique, avec le masque et le pistolet emprunté à Fontan.

La nuit était très chaude et l'eau avait une bonne température lorsqu'il s'y laissa glisser depuis l'appontement. Sans hâte, mais dans une brasse régulière, il se dirigea vers le vapeur, légèrement plus haut à cause du courant qui se faisait plus fort vers le milieu du fleuve. Le bâtiment, lourdement chargé, se trouvait très bas sur l'eau, et il ne pensait pas avoir de difficultés particulières pour se hisser à son bord sans se faire remarquer.

CHAPITRE XVIII

D'une main, il attrapa la chaîne d'ancre et laissa tomber ses jambes vers le fond, laissant seulement dépasser sa tête. La nuit, très noire sur la terre, s'éclaircissait sur le fleuve, comme si les eaux avaient un pouvoir phosphorescent. Il pouvait distinguer le vapeur, large, trapu, enfoncé profondément dans l'eau, sa cheminée, de forte section, mais courte, et les barriques de vin regorgeant de la cale jusque sur le pont avant montant à hauteur de la passerelle. D'ailleurs, l'odeur de leur contenu lui parvenait. Il y avait aussi un parfum de tabac et, en se déplaçant légèrement, il aperçut la silhouette d'un homme penché au-dessus de l'eau et qui devait fumer la pipe, car il n'apercevait aucun point rougeoyant.

Fontan n'était donc pas le seul matelot du bord, et il aurait dû le comprendre plus tôt. Pour la manœuvre d'un bateau de cette importance, il fallait au moins trois hommes. C'était donc lui qui avait piloté le canot jusqu'à la berge pour embarquer les trois inconnus arrivés en voiture.

Kovask nagea vers le milieu du fleuve, puis se rabattit vers le vapeur, vint bientôt s'accrocher au bordage humide. D'une seule détente, il pouvait atteindre l'une des chaînes maintenant les barriques. Mais la nuit était si calme que le moindre bruit alerterait le matelot. De plus, la proximité de la cabine limitait ses possibilités.

Aussi opéra-t-il le plus silencieusement possible, se hissant hors de l'eau à la force des poignets, écoutant avec angoisse le bruit des gouttes retombant avec un bruit qui lui paraissait énorme. Il ramena ses jambes, prit pied sur le bateau, coincé entre les barriques et le bordage.

Lentement, repérant à l'avance l'endroit où il poserait son pied, il glissa vers l'avant en direction de la partie centrale composée de la passerelle et des compartiments habitables.

Le matelot se trouvait maintenant à moins de cinq mètres et il pouvait distinguer sa silhouette large d'homme robuste.

Il décrocha le sac en plastique de sa taille, l'ouvrit avec des précautions infinies. Il en sortit le pistolet, le tâta avec soin, de crainte

qu'il n'ait été mouillé, mais le sac, d'un modèle spécial pour homme-grenouille, était parfaitement étanche. Il le déposa sur le pont, ne gardant que l'arme.

Le problème était d'atteindre l'homme le plus silencieusement possible et de le neutraliser avant qu'il ait le temps de pousser un seul cri. C'était pratiquement impossible, et Kovask le savait, n'espérait plus qu'un changement de position. Il ne pourrait rester indéfiniment penché sur l'eau et il finirait bien par bouger, par faire quelques pas dans l'espace réduit. Peut-être aurait-il l'idée de faire le tour des barriques, et il pourrait le guetter dans un recoin, le surprendre beaucoup plus facilement.

Du temps passa. De la cabine lui parvenait un bruit de voix. Les quatre hommes paraissaient discuter avec force, mais c'était en vain qu'il essayait de surprendre la voix d'Isa.

Un sourire amer dénoua ses lèvres. Elle devait parler admirablement le russe et avait dû bien rire certaines fois. Notamment au cours de conversations avec la vieille Olga Kergaïsk. Son talent de comédienne s'était révélé excellent.

La silhouette venait de se redresser et il remarqua que le marin n'était pas très grand. L'homme tira sur sa pipe, puis se dirigea vers l'avant. Kovask glissa en même temps que lui, dépassa la passerelle et arriva aux dernières barriques. Le matelot venait certainement vérifier la chaîne d'ancre sortant d'un écubier situé juste sous la pointe d'étrave.

Le matelot passa devant lui sans le voir, sursauta un peu trop tard, alors que la crosse du pistolet le frappait au sommet du crâne. Prévoyant une résistance coriace, Kovask récidivait déjà et ne le regretta pas, car l'homme ne tombait pas.

Il le reçut enfin dans ses bras, l'allongea pour le ficeler. Il utilisa la ceinture de l'homme pour les jambes, les lacets de ses espadrilles pour les mains. Il le bâillonna en déchirant son tricot de peau et le colla entre deux barriques.

On pouvait pénétrer dans le bateau par un trou d'homme situé au pied de la passerelle, ouvert d'ailleurs pour tempérer l'intérieur. Il y jeta un coup d'œil, finit par distinguer une petite cabine, certainement celle des matelots. Il s'y laissa glisser, buta contre les couchettes séparées par un étroit passage conduisant à une porte.

Il colla son oreille contre le bois léger, n'entendit rien et supposa qu'il y avait là une seconde cabine, celle du patron du bord. Il ouvrit doucement, n'aperçut aucune lumière. Par contre, en face de cette porte, il y avait un rai de lumière au sol et un murmure de voix lui

parvint. Il s'immobilisa, surpris malgré tout.

Isa Butler parlait. Il traversa la cabine du patron et s'appuya au contre-plaqué du battant.

— Dès que je me serai totalement habituée au personnage de Lena Cheptine, disait Isa Butler, je me présenterai aux tests mensuels organisés par la Maison des Syndicats. Je tâcherai d'être distinguée par des notes élevées, mais sans trop, pour qu'on ne s'étonne pas. Une petite vendeuse ne peut devenir spécialiste de certaines questions comme par miracle.

La voix de Serov approuva :

— Je crois que le comité ne peut qu'être d'accord avec vos projets.

Il y eut un murmure favorable, et Kovask tressaillit. Il ne pouvait pas mieux tomber. D'ailleurs, c'était prévisible. Serov n'avait pas voulu attendre davantage pour présenter l'émissaire du réseau américain aux chefs locaux.

— Je pense que d'ici à un an, deux au maximum, je pourrai être introduite dans les milieux scientifiques.

— Ce qui vous donnera également droit à des avantages politiques, dit une voix inconnue. Vous ferez d'une seule pierre deux coups. Bientôt, nous pourrions obtenir des renseignements et des moyens d'action inespérés.

Une autre voix intervint :

— N'allez-vous pas regretter l'Amérique ?

Isa ne répondit pas tout de suite, et Kovask, qui la connaissait bien, remarqua qu'elle le faisait sans chaleur.

— Non. Là-bas, mon rôle aurait été vite limité. On n'aime pas que les savants fassent trop de politique. Je veux parler de ceux qui travaillent pour la Défense nationale.

— Ce qu'il faut faire le plus rapidement possible, c'est donner l'impression aux Américains que la politique de coexistence pacifique n'est qu'un masque, que les Soviétiques en profitent pour accroître leur potentiel et font des plans d'expansion politique et territoriale.

Isa parut choquée.

— N'est-ce pas un peu gros ?

— Non. Il faut que nos réseaux collaborent de nouveau avec la C.I.A. contre le communisme. C'est le seul ciment pouvant lier les différents groupuscules d'émigrés, nous donner quelque chance de réussite, répondit l'interlocuteur invisible.

Mais Serov intervint :

— De toute façon, nous sommes fiers et émus que le réseau américain nous délègue quelqu'un d'aussi capable et possédant votre valeur.

— Votre entrée sur le territoire n'a donné lieu à aucun soupçon de la part de la police ?

Serov se mit à rire.

— Aucun. Nous avons procédé à un échange, et le couple en question, Mr et Mrs Kovask, passera demain matin la frontière tchèque et, demain soir, la frontière allemande. A trois heures de l'après-midi, ils roulaient rapidement vers l'ouest, à plus de cent kilomètres d'ici.

— Mais ce couple peut être dangereux, non ?

— Ne vous inquiétez pas. Dans vingt-quatre heures, il ne le sera plus. Dès qu'ils se trouveront en Allemagne.

La voix d'Isa éclata, tremblante et effrayée :

— Que voulez-vous dire ?

Du coup, Serov parut ennuyé.

— Ne vous inquiétez pas de cela... Nous devons prendre quelques précautions, n'est-ce pas ? Cet Américain et cette fille savaient trop de choses sur nous.

— Est-ce qu'ils vont être tués ?

— Nous avons dû prendre des mesures rigoureuses, jusqu'à présent, pour maintenir notre sécurité... Nous ne pouvions faire différemment pour cet homme et cette femme.

— Mais rien de tel n'était prévu ! cria Isa avec désespoir. Je me suis prêtée volontiers à une comédie destinée à procéder à cet échange, mais je ne puis accepter cette mesure-là. Vous devez donner l'ordre qu'il ne soit pas touché à un seul cheveu de Serge... Kovask et de cette fille.

Papelard, Serov essaya de gagner du temps.

— Il est trop tard, maintenant... Demain, j'essaierai de joindre nos correspondants en Allemagne...

— Je vous préviens, Serov, que j'attendrai de savoir qu'ils sont arrivés sains et saufs aux U.S.A. pour commencer ma mission !

Il y eut des exclamations et un brouhaha tumultueux. Le calme ne revint qu'au bout de quelques minutes.

— N'êtes-vous pas décidée à tout pour la liberté de l'Ukraine ?

— Pas au meurtre de deux innocents !

— Parlons-en ! siffla Serov... Cet homme travaille en fait pour le gouvernement américain et pour les services secrets de la marine et la C.I.A. Nous avons réussi à le rouler, mais nous ne pouvons le laisser en vie.

— Agent secret ? Ce n'est pas vrai.

— Demandez plutôt au M.V.D. Il a opéré l'an dernier à Vladivostok. Je peux vous en apporter la preuve. Quant à Lena Cheptine, elle a commis pas mal de malhonnêtetés, et la dernière concerne un vol important. Je vous rappelle d'ailleurs que la police poursuit toujours son enquête et que je peux, du jour au lendemain, lui donner le nom de la coupable.

— Vous me menacez ?

Kovask aurait aimé jeter un coup d'œil à la scène violente qui se déroulait de l'autre côté de la porte.

— Non. mais si vous refusez d'accomplir votre mission, je serai obligé d'en arriver là. Croyez-moi, chère amie... Ne pensez plus à cet homme. De toute façon, même si je le laissais en vie, vous ne le reverriez jamais.

En souriant, Kovask songea que c'était un bon moment théâtral pour intervenir, mais encore trop tôt. Il en savait assez, maintenant, pour passer à l'action. Il s'éloigna, revint dans la chambre des matelots. Comme il le pensait, celle-ci communiquait avec la salle des machines.

La chaudière ronronnait doucement, alimentée par un brûleur à mazout. La vapeur était maintenue sous une certaine pression, ce qui indiquait un départ prochain. Ses connaissances d'officier de marine lui permirent de trouver tout de suite les deux soupapes de sécurité. Il les examina avec soin, calcula leur réglage et travailla pendant un bon quart d'heure à les bloquer. La sueur coulait de tout son corps dans cette atmosphère surchauffée, et il craignait que la réunion ne finisse entre-temps.

Lorsqu'il eut terminé, il augmenta le débit du brûleur, estima que la surpression commencerait dans moins de cinq minutes, deviendrait dangereuse dans dix et que la chaudière exploserait d'ici à une quinzaine de minutes, vingt au maximum.

De la cabine des matelots, il repassa sur le pont, alla jeter un coup d'œil à sa victime, la trouva toujours inconsciente. Il avait frappé très fort.

Il contourna la passerelle et descendit l'escalier conduisant au

carré. Ça discutait toujours ferme à l'intérieur, mais il n'entendait plus la voix d'Isa Butler.

— Taisez-vous ! cria soudain Serov... Nous ne sommes pas là pour nous chamailler. Quant à vous, Isa Butler, vous n'êtes plus que Lena Cheptine et vous devez obéissance au comité.

Le silence était revenu, mais la jeune femme se taisait toujours.

— Vous avez oublié les souffrances de votre peuple, pour vous préoccuper ainsi du sort d'un seul homme. N'oubliez pas que, depuis un an, vous êtes désignée pour cette mission. Réfléchissez aux difficultés que nous avons eues pour mettre cette affaire sur pied. Il a fallu que nous obtenions une photographie de vous pour trouver une fille vous ressemblant. Le passage de cette photographie a été une épopée, et deux hommes sont morts pour nous l'apporter. Il y a eu des sacrifices énormes de tous côtés, et vous désirez détruire cette œuvre ?

— Je vous demande la permission de me retirer. Je vais réfléchir à tout cela.

— Elle a raison, dit un membre du comité. Nous faisons confiance à votre décision, Barychnia. Allez vous reposer. Nous-mêmes allons rejoindre la rive, car il se fait tard.

Serov intervint :

— Nous organiserons une autre réunion à mon retour de Smolensk, dans huit jours environ.

Un piétinement indiqua que les gens quittaient leur place et s'apprêtaient à sortir. Kovask se tint prêt. Il frappa le premier qui se présenta, le projetant contre les autres. Profitant de la surprise, il put atteindre un deuxième individu, braqua son arme sur les autres. Serov voulut donner un coup de poing à l'ampoule, mais Kovask n'hésita pas à tirer. L'Ukrainien reçut la balle en plein front.

— Mains en l'air, et vite !

Isa Butler le regardait, pétrifiée sur place.

— Viens ici, dit-il. Tu n'as plus rien à faire en Russie. Serov est mort, ceux-là vont disparaître. Tu ne pourras plus t'intégrer dans la vie sociale de ce pays.

Puis il s'adressa au rescapé.

— Tournez-vous !

Il obéit.

— Non ! cria Isa... Tu ne peux pas...

Il le frappa, se pencha sur ceux qu'il avait assommés en premier.

— Viens. Nous avons juste le temps de quitter ce bateau.

CHAPITRE XIX

Il la souleva dans ses bras pour la déposer dans le petit canot, sauta à son tour et, après avoir détaché l'amarre, il donna un coup de pied dans la coque du vapeur, pour les éloigner. Saisissant les rames, il se mit à nager avec vigueur en direction de la berge. Isa, complètement médusée, le regardait, doutait encore parce que, dans la nuit, son visage restait en partie caché.

— Serge !... Comment...

— Plus tard. D'abord nous éloigner. Le vapeur va sauter... Cinq minutes, pas plus.

— Mais ces hommes...

Il ricana.

— Reste avec eux si tu veux !

Elle se tut. Il accéléra encore son rythme, sauta le premier sur l'appontement, lui tendit la main. Il renvoya ensuite le canot vers le vapeur d'une forte détente, récupéra ses vêtements.

— Viens.

Alors qu'ils couraient sur le vieux chemin de halage, l'explosion secoua la nuit lourde. Ils tournèrent la tête sans s'arrêter. Au-dessus du fleuve, il y avait un énorme nuage de vapeur blanche.

Enfin, la voiture apparut.

— Monte. Nous filons vers la frontière.

— De nuit ? Les policiers s'étonneront...

— Nous verrons bien.

Lorsqu'ils s'éloignèrent, elle se retourna, s'exclama :

— Il y a une grande lueur rouge, derrière... Il brûle...

Il ne répondit pas. Ils ne verraient bientôt plus rien, allaient rejoindre la route de la frontière, après quelques détours. Ils pourraient foncer, la circulation restant très rare la nuit.

La fatigue vint bientôt et il la fit parler pour rester éveillé.

— Isa Butler, ce n'est pas ton vrai nom ?

— Si. Mon père était américain, mais il est mort alors que je n'avais que deux ans. Ma mère a été happée par le milieu ukrainien, s'est mise avec un homme qui faisait partie du réseau... Mais j'ai fait de bonnes études. La Défense nationale m'avait déjà fait des propositions.

— Et tu as accepté de passer de l'autre côté du rideau de fer ?

Elle haussa les épaules.

— Par curiosité surtout... Mais dès que je me suis retrouvée avec Serov et les autres, je l'ai regretté.

— Comment ça s'est passé, ce matin ?

Elle ferma les yeux, se renversa en arrière.

— J'ai quitté ta tante et j'ai téléphoné à Serov...

Soudain, il se souvint qu'en pénétrant dans le poste de transformation, il avait interrompu une conversation téléphonique. Mais alors il croyait à la présence d'une deuxième équipe.

— Comment connaissais-tu son numéro ?

— Serov me l'avait donné, par téléphone également, à partir du moment où tu as commencé à te montrer réticent. Ce n'était pas prévu.

Elle tourna la tête vers lui, sourit.

— Lorsque j'ai découvert que tu avais peur pour moi et que tu étais prêt à me défendre, j'ai commencé à regretter cette folle aventure.

— Pardon... Je te prenais pour une fille écervelée et un peu naïve. J'avais pitié de toi.

Isa parut un peu choquée.

— De la pitié ? Je ne t'en croyais pas capable. J'ai cru t'intéresser pour une autre raison.

— Tu ferais mieux de changer de vêtements, dit-il pour changer de conversation. Nous allons nous arrêter. Tes bagages sont dans le coffre.

Ils ne furent arrêtés qu'une seule fois au cours de la nuit. Kovask expliqua qu'il devait rentrer précipitamment pour raisons de famille. On fouilla quelque peu leur voiture avant de les laisser repartir. Ils atteignirent la frontière à l'aube. Les formalités durèrent un peu moins de deux heures. Kovask dormait debout et répondait aux questions d'une voix ensommeillée. Isa prit le volant et il s'endormit comme une masse, ne se réveilla que deux heures plus tard.

— Nous sommes toujours dans les Carpates, mais nous avons dépassé Kosice, annonça-t-elle d'une voix troublée. Je conserverai un bon souvenir de la nuit que nous y avons passée.

Il alluma une cigarette et ouvrit sa vitre pour respirer un peu d'air frais.

— Comment allons-nous faire pour échapper aux tueurs qui nous attendent à la frontière allemande ?

— En passant par l'Autriche, mais nous serons obligés de nous arrêter à Prague et de faire le nécessaire avec l'office du tourisme. Ce sera long, mais plus sûr.

Dans la capitale, ils perdirent énormément de temps, apprirent que leur changement d'itinéraire ne pourrait leur être accordé que le lendemain dans la journée.

— Vous pourrez visiter notre ville, leur dit la jeune femme qui les reçut. Puisque vous voulez faire un détour par l'Autriche, c'est que vous n'êtes pas tellement pressés.

Ils durent s'incliner, faire des démarches dans un autre service pour obtenir une chambre d'hôtel. De mauvaise humeur, Kovask se coucha le premier pendant qu'elle faisait sa toilette, s'endormit immédiatement.

Dans la nuit, il s'éveilla en sursaut, chercha la présence d'Isa à ses côtés. Elle réagit immédiatement en se collant contre lui et en cherchant ses lèvres. Il glissa ses mains sous la chemise légère.

Le lendemain matin, il ne leur fallut que deux heures pour atteindre la frontière autrichienne, presque autant pour en finir avec les formalités.

Lorsqu'ils s'attablèrent à la terrasse d'une auberge pittoresque pour le repas de midi, Isa poussa un soupir de soulagement.

— Enfin !... Je n'aurais pas pu rester à Kiev, ni en Russie. Les gens sont charmants, mais j'ai compris que je suis plus américaine qu'ukrainienne. Il m'a fallu cette expérience pour le découvrir... Je vivais sur une réserve de souvenirs qui ne m'appartenaient pas, tout un folklore que les autres m'avaient fait assimiler à mon corps défendant. Est-ce que je vais être condamnée ?

Il ne le pensait pas. On ne pouvait rien relever contre elle.

— Maintenant, il est possible que la Défense nationale ne renouvelle pas ses propositions.

Isa eut un geste d'indifférence.

— Aucune importance ! Je n'ai guère vécu, depuis ces dernières

années, entre mes études et la politique.

— Ton chef, c'était Vasilevski ?

— Oui. C'était un vieil ami de la famille. Lubnov également. Je connaissais bien son fils Michel qui s'est suicidé plutôt que de se rendre au F.B.I.

Elle avait rougi et il ne posa aucune question indiscrette.

— Nous n'irons pas à Francfort pour rendre la voiture, mais nous la laisserons chez un concessionnaire de la marque. Nous irons prendre l'avion du retour à Genève. Ce sera beaucoup plus prudent. Je regrette pour ces tueurs qui nous attendaient, mais on les retrouvera peut-être un jour.

— Et ta tante ? Elle doit savoir, maintenant que nous avons quitté notre hôtel. Ne faudrait-il pas lui écrire ?

— Je m'en occuperai ce soir.

Le reste du voyage ne fut plus qu'une course contre la montre. Ils arrivèrent à Genève assez tard, le même jour, alors que la plupart des agences de voyages étaient fermées.. Ils purent néanmoins louer deux places pour le lendemain soir.

Lorsqu'ils débarquèrent à New York, Marcus Clark les attendait à l'aéroport.

— On doit rencontrer le commodore demain, annonça-t-il à Kovask.

— Tu es au courant de mon coup de fil de Genève ?

— Oui, le nécessaire a été fait. Alex Godorok a été arrêté ce matin à Biscayne Marina.

Il travaillait un peu trop pour les Ukrainiens ?

— C'est lui qui a tout révélé sur ma véritable identité. On ne lui en avait pas tant demandé. Il regrettera d'avoir joué les agents doubles sans équilibrer son jeu.

Marcus Clark se tourna vers Isa Butler et lui sourit.

— Excusez-moi de parler maison dès votre arrivée, mais je suppose que votre mari n'a plus de secrets pour vous, chère Mrs Kovask.

Le Commander et elles s'entre-regardèrent d'un air perplexe.

CHAPITRE XX

Le commodore Gary Rice avait écouté avec attention le récit du Commander, ne l'interrompant que pour obtenir des détails plus précis. Il paraissait satisfait du travail de son agent. Lorsque Kovask se tut, il resta quelques secondes les yeux dans le vague avant d'ouvrir la bouche.

— Donc, le comité directeur du réseau a péri dans l'explosion du vapeur. J'ai des nouvelles de nos agents en Russie à ce sujet. La police, qui n'avait aucune raison de cacher l'affaire, a laissé faire les journaux. Il y a eu cinq morts.

Kovask approuva.

— Le compte y est : Serov, plus les trois membres du comité, plus le matelot. Les deux hommes de main ont également péri le matin même, et non loin de là, noyés dans leur voiture. Ne s'est échappé que l'homme qui m'a contacté en premier lieu, lors de mon arrivée à Kiev. Je ne crois pas qu'il soit très important.

— La façon qu'utilisaient ces gens-là pour communiquer avec le monde libre était vraiment extraordinaire. Mais pour les communications avec l'Amérique ?

— J'allais vous en parler. Depuis que les Yougoslaves avaient découvert des relais sur leur territoire, tout s'effectuait au moyen des lignes à haute tension jusqu'en Allemagne. De là, le réseau utilisait certainement la station de Raisting.

Le commodore se redressa.

— Mais c'est impossible !

— Cette station communique avec *Early Bird* en usant des deux cent quarante circuits téléphoniques du satellite. Elle est l'équivalent de Pleumeur-Bodou en France et de Goonhilly en Angleterre. Il leur suffisait de la complicité d'un ou deux opérateurs et techniciens pour cela.

— Mais comment avez-vous découvert la chose ?

— D'abord, un détail. Il y avait un retard entre chaque mot que prononçait Vasilevski à l'autre bout... Entre les syllabes, plus

exactement. N'est-ce pas une des caractéristiques de la communication par *Early Bird* ? Ensuite, logiquement, le réseau ne pouvait agir autrement. N'importe quelle installation de radio aurait demandé trop d'appareillages, trop de puissance et, faute de mobilité, aurait pu se faire rapidement repérer.

Gary Rice approuvait par une série de hochements de tête.

— Il nous faudra prévenir la C.I.A., qui s'occupera de l'affaire avec le contre-espionnage allemand. Vasilevski et son ami Lubnov nous ont filé entre les doigts.

— Leur importance se trouvait brusquement diminuée. Il vous faudra découvrir qui recevait les communications envoyées par *Early Bird*. Quelqu'un ayant l'habitude de téléphoner en Allemagne. Pourquoi pas Nezin ?

— Le garagiste ?

— Miami est le rendez-vous des touristes aisés du monde entier. Les communications téléphoniques avec l'Allemagne, l'Europe, sont nombreuses chaque jour. Celles du réseau passaient inaperçues dans le tas.

— Il n'y a pas d'échange de courant électrique entre l'Allemagne et la Tchécoslovaquie ! remarqua soudain le commodore.

— Pour cette dernière liaison, le réseau devait utiliser des ondes radiophoniques ultra-courtes. Maintenant, si vous voulez parfaire le travail, vous pouvez toujours indiquer le filon aux Russes. Ils se chargeront de démantibuler complètement la filière.

Le commodore soupira.

— Je ne suis pas le seul maître et j'ai dans l'idée que la C.I.A. va reprendre l'idée à son compte... Ce gardien de poste...

— Montolov ?

— Oui. Ils vont l'obliger à travailler pour eux. Il sera bien obligé de marcher, puisque ses amis sont morts.

— Marcus Clark m'a annoncé l'arrestation d'Alex Godorok.

Le visage du vieux marin se durcit.

— Il a trop tiré sur la ficelle. Pour satisfaire les Ukrainiens, il en avait trop dit. Tout aurait pu se terminer tragiquement pour vous, si nos adversaires n'avaient pas songé à utiliser jusqu'au bout votre personnage. Il passera en jugement.

Puis le commodore parut soudain se rappeler quelque chose.

— Au fait, si nous parlions de votre divorce ? Cela ne demandera

que quelques semaines et...

— Rien ne presse, dit Kovask... De plus, ma femme connaît un peu trop de détails sur cette affaire. N'est-ce pas gênant ?

Le commodore le fixa dans les yeux.

— Vous avez raison. Il faut la surveiller de près, de très près.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT
126, AV. DE FONTAINEBLEAU
KREMLIN-BICÊTRE
(VAL-DE-MARNE)

DEPOT LEGAL : 1^{er} TRIMESTRE 1968

IMPRIMÉ EN FRANCE

PUBLICATION MENSUELLE